

Les extrêmes chez Rabelais en tant que réponse à l'ambiguïté du juste milieu : *Pantagruel*,
Gargantua, le *Tiers livre* et le *Quart livre* comme éléments d'une quête oscillatoire de la
vertu

Jean-Simon Deveault

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en lettres françaises

Département de français
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Jean-Simon Deveault, Ottawa, Canada, 2015

RÉSUMÉ

Cette thèse a pour objectif d'étudier les modalités et les enjeux d'une quête du juste milieu proposée au sein des quatre « chroniques » publiées par François Rabelais, soit *Pantagruel* (1532), *Gargantua* (1535), le *Tiers livre* (1546) et le *Quart livre* (1552), et ce, en portant une attention particulière à ses aspects rhétoriques et stylistiques. Nous proposons que cette quête de la médiété tire profit de l'oscillation entre les « extrêmes » esthétiques, stylistiques et thématiques qui caractérisent l'œuvre rabelaisienne.

Le premier chapitre est l'occasion d'étudier la subversion, par l'auteur, de certaines normes rhétoriques comme celles de l'*aptum* et du *decorum*, subversion qui peut mener, par exemple, à des jeux sur les niveaux de style qui font en sorte que le niveau de langue utilisé ne convient plus à l'objet qu'il sert à décrire. Nous examinerons, par le fait même, les effets que ces jeux rhétoriques ont sur la quête de la vertu. La question de l'*ethos* rabelaisien, qui ne peut avoir qu'un impact majeur sur la perception que le lecteur aura de ces chroniques, auxquelles nous attachons une fonction édifiante, constitue un autre élément crucial. En ne respectant pas les préceptes qui sont censés guider l'orateur exemplaire, le narrateur de Rabelais déstabilise sans cesse son lecteur et parvient, ainsi, à stimuler son élan réflexif.

Les deuxième et troisième chapitres s'attachent directement à l'étude de figures de la mesure et de la démesure tirées d'épisodes provenant des quatre textes du corpus. En suivant une distinction établie par Georges Molinié, nous proposons que chacune des deux catégories de figures, les macrostructurales et les microstructurales, s'associe aussi respectivement à la représentation de la mesure et de la démesure.

REMERCIEMENTS

Ce long périple parmi les disciples de Pantagruel, bien heureusement, ne s'est pas réalisé seul.

Merci au Fonds de recherche québécois – Société et culture (FRQSC), au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et au Département de français de l'Université d'Ottawa pour leur précieux appui financier.

Merci à ma directrice, Mme Mawy Bouchard, d'avoir accepté de me guider dans le foisonnement des textes de la Renaissance. Ses conseils judicieux et ses remarques toujours pertinentes m'ont permis d'aborder ce travail avec confiance. Sa patience sans égal m'a permis de le mener à son terme sereinement.

Merci à M. Tristan Vigliano qui, en plus de m'avoir, par le biais de ses travaux, initié au problématique juste milieu, a généreusement accepté de diriger un stage de recherche enrichissant au pays de Rabelais, parmi les autres membres, tous aussi bienveillants, du GRAC.

Merci à M. Rainier Grutman pour la confiance qu'il m'a témoignée au long de mes assistanats de recherche, de même que pour les innombrables conseils prodigués.

Merci à Mme Anne Caumartin pour les opportunités d'assistanats et pour m'avoir, avec M. Alain Biage, donné envie de tenter l'aventure des études littéraires.

Merci aux quelques lecteurs bénévoles qui ont fait en sorte que cette thèse en arrive à sa forme actuelle.

Merci, enfin, à Karine, à mes parents, et à mes ami.e.s proches, sans qui je n'aurais jamais pu achever cette enquête rabelaisienne. Merci d'avoir toujours été présents pour me redonner courage quand c'était nécessaire, comme pour partager les petites et grandes victoires qui ont parsemé ma route.

INTRODUCTION

La médiocrité¹ est souhaitable, voire précieuse à la manière de l'or, dit Horace². Rabelais le rappelle à ses lecteurs dans le prologue du *Quart livre*, en répétant qu'elle est « par les saiges anciens dicte aurée, c'est à dire precieuse, de tous louée, en tous endroictz agreable³ ». Toutefois, on se rend vite compte à la lecture des « chroniques » rabelaisiennes que ce qui est présenté paraît à prime abord assez éloigné de toute idée de la mesure : les ripailles prodigieuses, les actes de guerre extravagants, mais aussi l'invention lexicale débridée ou les tergiversations philosophico-éthiques sans fin – qui composent en grande partie le *Tiers livre* – semblent plutôt renvoyer à une esthétique de la *démésure* se rapprochant de l'idéal dionysiaque. N'est-il pas possible, cependant, face à la dichotomie mesure-démésure, d'envisager une tierce avenue, laquelle passerait justement par la *démésure* pour en arriver à la mesure? Une telle voie, parcourant un tracé oscillatoire entre des extrêmes, pourrait peut-être, en effet, conduire à une certaine forme de mesure, en arriver à un « milieu ». Celui-ci serait-il pour autant « juste »? De nos jours, la locution « juste milieu » est utilisée dans des contextes très divers, et lui sont attribuées des significations qui sont plus ou moins en accord avec son contexte d'émergence, celui de la philosophie morale. Dans le sens qu'elle aura au cours du Moyen Âge et de la Renaissance,

¹ Nous utilisons ici ce terme dénué de la connotation négative qu'il a acquise aujourd'hui ; il sera plutôt synonyme, dans notre optique, de « médiété », de « mesure », comme il a pu l'être au cours de l'Antiquité et de la Renaissance.

² Horace, *Odes*, livre II, ode X, v. 5 : « Quiconque choisit le juste milieu, précieux comme l'or, vit en sécurité ». Cité dans Horace, *Œuvres complètes*, vol. 1 : *Odes et épodes*, texte traduit, préfacé et annoté par François Richard, Paris, Garnier, 1950, p. 73.

³ Nous citerons toujours, pour les textes de Rabelais, l'édition de ses *Œuvres complètes* établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1994. Les renvois subséquents figureront dans le corps du texte et seront symbolisés par les initiales du titre de l'œuvre citée suivies du folio. Par exemple, la citation présente se retrouve au (QL-525), c'est-à-dire à la page 525 du *Quart livre*.

la notion de juste milieu, introduite par Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*, évoque le positionnement des vertus morales, situées entre deux extrêmes, dont l'un est caractérisé par le manque et l'autre, par l'excès. Tristan Vigliano, dans son ouvrage important intitulé *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais*, définit simplement le juste milieu comme « une moyenne qu'il convient de rechercher, située entre deux extrêmes qu'il convient au contraire d'éviter⁴ », avant de donner l'exemple canonique du courage, qui « mérite [le nom de juste milieu], si l'on admet du moins qu'il consiste en une vertu et que cette vertu occupe une position intermédiaire entre les vices opposés de la témérité et de la lâcheté⁵ ». Pour les chrétiens du Moyen Âge et de la Renaissance, le concept lui-même pose problème : le juste milieu en tant que perfection de la vertu, à l'aune de la notion chrétienne d'*humilitas*, est inatteignable, doit paraître, du moins, inaccessible. Mais pour se hisser le plus près possible de Dieu, il serait malgré tout souhaitable de tendre vers le juste milieu, ce qui engage dans une quête perpétuelle pouvant être rythmée, selon nous, par l'oscillation entre des extrêmes, comme c'est le cas chez Rabelais.

Tristan Vigliano propose que la quête du juste milieu fait partie intégrante de l'œuvre rabelaisienne – comme de celle d'autres humanistes de la Renaissance, notamment Érasme et Marguerite de Navarre –, et il en étudie quelques manifestations dans la diégèse des chroniques pantagruélines. La présente étude vise, en s'attardant entre autres aux aspects stylistiques et esthétiques de la quête, jusqu'ici relativement négligés – la critique s'est davantage intéressée aux enjeux éthiques –, et en montrant ainsi l'aspect « totalisant⁶ » de cette recherche rabelaisienne de l'équilibre, à mettre en évidence l'existence d'une

⁴ Tristan Vigliano, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le miroir des humanistes », 2009, p. 13.

⁵ *Ibid.*

⁶ Nous visons ici à tirer profit du sème « total » tel qu'il a pu être utilisé, par exemple, dans la locution « œuvre d'art totale » (*Gesamtkunstwerk*), chère à Wagner, et qui permet de bien montrer le caractère englobant d'une entité, en ce sens qu'elle ne se permet pas d'ignorer quoi que ce soit et touche à chaque aspect de son objet.

proposition, par les chroniques de Rabelais, de modèles « équilibrés », qui incitent tout un chacun à rechercher activement le contentement de ses « désirs raisonnables », en accord avec une vertu toujours redéfinie. Une telle proposition ne peut exister que si se dégage de l'œuvre un désir, de la part de l'auteur, d'édifier son lecteur, de l'instruire sur divers sujets et, aussi, de le divertir et de l'amuser, point qui ne fait pas consensus parmi la critique, ainsi que le montre, par exemple, le célèbre débat autour du prologue de *Gargantua*⁷.

Il appert toutefois que le caractère indéniablement satirique de l'œuvre de Rabelais⁸ empêche toute négation catégorique d'un désir d'édification du lecteur. Il est en effet difficile de ne pas immédiatement penser aux écrits rabelaisiens en relisant la définition que donne Michel Jeanneret de la satire ménipéenne dans *Des mets et des mots*, satire qui

est fondamentalement ouverte et inachevée en ce qu'elle entretient un dialogue permanent avec d'autres œuvres, d'autres systèmes linguistiques ; par delà les limites, poreuses, d'un texte donné se profilent d'autres textes qui sollicitent la mémoire, dirigent la lecture sur des voies obliques et décentrent constamment l'équilibre du discours. L'œuvre semble s'inventer en marchant, toutes les fantaisies lui paraissent permises⁹.

⁷ Réunissant plusieurs des plus éminents chercheurs qui se sont intéressés à Rabelais, ce débat a été résumé un certain nombre de fois, la dernière en date par Tristan Vigliano dans « Pour en finir avec le prologue de *Gargantua*! », *@nalyse*, vol. 3, n° 3, 2008, p. 263-296. Parmi les textes « fondateurs » du débat, on peut compter celui d'Edwin Duval, « Interpretation and the "Doctrine absconce" of Rabelais's Prologue to *Gargantua* », *Études rabelaisiennes*, t. XVIII, 1985, p. 1-17. Celui de Gérard Defaux, « D'un problème l'autre : herméneutique de l'"altior sensus" et "captatio lectoris" dans le prologue de *Gargantua* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 85, n° 4, 1985, p. 195-216, a engendré une polémique qui s'est poursuivie dans le même périodique (vol. 86, n° 4, 1986) avec un article écrit conjointement par Terence Cave, Michel Jeanneret et François Rigolot, « Sur la prétendue transparence de Rabelais », p. 709-716, et une réponse de Defaux, « Sur la prétendue pluralité du prologue de *Gargantua* : réponse d'un positiviste naïf à trois "illustres et treschevaleureux champions" », p. 716-722. De nombreux autres critiques y ont contribué – Jan Miernowski, Guy Demerson, François Cornilliat, Frédéric Tinguely (à qui on reviendra plus bas), pour ne nommer qu'eux –, mais les principales positions s'articulent autour du problème de la pluralité ou de l'univocité du sens posé par le prologue.

⁸ Si l'une des études les plus complètes sur le sujet demeure celle de Bernd Renner, *Difficile est saturam non scribere. L'herméneutique de la satire rabelaisienne* (Genève, Droz, 2007), citée plus bas, nombre d'autres recherches ont fait de la satire rabelaisienne, sinon leur objet principal, une partie importante de leur analyse. On peut notamment évoquer M. A. Screech, *L'Évangélisme de Rabelais* (Genève, Droz, 1959) ; G. Defaux, « Rabelais, *Le Quart Livre* et la crise gallicane de 1551 : Satire et Allégorie », dans *Rabelais agonistes : Du rieur au prophète* (Genève, Droz, 1997) ; A. Tournon, « Le paradoxe ménipéen dans l'œuvre de Rabelais », *Études rabelaisiennes*, t. XXI, 1988, p. 309-317.

⁹ Michel Jeanneret, *Des mets et des mots*, Paris, José Corti, 1987, p. 145.

Si ce type de satire constitue l'un des deux pôles qu'identifie Bernd Renner chez Rabelais¹⁰ – la satire ménipéenne est celle des gens cultivés, capables d'entendre les moqueries les plus subtiles –, l'autre pôle – celui de l'humour grossier, du burlesque et du coq-à-l'âne – est tout aussi présent et permet à un autre type de lecteurs de remettre des idées reçues en question. Tel est bien le but de la satire qui, sur le mode de la parodie et du paradoxe, tente de souligner les traits peu louables d'une société. En déstabilisant son lecteur, l'œuvre satirique amène ce dernier à se questionner sur le sens de ce qu'il lit, et c'est ce dialogue entre le lecteur et le texte qui peut possiblement permettre au lecteur, moyennant un certain effort de sa part, de sortir grandi de son expérience littéraire. Par ailleurs, l'influence de Lucien de Samosate sur Rabelais, phénomène souvent noté par la critique et qui serait plutôt une influence d'« attitude » selon Renner¹¹, amènerait notre auteur à pousser à son ultime limite l'affinité entre le genre du dialogue et la satire alors qu'il « semble transformer le dialogue satirique didactique du Samosatois en un véritable outil “dialogique”, ce qui mène ensuite graduellement à la pluralité des sens¹² ». C'est donc, au moins partiellement, en raison de son caractère satirique que l'œuvre de Rabelais peut revêtir autant de sens différents qu'elle a de lecteurs, et cette pluralité même montre bien, il nous semble, l'importance de la responsabilité qui incombe au lecteur dans son interprétation des textes du médecin lyonnais et, en même temps, le bénéfice qu'il peut tirer de sa lecture.

L'une des lectures des chroniques rabelaisiennes ayant eu la plus grande fortune à travers le monde est sans doute celle qu'en a faite Mikhaïl Bakhtine¹³. Si bien des aspects

¹⁰ Bernd Renner, *Difficile est saturam non scribere. L'herméneutique de la satire rabelaisienne*, Droz, *Études rabelaisiennes*, t. XLV, 2007, p. 16.

¹¹ *Ibid.*, p. 32.

¹² *Ibid.*

¹³ C'est, du moins, l'une des conclusions à laquelle en sont venus les participants à la journée *Rabelais mondial. Présence de Rabelais dans les littératures de langue française*, tenue à l'ENS de Lyon le 14 mai 2013.

des analyses du critique russe peuvent aujourd'hui sembler problématiques, notamment en raison de l'influence de l'idéologie marxiste sur sa perception des enjeux littéraires, d'autres continuent de stimuler l'élan critique, comme c'est le cas, notamment, pour ses idées sur le bas régénérateur ou la grossièreté vivifiante, qui peuvent apporter des éléments pertinents à cette étude. En effet, la notion de renversement carnavalesque, qui voit le bas prendre la place du haut et vice-versa, n'implique pas directement le rapprochement des extrêmes, mais nécessite à tout le moins qu'ils se *croisent*. C'est cette idée du contact fertile entre les contraires, entre les extrêmes, qui peut servir notre propos. La « langue carnavalesque¹⁴ » de Bakhtine, « langue des contraires », est véritablement celle de Rabelais, et les aspects comiques ou « bas » qu'elle comporte peuvent permettre, tout comme ses aspects résolument sérieux, d'entrevoir un sens autre que celui qui est immédiatement visible, étant donné que « seul le rire [...] peut accéder à des aspects du monde extrêmement importants¹⁵ ». D'autres éléments qu'on peut associer à la « démesure » rabelaisienne, comme le corps ouvert ou la sexualité irréfrenable, peuvent être plutôt considérés, ainsi qu'y invite David Dorais, en tant que « signe[s] de l'esprit¹⁶ ». En effet, le critique constate que « [l']essentiel de la représentation de la sexualité chez Rabelais passe par la langue, par les jeux sur le langage¹⁷ » : « signe de l'esprit » s'il en est un, le débordement lexical et thématique causé par ces jeux sur le langage contribue de manière éclatante à l'atmosphère de joyeuse démesure qui se dégage de manière générale des textes, plutôt que de revêtir un caractère grossier ou fruste. Il sied, avant d'aller plus avant dans la mise en place des jalons de cette étude, de clarifier notre position par rapport au critique russe. Bakhtine perçoit les

¹⁴ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, p. 19.

¹⁵ *Ibid.*, p. 76.

¹⁶ David Dorais, « Le “haut corporel” ou le sens de la scatologie et de la sexualité chez Rabelais », *Bulletin de l'association des amis de Rabelais et de la Devinière*, vol. 6, n° 1, 2002, p. 64.

¹⁷ *Ibid.*, p. 65.

interactions entre le haut et le bas selon des termes binaires qui se prêtent mal, selon nous, à l'examen d'une théorie de la médiocrité où les éléments divers se croisent constamment et se trouvent souvent en *fusion*. C'est précisément les points où les extrêmes se croisent, en s'inversant, qui nous intéressent. Ces points seraient peut-être des endroits où le juste milieu, « oxymorique¹⁸ », selon les termes de Vigliano, réussirait à s'introduire dans l'œuvre rabelaisienne. Néanmoins, les idées de Bakhtine nous permettent de mettre en évidence les liens possibles – et remarqués depuis longtemps déjà – entre le haut et le bas, la mesure et la démesure.

Il s'agira donc, dans les pages qui suivent, d'étudier un certain nombre de « figures » de la mesure et de la démesure dans les quatre premiers livres des chroniques de François Rabelais, figures qui seraient parmi les vecteurs principaux, aux niveaux stylistique et esthétique, de la mesure et de la démesure. On remarque que la tension entre ces deux pôles se fait autant, sinon davantage, sentir au niveau de l'éloquence – de l'écriture, du travail sur la forme – que de l'invention¹⁹ – des thèmes et des idées exploités, des caractères des personnages. L'absence d'un style « moyen » n'a pas à étonner : le concept lui-même est problématique pour les rhéteurs, car

[s]'il n'a aucun trait particulier, [le style moyen] est informe et indéfinissable, au point que sa banalité le menace d'inexistence. Entre les deux styles, élevé et bas, il représenterait un problème degré zéro. Ou bien, s'il participe des deux autres, il tend vers la variété, mais risque alors encore de perdre sa singularité de style et de se réduire à un mixte mal composé, ou au moins mal défini²⁰.

¹⁸ Tristan Vigliano, *op. cit.*, p. 478.

¹⁹ À partir de maintenant, nous utiliserons, autant que possible, les termes que nous offre la rhétorique, pour mieux amarrer les différents aspects de notre propos.

²⁰ Benedikte Andersson et Véronique Denizot, « La médiocrité, vertu morale et vice poétique? », dans Emmanuel Naya et Anne-Pascale Pouey-Mounou (dir.), *Éloge de la médiocrité. Le juste milieu à la Renaissance*, Paris, Éditions de l'ENS rue d'Ulm, 2005, p. 89.

C'est ainsi qu'Horace, dans son *Art poétique*, avance qu'il n'est pas permis au poète d'être médiocre²¹, affirmation qui « a acquis, à la Renaissance, la popularité d'une formule axiomatique²² ». Or, c'est ce même Horace, on l'a vu plus haut, qui avance que la médiocrité est de la plus grande dignité. Cette tension entre les deux affirmations du poète de l'Antiquité illustre ce que Benedikte Andersson et Véronique Denizot appellent le « paradoxe initial qui fonde les théories sur la médiocrité²³ ». La proposition d'un passage possible par les extrêmes, par les autres styles, pour atteindre une « moyenne » apparaît de la sorte encore plus plausible, mais le cas de Rabelais n'est pas marqué par une simple « participation » aux extrêmes : avec cet auteur, le lecteur saute à pieds joints dans les deux zones stylistiques.

Nous proposerons, plutôt que le respect d'un ordre chronologique ou diégétique dans l'analyse, une promenade dans le texte rabelaisien, que nous concevons au sens étymologique de *textus*, mot latin qui renvoie également à textile, à tissu, qui s'étend avec chaque publication, mais qui respecte – malgré les différences évidentes entre le *Pantagruel* et le *Quart livre* – une certaine unité, notamment en relation avec le projet d'édification et celui de la quête du juste milieu. En admettant, avec Georges Molinié, qu'« il y a figure, dans un discours ou dans un fragment de discours, lorsque l'effet de sens produit ne se réduit pas à celui qui est normalement engagé par l'arrangement lexical et syntaxique occurrent²⁴ », nous tenterons de regrouper des exemples provenant de chaque texte pour chaque objet d'analyse, étant donné que l'un des objectifs de cette étude sera de démontrer l'ubiquité de la

²¹ Horace, *Art poétique*, v. 372-373 : « Mais un poète n'a pas le droit d'être médiocre ; ce droit lui est refusé par le public, les dieux..., la publicité. » Cité dans Horace, *Œuvres complètes*, vol. 2 : *Satires – Épîtres – Art poétique*, texte traduit, préfacé et annoté par François Richard, Paris, Garnier, 1950, p. 285.

²² *Ibid.*, p. 87.

²³ *Ibid.*, p. 88.

²⁴ Georges Molinié, « Figure », *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1997, p. 152.

quête du juste milieu dans les chroniques pantagruélines. Les exemples seront catégorisés selon la distinction, faite par Molinié, entre les figures « microstructurales » et « macrostructurales ». Les premières « se signalent d'emblée à l'interprétation pour que le discours ait un sens acceptable ; elles dépendent précisément du matériel langagier mis en jeu dans un segment déterminé²⁵ », tandis que les secondes « ne s'imposent pas d'emblée à la réception pour que le discours soit acceptable » et sont « peu isolables sur des éléments formels précis²⁶ ». De même, il est possible que des figures macrostructurales soient formées par l'agencement de multiples figures microstructurales²⁷. La démesure rabelaisienne semble facilement repérable au sein des textes ; c'est elle, et non la mesure, qui se « signale d'emblée à l'interprétation », ce qui pourrait permettre de supposer qu'elle se manifeste, principalement, dans des figures microstructurales. À l'opposé, le lecteur en quête du juste milieu, de la mesure, doit souvent porter attention aux sens figurés des énoncés rabelaisiens, ou encore mettre en rapport de grandes franges du texte proposant, par exemple, des représentations opposées d'un même objet. Il se pourrait ainsi que les figures liées à la mesure appartiennent plus souvent à la catégorie des macrostructurales, celles-ci étant, la plupart du temps, plus difficilement repérables, parfois aussi moins immédiatement accessibles, que les figures microstructurales.

Si l'étude des textes rabelaisiens à l'aide des outils fournis par la rhétorique constitue une voie fructueuse, il importe malgré tout de clarifier, avant d'aller plus avant, le traitement réservé par l'auteur à certaines notions rhétoriques essentielles, dont on remarque qu'elles sont souvent malmenées dans son œuvre. Il sera ensuite possible d'aborder, en premier lieu, les figures rabelaisiennes de la mesure et, en second lieu, celles de la démesure.

²⁵ *Id.*, « Microstructurale », *op. cit.*, p. 218.

²⁶ *Id.*, « Macrostructurale », *op. cit.*, p. 208.

²⁷ *Ibid.*

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS RHÉTORIQUES CLÉS ET JEUX RABELAISIEENS SUR LES NORMES

Rabelais s'offre à lire, d'emblée, comme un auteur non conventionnel ; l'écriture semble être pour lui un terrain de jeux fertile et salubre. Gérard Milhe-Poutingon remarque avec justesse que plusieurs passages de l'œuvre rabelaisienne « déplacent vers la fiction certaines notions rhétoriques relatives à la digression », ou « transforment des normes discursives en acteurs, en circonstances d'actions, en expériences²⁸ ». Ces observations peuvent induire un questionnement plus large sur le traitement rabelaisien des notions rhétoriques : comment Rabelais traite-t-il les *genera dicendi*, comment se plie-t-il aux exigences de l'*aptum* et du *decorum*, quel genre d'*ethos* vise-t-il à projeter ?

Rabelais et les genera dicendi

La question des niveaux de style intéresse particulièrement notre sujet, les trois appellations traditionnelles – style bas, moyen ou élevé – référant à une échelle de valeur caractérisée par deux extrêmes et un milieu, milieu dont on a déjà montré plus haut le caractère problématique. Or, le lecteur des aventures du bon Pantagruel remarquera forcément les nombreux sauts, allègres en apparences, d'un niveau à l'autre qui peuvent survenir entre deux chapitres, voire au sein d'un même chapitre : c'est que les textes de Rabelais sont bien des « laboratoires de langages²⁹ ». Il est évident que le mélange des styles est lié à la présence, dans les chroniques rabelaisiennes, d'éléments thématiques appartenant

²⁸ Gérard Milhe-Poutingon, « *Excursus et mimésis*. Sur trois digressions rabelaisiennes », *Poétique*, n° 37, 2006, p. 475. L'auteur donne l'exemple d'Anarche et Picrochole qui, dans la description de leurs déchéances respectives, deviennent des « personnifications de décrochages thématiques » (p. 488).

²⁹ Lise Gauvin, *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2004, p. 49.

eux-mêmes à des niveaux différents de dignité ; le texte passe effectivement de la scatologie aux considérations divines sans trop de formalités. Les lettrés français du XVI^e siècle, parmi lesquels on doit compter Rabelais, étaient au fait d'une nouvelle « poétique de la médiocrité », qui a ses origines dans le Quattrocento italien et s'inspire à la fois des traditions rhétoriques et littéraires grecque – on pense entre autres à Démosthène – et romaine – où des idées de Quintilien sont remises au goût du jour –, permettait de légitimer le fait de « délaisse[r] *délibérément* le souffle épique pour combiner érudition et veine familière et personnelle³⁰. » Autant dans la poésie, genre où elle trouve son origine, que dans la narration, cette nouvelle manière d'écrire, en soulevant les contraintes inhérentes au carcan traditionnel, fait en sorte que le texte est en mesure d'exprimer *et* la grandeur de l'âme humaine, autrefois sujet réservé à la tragédie, *et* les caractères humains les plus troubles, qu'on retrouvait dans la comédie. Perrine Galand-Hallyn précise que « [l]es explications astrologique (dans la lignée de Boccace), physiologique et psychologique s'unissent, pêle-mêle, à la théorie platonicienne du *furor* pour rendre compte des fluctuations de l'âme humaine, autorisant celles du style³¹. » La difficulté d'en arriver à un style moyen évoquée en introduction à partir des travaux d'Andersson et Denizot trouve peut-être chez Rabelais une issue, bien semblable à celle qui nous semble avoir été suggérée pour atteindre le juste milieu moral : plutôt que de simplement éviter les excès des styles bas et élevés, pour finir par en arriver à un style « moyen » sans réel attrait littéraire, l'auteur décide ici de voyager entre les deux, n'hésitant pas à la franchir lorsqu'il frôle une limite, afin justement de mimer les « fluctuations » dont parle Galland-Hallyn qui peuvent faire partie, chez ceux

³⁰ Perrine Galand-Hallyn, « “Médiocrité” éthico-stylistique et individualité littéraire à la Renaissance », dans Emmanuel Naya et Anne-Pascale Pouey-Mounou (dir.), *Éloge de la médiocrité. Le juste milieu à la Renaissance*, Paris, Éditions de l'ENS rue d'Ulm, 2005, p. 109.

³¹ *Ibid.*, p. 120.

qui s'engagent dans la recherche de la médiété, du parcours menant à celle-ci. Ces fluctuations peuvent parfois se faire de manière brusque et évidente, comme c'est le cas au troisième chapitre de *Pantagruel*, intitulé « Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec ». Cette « parodie de déploration funèbre » (P-225, n. 1) met en scène le roi déchiré entre le flot de bonheur qui le submerge à la naissance de son fils et la terrible tristesse qui accompagne, simultanément, le décès de son épouse. Gargantua bondit d'un style à l'autre lorsqu'il exprime sa tristesse :

Jamais³² je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle : ce m'est une perte inestimable. O mon dieu, que te avoys je faict pour ainsi me punir? Que ne envoyas tu la mort à moy premier que à elle? car vivre sans elle ne m'est que languir.
Ha Badebec, ma mignonne, mamye, mon petit con [...] ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantofle jamais je ne te verray. Ha pauvre Pantagruel tu as perdu ta bonne mere, ta douce nourrisse, ta dame tresaymée. Ha faulce mort tant tu me es malivole, tant tu me es oultrageuse de me tollir celle à laquelle immortalité appartenoit de droict (P-225).

La déploration de Gargantua commence sur un ton convenable, dans une syntaxe recherchée au service d'une invocation divine et de l'expression de regrets appropriés, comme lorsque le roi questionne les desseins de Dieu concernant l'« ordre » dans lequel Badebec et lui doivent mourir. La première phrase du second paragraphe, qui s'adresse, cette fois, directement à la défunte, propose un style tout à fait autre avec une simple énumération de ce qu'on pourrait croire être des surnoms de Badebec, plongeant dans la familiarité – « tendrette », « savate », « pantofle » – jusqu'à toucher ses aspects les plus intimes avec ceux de « petit con » ou de « braguette ». La phrase suivante, adressée au nouveau-né, revient à un style et à un ton qui conviennent mieux au moment solennel raconté ici puis évoque la « dame tresaymée » que le malheureux fils ne pourra connaître. Enfin, la toute dernière phrase citée se rapproche d'un style que l'on pourrait qualifier d'« humaniste » en

³² Alors que, la plupart du temps, les *i* sont bien remplacés par des *j* dans l'édition des œuvres de Rabelais utilisée, ce n'est pas le cas pour cette occurrence, bien que ce le soit pour le reste du passage. Une recherche visant à déterminer la cause de cette exception n'a pas permis d'en arriver à une explication concluante.

usant de latinismes comme « malivole » ou « tollir », puis en rapprochant Badebec de la divinité en évoquant l'immortalité qui lui « appartenait de droit ». Un tel exemple ne peut manquer de mettre en évidence les jeux que s'autorise Rabelais avec les niveaux de style et de langage, jeux qui sont partie prenante des passages par les extrêmes dont il est question dans cette thèse.

Par ailleurs, l'effet d'inconstance du style et du registre a un autre effet indéniable sur le lecteur. Mathilde Aubague souligne que, par exemple, « [l]e passage du langage courant au langage savant et inversement engage la surprise, le choc qui est brisure³³ ». Ce choc, cette brisure, engagent le lecteur dans sa propre réflexion sur la manière souhaitable d'écrire : constamment placé sur le qui-vive, le lecteur de Rabelais est forcé de remettre en question nombre de ses positions, et c'est sans doute par le biais de cette introspection qui l'amène à considérer des antipodes qu'il peut espérer devenir meilleur.

L'aptum et le decorum maltraités?

La diversité langagière et stylistique de Rabelais, jouant indéniablement dans les extrêmes, attire l'attention sur un éventuel mauvais usage de l'*aptum* et du *decorum*, notions rhétoriques exhortant l'orateur à adapter convenablement son style à l'objet de son discours, aux circonstances de l'énonciation, mais aussi au public visé. Ce dernier critère peut permettre d'expliquer, au moins partiellement, la diversité langagière et stylistique de Rabelais : en effet, on remarque que l'alliage de différents styles et niveaux de langage peut correspondre à une stratégie de construction des publics, question de faire en sorte que

³³ Mathilde Aubague, « Rabelais et le choix du vulgaire, éléments d'une stratégie narrative. Construction et sélection de ses publics, du *Pantagruel* au *Tiers livre* (1532-1546) », dans Renée-Claude Breitenstein et Tristan Vigliano (dir.), *Le choix de la langue dans la construction des publics en France à la Renaissance. Actes du colloque de l'université Brock*, Paris, Honoré Champion, coll. « Le français préclassique », n° 14, 2012, p. 69.

plusieurs types de lecteurs puissent trouver leur compte dans les chroniques. De ce point de vue, le seul choix de la langue vulgaire, s'il élargit indéniablement le lectorat potentiel, est loin d'impliquer une compréhension profonde de l'œuvre par chacun des lecteurs. Mathilde Aubague, qui étudie notamment le traitement par l'auteur-narrateur de l'érudition dans les trois premiers livres, souligne que le « jeu sérieux » auquel se livre Rabelais-Alcofribas en mêlant au sein de ses chroniques divers styles, niveaux de langue et domaines du vocabulaire, « jeu » qui modélise « une éthique de la lecture instable et démystificatrice », parvient à « vulgarise[r] des partis-pris humanistes, leur donne une résonance *au-delà du cercle des latinisants*[...], et en même temps exprime une réflexion personnelle sur le savoir et la culture, *qui ne peut être appréciée que par un public cultivé*³⁴. »

Néanmoins, il demeure que l'écart entre l'objet d'un chapitre et le langage à l'aide duquel on en traite est parfois important, comme lorsque l'audacieux Panurge, tentant d'abord de séduire une « haulte dame de Paris » au chapitre XXI de *Pantagruel*, lui déclare son amour – thème élevé s'il en est – en commençant par un éloge de sa beauté « tant excellente, tant singuliere, tant celeste, qu[']il cro[it] que nature l'a mise en [elle] comme un parragon pour nous donner entendre combien elle peut faire quand elle veult employer toute sa puissance et tout son sçavoir », ce qui concorde, dans le ton et le style, avec les attentes, seulement pour mieux enchaîner, après des comparaisons favorables à Junon, Minerve et Vénus, avec la complainte suivante : « O dieux et deesses celestes, que heureux sera celluy à qui ferez celle grace de ceste cy accoller, de la baiser et de frotter son lart avecques elle » (P-292, 293). Il s'agit bien du personnage qui aura la « pusse en l'oreille » – expression signifiant, à l'époque, un ardent désir sexuel – tout au long des *Tiers* et *Quart* livres, et il demeure difficile d'être surpris par le rejet que lui fait subir la noble dame, qui n'est

³⁴ *Ibid.*, p. 76. Nous soulignons.

manifestement pas séduite par cette allusion directe au plaisir de la chair. Il importe de souligner au passage, pour ne pas perdre de vue notre objet principal, qu'un tel décalage entre les différents éléments d'invention et d'élocution paraît justement concourir à la recherche d'un équilibre entre les extrêmes, à la recherche d'un juste milieu. Michel Jeanneret constate en effet que plusieurs passages au sein desquels le corps apparaît dans ses plus viles fonctions se distinguent des catégories stylistiques traditionnellement « basses » par le foisonnement langagier et stylistique que le bas corporel est susceptible d'engendrer³⁵. On n'a qu'à penser au rondeau³⁶, forme poétique fixe et normée, à saveur grivoise que récite Gargantua – il l'aurait auparavant entendu de sa grand-mère (G-41) – à son père à l'occasion de la célébration du torche-cul au XIII^e chapitre du second opus des chroniques, qui est aussi précédé de vers et de rimes franchement obscènes, comme ce distique disqualifiant d'entrée de jeu le papier comme meilleur torche-cul : « Tousjours laisse aux couillons esmorche / Qui son hord cul de papier torche » (G-39). Le rondeau, qui ne sera pas cité en entier ici, a comme refrain le gérondif « [e]n chiant » (G-40, 41). Malgré la grossièreté flagrante de nombreux éléments de ce chapitre, le lecteur ne peut manquer de remarquer simultanément l'abondance de rimes, le foisonnement des vocables et les nombreux jeux de mots – comme celui que fait Gargantua, sur l'équivoque « mère de Dieu », à la suite du rondeau : « Par la mer dé je ne les ay faict mie » (G-41) –, qui font d'ailleurs s'exclamer au père du jeune prodige ès rimes ordurières : « O [...] que tu as bon sens petit guarsonnet. Ces premiers jours je te feray passer docteur en gaie science par Dieu, car tu as de raison plus que d'aage » (G-

³⁵ Michel Jeanneret, « Polyphonie de Rabelais : ambivalence, antithèse et ambiguïté », *Littérature*, n° 55, 1984, p. 108.

³⁶ Il est à noter que les chroniques de Rabelais contiennent trois rondeaux, dont deux figurent dans des épisodes obscènes. Outre celui dont il est ici question, Panurge offre quelques vers écrits, en eux-mêmes assez sobres, à sa dame parisienne pour faire diversion et « semer la drogue » qui lui fera subir l'humiliation que l'on sait (P-296). L'autre rondeau survient au *Tiers livre*, et constitue la recommandation du vieux poète Raminagrobis sur le souhait de mariage de Panurge, recommandation qui n'atténue aucunement les doutes de ce dernier en cultivant une ambiguïté comique (TL-417).

41). On le voit : le corps est loin, d'un point de vue linguistique et stylistique, d'être connoté négativement chez Rabelais, car « dès le moment où il est saisi comme réalité scripturaire et foyer de recherche verbale, il échappe à la réprobation, se prévaut d'une légitimité nouvelle³⁷ ». Mireille Huchon a postulé à de nombreuses reprises que Rabelais souhaitait la création, à l'instar de Dante en Italie, d'un « vulgaire illustre » en France³⁸, et non une simple « illustration du vulgaire » par la littérature, comme certains de ses contemporains³⁹. Cet espoir « d'une langue faite des éléments communs aux langues éparses, une sorte de modèle archétypal⁴⁰ » motive peut-être ces passages où les fonctions corporelles en viennent à être décrites dans une langue qui ne convient pas *a priori* à de tels sujets. Le désir d'« orner » la langue ne se limite pas d'ailleurs à ces passages, mais peut également transparaître dans d'autres extraits où l'on retrouve un langage « bas » : c'est le cas au chapitre XXXIX de *Gargantua*, intitulé « Comment le Moyne fut festoyé par Gargantua, et des beaulx propos qu'il tient en souppant » et au cours duquel frère Jean est accueilli pour la première fois dans la maison royale. Ce personnage, qui revêt à la fois le costume de valeureux défenseur de son abbaye – il a bien à lui seul « desconfi[t] tous ceulx de l'armée qui estoient entrez dedans le clous jusques au nombre de treze mille six cens vingt et deux, sans les femmes et petitiz enfans, cela s'entend tousjours » (G-81) –, et celui d'homme courtois et gracieux sans égal (G-107), malgré son appartenance cléricale, fait usage de jurons lorsqu'il s'exprime. Face à l'étonnement de Ponocrates, il s'explique : « Ce n'est [...] que pour orner mon langaige. Ce sont couleurs de rhétorique Ciceroniane » (G-109). Ainsi, à en croire le coloré moine, tous les moyens sont bons pour enrichir le discours français.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Voir, notamment, Mireille Huchon, « Rabelais et le vulgaire illustre », dans Franco Giacone (dir.), *La langue de Rabelais – La langue de Montaigne. Actes du colloque de Rome (septembre 2003)*, Genève, Droz, 2009, p. 21.

³⁹ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 31.

Semblablement, la rare richesse lexicale des textes rabelaisiens, de même que le système orthographique complexe de la « censure antique » se manifestent dans chaque page des textes dont la publication a été voulue par l’auteur, et les épisodes où on croise un style macaronique, par exemple, sont, comme le souligne Huchon, bien souvent parodiques⁴¹. Le décalage entre le langage utilisé, le soin avec lequel il l’est, et l’objet dont il est question, décalage non négligeable au fil des chroniques, permet de bien rendre compte du rapprochement des extrêmes dont on croit qu’il sert, chez Rabelais, une quête du juste milieu.

D’autres passages, dans lesquels le corps n’est pas nécessairement mis en cause, se démarquent aussi par une discordance entre le style et le contenu, comme c’est le cas du prologue de *Gargantua*, maintes fois commenté, et sur lequel Frédéric Tinguely affirme justement qu’il se compose d’un « étrange alliage d’un ton volontairement comique et d’un message incontestablement sérieux ⁴² ». Ses multiples tergiversations et apparentes contradictions amènent le lecteur à se demander si, oui ou non, l’énergumène érudit qui s’adresse à lui est digne de confiance, tout autant qu’à s’interroger sur le sérieux potentiel des propos contenus dans le livre qu’il tient entre ses mains⁴³ – ou qu’il entend, advenant qu’il fasse partie d’un public moins cultivé ou fortuné. C’est bien l’esprit critique du lecteur qui est ici mis à l’épreuve, le tout sur un air se voulant léger et amusant, inspirant la convivialité. Il est clair qu’en ne se montrant pas trop sérieux, Rabelais-Alcofribas se permet de demeurer dans les grâces d’un public qui recherche le divertissement – on pense ici, par exemple, à la cour –, tandis que les diverses allusions plus érudites et les structures

⁴¹ *Ibid.*, p. 24.

⁴² Frédéric Tinguely, « D’un prologue l’autre : vers l’inconscience consciente d’Alcofrybas Rabelais », *Études rabelaisiennes*, t. XXIX, 1993, p. 86.

⁴³ Tinguely, dans la conclusion de l’article précité, ne manque pas de souligner ce fait lorsqu’il avance que « [c]e n’est donc pas dans la *lettre*, mais bien dans l’*instance narrative*, simultanément lucide et irresponsable, que réside l’ambiguïté du prologue » (p. 91).

syntaxiques parfois alambiquées permettent à ceux qui le souhaitent de se creuser les méninges. Myriam Marrache-Gouraud résume bien la situation lorsqu'elle écrit qu'au fond, c'est « dans le paradoxe [...] que le livre construit son public⁴⁴ », d'autant plus que le prologue en question peut être considéré, suivant l'ordre de la diégèse, comme le « pacte de lecture dont la validité s'étend à l'ensemble [des] chroniques » rabelaisiennes⁴⁵. Ce paradoxe liminaire suscite donc d'entrée de jeu des interrogations chez une partie du public, interrogations qui mènent certainement à une vigilance accrue face aux propos qui sont présentés tout au long des chroniques à venir et, par conséquent, à une utilisation accrue du sens critique.

Certains autres extraits de l'œuvre rabelaisienne sont le théâtre de conflits, de décalages entre les messages véhiculés par le contenu du texte et sa forme, ce qui amène Michel Jeanneret à évoquer la « double main⁴⁶ » de Rabelais, qui peut prêcher la sagesse et la retenue par les mots qu'il emploie, mais évoquer l'excès, l'outrance par sa manière de les employer. Ainsi,

[I]a question de l'excès se prête [...] à une double lecture. Au plan des énoncés, les récits, à mesure qu'ils avancent, mettent en garde contre les débordements incontrôlés ; un ordre axiologique simple oppose la modération à l'intempérance, la raison à la folie. Mais une autre intrigue se joue au plan de l'énonciation. La fête des mots dément, ou problématise, les pieuses injonctions de la sagesse. Au lieu de se compléter, le message des formes et celui des idées se contredisent – et le sens se complique⁴⁷.

Une telle contradiction n'est pas anodine : elle existe bel et bien parce que l'excès, pour Rabelais, est entre autres choses une « tactique calculée » qui « parasite les grilles

⁴⁴ Myriam Marrache-Gouraud, « Les “Essais” de Rabelais (*Pantagruel*, chapitre IX) », dans Renée-Claude Breitenstein et Tristan Vigliano (dir.), *Le choix de la langue dans la construction des publics en France à la Renaissance. Actes du colloque de l'université Brock*, Paris, Honoré Champion, coll. « Le français préclassique », n° 14, 2012, p. 59.

⁴⁵ Tristan Vigliano, « Pour en finir avec le prologue de *Gargantua* ! », *@nalyse*, vol. 3, n° 3, 2008, p. 263.

⁴⁶ Michel Jeanneret, « Débordements rabelaisiens », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 43, 1991, p. 119.

⁴⁷ *Ibid.*

interprétatives étroites » pour « stimuler » la lecture⁴⁸. Semblable en de nombreux points à celle du juste milieu, la quête du sens rabelaisien « ne peut être qu'une quête problématique, une activité spirituelle et un engagement personnel qui s'approchent du vrai par détours et par bribes⁴⁹ ».

Les excès langagiers de Rabelais, et surtout les passages en langues étrangères ou inventées – comme, par exemple, dans l'épisode de la rencontre entre Pantagruel et Panurge (*P*-chap. IX) –, les références érudites et les *plaustralia*⁵⁰, créations lexicales qui, rappelle Christophe Clavel, étaient perçues par Érasme comme ayant la pesanteur de tombeaux, donnent l'impression que l'auteur fait bien peu de cas d'être compris par son public dans certaines parties de son œuvre. Si quelques lecteurs sont prêts à fournir les efforts nécessaires à la compréhension de cette œuvre difficile, d'autres feront sans doute le choix de l'abandonner. Heureusement, certains passages « simplement plaisants » parviennent à rééquilibrer la situation. Néanmoins, le défi de lecture posé par les chroniques rabelaisiennes, défi dont il sera souvent question au fil des prochaines pages, montre que le gain possible pour le public à travers la compréhension de l'œuvre du médecin lyonnais passe par une implication importante de ce public : l'édification proposée ne lui est pas, de toute évidence, fournie gratuitement.

Il arrive également que l'arrimage entre l'élocution et son sujet soit remarquablement juste. Au XII^e chapitre de *Gargantua*, « Les jeux de Gargantua », l'étendue de l'énumération desdits jeux – environ cinq pages (*G*-58 à 63) – peut directement symboliser la perte de temps monumentale que représente la première éducation du jeune prince qui, après sa

⁴⁸ *Ibid.*, p. 123.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 121.

⁵⁰ Il sera question de ces étranges mots dans le troisième chapitre de cette thèse, consacré aux figures de la démesure. On les retrouve notamment au XV^e chapitre du *Quart livre*, le dernier de l'épisode des Chiquanous. Il y a, par exemple, « esperruquancluzelubelouzerirelu », ou encore « morrambouzevezengouzequoquemorguatasacbacguezinémaffressé » (p. 574 de l'édition Huchon).

séance ludique, s'offre le luxe de « dormir deux ou troys heures sans mal penser, ny mal dire » (G-63). Dans le même ordre d'idées, il pourrait exister un lien entre le gigantisme dont sont imprégnées les chroniques et le traitement rabelaisien de la langue⁵¹, qui devient foisonnante sous la plume de notre auteur, comme mentionné plus haut. Cette idée semble également appuyée par l'abondance des énumérations, telles que celle des jeux, dans les divers livres, énumérations faites, remarque Gauvin, parfois en respectant un ordre alphabétique, parfois sans ordre particulier⁵². On pourrait aussi évoquer, pour étayer cette thèse, les blasons du *Tiers livre*, qui représentent d'autres foyers d'abondance verbale au sein des chroniques rabelaisiennes. Un tel lien entre la thématique explorée et la rhétorique utilisée pour ce faire tendrait à renforcer l'hypothèse « totalisante » évoquée plus haut.

Qu'en est-il de l'ethos, du pathos?

Au cours du survol du traitement rabelaisien de l'*aptum* et du *decorum*, il est arrivé qu'on effleure les questions fondamentales de l'*ethos* et du *pathos*, inhérentes à tout discours, en ce que celui-ci possède obligatoirement une instance énonciative adoptant une certaine posture et un destinataire possédant un certain nombre de passions, pour parler en termes rhétoriques, et d'attributs particuliers. Comme l'*aptum* et le *decorum*, l'*ethos* et le *pathos* sont deux notions difficilement séparables. Michel Meyer définit l'*ethos* comme ce qui « consacre les vertus de l'orateur, ce qui suscite la louange, mais aussi le blâme en cas de défaut⁵³ ». On l'a vu, la question se pose : que peuvent penser les lecteurs de l'œuvre rabelaisienne face à un narrateur qui joue constamment avec les normes discursives, qui n'a

⁵¹ Lise Gauvin, *op. cit.*, p. 58.

⁵² *Ibid.*, p. 50.

⁵³ Aristote, *Rhétorique*, trad. Charles-Émile Ruelle, présentation de Michel Meyer, commentaires de Benoît Timmermans, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche – Classiques de la philosophie », 1991, p. 33.

pour constante que l'inconstance? Quel genre d'*ethos* est ainsi construit? Il apparaît clair que c'en est un qui a comme caractéristique principale l'instabilité. Si la *sympathie* qu'éprouve le narrateur envers les lecteurs « bénévoles » qu'il apostrophe joyeusement dans les prologues et ailleurs dans les chroniques semble incontestable, sa *sincérité* est toutefois franchement mise en doute par les multiples contradictions qui parsèment l'œuvre. Or, un tel *ethos* correspond parfaitement à la vision de l'œuvre rabelaisienne que nous cherchons à mettre au jour dans le présent chapitre, c'est-à-dire une œuvre qui pousse le lecteur à s'interroger sur l'objet littéraire qu'il a entre les mains, sur ses visées, mais aussi, par extension, sur le monde qui l'entoure, sur le bien et le mal. D'un point de vue rhétorique, c'est bien le « principe d'autorité⁵⁴ » qui empêche la remise en question permanente de tout ce qui est avancé par un certain locuteur ou, en l'occurrence, un narrateur. Et c'est bien « à ce niveau que joue l'*ethos*, le caractère de l'orateur, du locuteur, sa position morale, sociale ou autre. En acceptant ce qu'il dit, parce qu'il est “bien placé pour le dire”, parce qu'il “connaît la question”, on accepte de faire corps – ou communauté – avec lui⁵⁵. » Alcofribas, en se souciant peu d'adopter une posture que le lecteur pourrait qualifier de fiable, ou même de stable, s'appuie à la base sa propre autorité, et invite par le fait même tout destinataire de ses histoires à questionner chacune de ses affirmations, ce qui constitue un encouragement au développement du sens critique, mais aussi une mise à distance du narrateur par rapport aux lecteurs, qui peuvent difficilement en arriver à « faire corps » avec une telle figure.

Il est impossible de dégager, en ce qui concerne les chroniques pantagruélines, le profil d'un lecteur « type » ; il en a été question, le public rabelaisien est constitué d'éléments variés, au point où il est plus convenable de parler de publics. On constate

⁵⁴ Michel Meyer, *Questions de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1993, p. 116.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 116-117.

aisément que le narrateur – et, par son intermédiaire, l’auteur – tente à de nombreuses reprises de rejoindre directement son auditoire, notamment grâce aux apostrophes qui constituent l’*incipit* de chacun des textes ici étudiés – si l’on veut bien considérer le début du texte comme étant le prologue, faisant du même coup abstraction des poèmes liminaires ou des dédicaces –, mais aussi en s’adressant directement à lui tout au long des pages des chroniques. Toutefois, malgré cette tentative de garder presque constamment le contact, les moyens d’expression utilisés dans de nombreux passages, comme on l’a précédemment souligné, s’ils visent peut-être à éveiller certaines passions, risquent tout de même, ce faisant, de fâcher et, de cette manière, de perdre plus d’un lecteur. Il appert par contre que, pour Cicéron, ainsi que le rapporte Galand-Hallyn, même un mauvais orateur peut obtenir un certain succès, car « les effet du *pathos* sont aisés à utiliser et puissants⁵⁶ ».

Bref, qu’il les séduise ou les fâche, selon l’agencement de leurs passions, le narrateur rabelaisien parvient indéniablement à toucher ses différents publics. Lorsqu’un locuteur utilise des moyens rhétoriques aussi choquants que ceux mis en œuvre par Alcofribas, dans une dynamique qui évoque, sinon la confrontation, du moins la provocation, il est aisé d’imaginer que cela est fait dans le but d’amener ses interlocuteurs à un autre niveau. L’*ethos* de l’instabilité construit par le narrateur et les divers stratagèmes langagiers provocateurs qui parsèment les chroniques, comme les multiples contradictions, les transgressions de l’*aptum* et du *decorum*, ou encore les jeux sur les niveaux de style conduisent les lecteurs à mettre en doute ce qui leur est présenté. Il est impossible de savoir combien de lecteurs y parviennent effectivement, mais cet état de fait rend le roman rabelaisien fondamentalement rhétorique, en ce sens qu’il se fonde sur l’interrogativité,

⁵⁶ Perrine Galand-Hallyn, *loc. cit.*, p. 105.

domaine même de la rhétorique selon Meyer⁵⁷. Le spécialiste rappelle que « [s]i la rhétorique, précisément, est utile, cela tient au fait qu'elle permet d'amener les hommes à exercer en pleine conscience leur sens critique et leur jugement⁵⁸. » Les hommes et femmes du XVI^e siècle qui n'y parviennent pas se placent dans une position vulnérable, où ils peuvent facilement devenir la proie de manipulateurs qui chercheraient à se servir de la masse crédule pour atteindre des objectifs – politiques, pécuniaires, religieux – qui leur sont propres ; c'est quand « le discours est pris littéralement, sans se poser de questions, parce qu'apparemment il les résout⁵⁹ » que le danger est le plus grand. L'Église de Rome, avec ses agents, que ceux-ci œuvrent au sein des communautés religieuses ou qu'ils soient membres éminents de la Sorbonne, de même que d'autres organes de la société de l'Ancien régime, peut sans doute être considérée comme une institution qui, que ce soit via l'*Index librorum prohibitorum* ou la vente d'indulgences, a les capacités de manipuler les auditoires à son avantage, d'où l'importance pour un certain nombre d'érudits de favoriser l'émergence du jugement et de la prudence face aux énoncés présentés comme des vérités absolues. Une certaine autonomie de pensée est également essentielle pour qui vise à entrer dans une quête du juste milieu moral, car cette quête se doit d'être faite en toute lucidité. C'est donc de cette manière que la stimulation du sens critique, du jugement, stimulation qui est réalisée chez Rabelais à l'aide d'un certain nombre de stratégies qui intéressent cette thèse, sert directement la recherche de la médiété.

⁵⁷ Aristote, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁸ Michel Meyer, *op. cit.*, p. 46.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 137.

Les limites d'une dichotomie entre le haut et le bas et le modèle des « zones d'influence »

Avant d'entamer une étude spécifique des figures, d'abord celles de la mesure, puis celles de la démesure, il est nécessaire d'introduire une notion qui permettra une analyse plus précise de ces figures et qui rendra compte de toute l'étendue de la quête du juste milieu dans les chroniques rabelaisiennes. De nombreux chercheurs, influencés sans doute par les thèses de Mikhaïl Bakhtine sur le renversement carnalesque chez Rabelais, qui impliquent tout d'abord une dichotomie haut-bas – dichotomie qui entraîne à sa suite plusieurs autres oppositions (intellect-corps, religieux-païen, etc.), et une inversion de ses pôles suivant la dynamique du carnaval – ont repris, sinon toute l'argumentation bakhtinienne, au moins l'idée de l'opposition entre le haut et le bas comme l'une des articulations déterminantes des chroniques. Les possibilités analytiques offertes par une opposition haut-bas sont certainement intéressantes, mais il semble qu'il soit possible et souhaitable de pousser plus loin la simple distinction qui équivaut, dans la plupart des esprits, à une opposition intellect-corps. En effet, un autre modèle pourrait facilement s'appliquer à l'étude des textes de Rabelais, modèle qu'on pourrait nommer celui des « zones d'influence ». Ces zones sont, à mon sens, au nombre de trois : il s'agit bien de la tête, qui peut de manière générale assez bien correspondre au « haut » de la dichotomie d'inspiration bakhtinienne, du ventre et du sexe, ces deux derniers termes correspondant plutôt au « bas ». Ce nouvel ensemble dynamique regroupe trois zones importantes du corps d'un individu qui peuvent l'inciter, lorsque confronté à une situation donnée, à prendre une décision qui favorise l'une ou l'autre des zones, car ces dernières peuvent toutes être associées à des désirs particuliers, dont les modalités de contentement diffèrent et qui risquent toujours de faire basculer un individu dans l'excès ; le plaisir de la quête de connaissance, par exemple, est associé à la tête, tandis que celui de la bonne chère renvoie au ventre et que le plaisir sexuel a lui aussi ses propres

pôles. On peut compter dans l'ensemble des chroniques nombre d'épisodes – dont certains feront l'objet d'analyses détaillées dans cette thèse – où chacun de ces désirs est mis de l'avant, et où les différents personnages impliqués agissent en fonction d'une importance plus grande accordée à telle ou telle autre zone d'influence.

La réunion sur un même plan de ces trois zones d'influence n'est certainement pas injustifiée. Le savant ou l'artiste de la Renaissance qui connaissait les dessins d'« homme géométrique » de Geofroy Tory, dessins qui servirent à l'imprimeur célèbre pour développer sa police de caractères et qui représentent l'homme « bien proportionné », pouvait remarquer que le centre du plan sur lequel apparaît le dessin est occupé, lorsque l'homme est debout, par son sexe – ce qui amène Marie-Luce Demonet à dire que « la géométrisation du monde ne met pas le centre de tout au niveau de la *mens*, mais de la mentule⁶⁰ » – et, lorsqu'il est représenté bras et jambes écartés, par le nombril, derrière lequel se trouve le système digestif. C'est donc dire que là où toutes les zones occupent toujours le centre sur un plan longitudinal, le ventre et le sexe le font également, selon la position représentée, sur le plan transversal. On a, plus haut, parlé des « plaisirs » associés à chaque zone, mais il aurait été tout aussi juste d'évoquer des « besoins » ; c'est que ceux-ci ne vont pas sans ceux-là, pour des médecins de la Renaissance qui réévaluent les théories médicales antiques en regard d'idées nouvelles :

Ainsi s'élabore dans la pensée médicale une philosophie de la Nature qui réunit des éléments divers repris aux philosophes comme Aristote et Platon, ou aux médecins, comme Hippocrate et Galien, et que vient dynamiser l'optimisme évangélique. La nature est sage, et, comme le montre Galien, ne fait rien en vain. Elle nous appelle au plaisir, non pour lui-même, mais parce qu'il est l'indice de la satisfaction et de la paix du corps, de l'équilibre intérieur, et, tous les besoins naturels une fois satisfaits, le chemin vers la vie, la liberté de l'âme et les plus hautes vertus⁶¹.

⁶⁰ Marie-Luce Demonet, « Les textes et leur centre à la Renaissance : une structure absente? », dans Frédéric Tinguely (dir.), *La Renaissance décentrée. Actes du colloque de Genève, 28-29 septembre 2006*, Genève, Droz, 2008, p. 169.

⁶¹ Roland Antonioli, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », t. XII, 1976, p. 112.

Chaque partie du corps possède alors sa dignité, et il devient difficile, dans cette optique, de désigner comme répréhensible la satisfaction d'un besoin en accord avec la « Nature ».

La tripartition proposée ici est sans contredit nouvelle, mais, en plus de trouver les justifications tout juste exprimées dans l'héritage renaissant, elle s'inspire de tout un courant de critique rabelaisienne⁶² qui s'intéresse à l'immonde, à l'obscène, au scatologique et qui cherche à montrer que ces aspects des chroniques peuvent véhiculer des principes positifs. Dans cet ordre d'idées, il paraît évident que les zones d'influence se révéleront un outil pratique et efficace pour étudier une quête du juste milieu au sein des textes de Rabelais. De plus, la notion des zones d'influences permet de rendre compte des diverses parties du corps en des termes beaucoup plus neutres que ceux de « haut » et de « bas », qui connotent eux-mêmes une échelle morale pré-établie et risquent, de ce fait, d'induire le lecteur en erreur quant aux concepts qu'ils évoquent.

Par ailleurs, il serait faux d'affirmer simplement que telle zone est nécessairement connotée négativement ou, à l'inverse, positivement. En effet, il est évident que chaque pôle peut servir des visées élevées ou basses : la tête peut, en même temps qu'à une boulimie de savoir qui serait néfaste, servir à une accumulation raisonnable de connaissances qui peuvent ensuite être mises au service de l'émancipation de l'homme ; le ventre, s'il peut mener à des ripailles indécentes, peut aussi être partie prenante d'une découverte de nouvelles cultures et, par le fait même, d'un rapprochement entre des peuples ou des nations ; le sexe, s'il peut conduire à des comportements vains, permet aussi la perpétuation de la vie. Chacune des zones est donc « dipolaire » et participe directement du maintien d'un équilibre au niveau de l'individu, équilibre crucial pour qui vise l'atteinte du juste milieu.

⁶² Courant dont les représentants sont nombreux et parmi lesquels on trouve Michel Jeanneret, Jeff Persels, Barbara Bowen, ou encore David Dorais.

Le traitement particulier réservé par l'auteur à certaines normes rhétoriques, on l'a vu, sert sans doute une tactique mise en œuvre, tout au long des quatre tomes des chroniques pantagruéliques qui concernent cette étude, pour aiguïser le sens critique du lectorat qui, de son côté, peut se voir composé d'individus poursuivant diverses finalités dans leur lecture des chroniques. Que tous les lecteurs ne comprennent pas tous les messages disséminés et dissimulés dans les textes de Rabelais, peu importe. Qui, d'ailleurs, pourrait prétendre à un tel titre de gloire? Toutefois, il est parfaitement possible que certains, par leur lecture, s'engagent dans une quête du juste milieu, quête qui nécessite le maintien d'un équilibre entre les désirs émanant principalement de trois zones bien précises. Cet équilibre, à son tour, peut se retrouver, au sein même des chroniques, dans un certain nombre de figures de la mesure.

CHAPITRE DEUXIÈME

FIGURES RABELAISIENNES DE LA MESURE

La difficulté posée par le simple choix des épisodes à étudier est évidente pour le lecteur qui a déjà fréquenté l'œuvre foisonnante de Rabelais. Ceux qui seront abordés ont été choisis en fonction de deux critères, c'est-à-dire le souci d'une sélection permettant d'aborder l'ensemble des chroniques, et le lien que les figures qui s'y développent sont susceptibles d'entretenir avec une ou plusieurs zones d'influence. Dans tous les cas, il s'agit, à notre sens, des représentations fidèles de ce qu'on retrouve de manière générale dans les chroniques rabelaisiennes. De plus, il sera quelques fois nécessaire d'évoquer, voire d'analyser brièvement, au sein de ce chapitre, des figures de la démesure qui sont fortement liées aux figures de la mesure dont il sera question, et ce, dans le but de mieux faire ressortir les fonctions ou les effets de ces dernières.

Il peut sembler, de prime abord, que la représentation de figures de la mesure, ainsi qu'une tentative d'en arriver à un style moyen soient les choix privilégiés par un auteur qui souhaiterait exciter la fibre vertueuse de son lectorat. Toutefois, on constate chez Rabelais que les écarts à la norme, déjà évoqués au premier chapitre, sont nombreux. S'agirait-il d'encourager, comme nous le proposons, le développement du sens critique du lectorat? Ce sens critique serait mis à l'avant-plan, chez Rabelais, surtout parce qu'il est essentiel à celui qui souhaite atteindre la vertu, étant donné qu'il l'amènera à faire les bons choix d'actions face à des circonstances données. La stratégie d'énonciation en « oblique » de Rabelais, qui consiste à déployer à la fois des figures de la mesure et de la démesure pour suggérer la mesure, au final, pourrait s'inscrire dans le principe de la polyphonie bakhtinienne, qui amène à percevoir le roman comme le genre du divers, tant au niveau linguistique que

stylistique, en raison du mélange des « langages » qui s’y croisent, langages compris en tant qu’« idéologèmes⁶³ », conceptions du monde et ensembles de valeurs de différents groupes et catégories socio-historiques. Les chroniques de Rabelais seraient ainsi des « hybrides romanesques », ce type d’hybride étant défini par Bakhtine comme un « système de fusion des langages, littérairement organisé, un système qui a pour objet d’éclairer un langage à l’aide d’un autre, de modeler une image vivante d’un autre langage⁶⁴. » Ces deux langages, deux sens divergents, mesure et démesure, en tant qu’accents majeurs des chroniques à l’étude, créent la fertilité morale de celles-ci de par leur interrelation. La cohabitation des extrêmes stylistiques et moraux déjoue les lecteurs qui sont forcés de s’éloigner, si tant est qu’ils désirent trouver une valeur morale aux textes rabelaisiens, de l’adéquation problématique, qui a cours encore au XVI^e siècle, entre la valeur rhétorique et la valeur éthique d’une œuvre, car cette adéquation « s’étaie en grande partie sur la similitude entre les normes oratoires et éthiques, normes qui ont été définies à l’origine par les mêmes philosophes, Aristote et Cicéron principalement⁶⁵. » C’est la même logique qui autorise le recours à l’autorité – que celle-ci soit celle d’un poète, ou d’un philosophe ancien – pour trouver des réponses aux problèmes moraux, attendu que « le crédit accordé aux auteurs pour leur jugement moral est proportionnel au prestige dont jouit la pureté de leur style⁶⁶. » Le recours à l’autorité est d’ailleurs l’ennemi du sens critique, en cela qu’il évite à l’orateur de réfléchir lui-même au problème auquel il prétend répondre. Il importe alors de comprendre que Rabelais, malgré un style résolument impur, demeure capable d’éveiller la moralité, notamment en stimulant le sens critique d’éventuels lecteurs. Le développement de cette

⁶³ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, trad. Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978 [1975], p. 153.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 178.

⁶⁵ Tristan Vigliano, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le miroir des humanistes », 2009, p. 161.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 166.

capacité à juger du bien et du mal dans une situation donnée se révèle infiniment plus utile, face aux infinies circonstances de l'action, que l'éducation morale classique de l'époque qui, marquée par le simple recours à un petit nombre d'autorités, voit, « [d]es petites aux grandes classes, de la méthode scolastique aux pédagogies humanistes, l'absence de sens critique assure[r] [s]a pérennité⁶⁷ ».

Pantagruel et le rejet des autorités

En rapport avec la déférence habituelle due aux autorités anciennes qui a, on l'a vu, généralement cours à la Renaissance, l'attitude adoptée par Pantagruel au XIII^e chapitre du *Tiers livre*, intitulé « Comment Pantagruel conseille Panurge prévoir l'heur ou malheur de son mariage par songes », est révélatrice d'un certain rapport irrévérencieux avec la pratique, rapport qui constitue toujours le fondement du sens critique.

L'épisode en question survient à la suite d'un premier désaccord entre le géant et son fidèle ami concernant le résultat d'une expérience de divination, celle par « sorts virgiliens ». C'est alors que, dans l'espoir d'en venir à une résolution sur l'éventuel bonheur conjugal de Panurge, Pantagruel propose « une aultre voye de divination » (TL-388) : les songes. Pour convaincre son compagnon du bien-fondé de sa suggestion, le prince s'appuie sur de nombreuses autorités anciennes, provenant à la fois des « sacres letres [et] [d]es histoires prophanes » (TL-389) – notamment Hippocrate, Platon, Plotin, Aristote, Xenophon, Galien, Plutarque, Pline et d'autres (TL-388) – qui affirment la possibilité pour l'âme de prévoir les choses futures lorsque le corps et l'esprit sont au repos. À ce sujet, Pantagruel incite d'ailleurs Panurge à ne pas être trop prompt à s'abandonner à ses passions, et à se dépouiller « de toute affection humaine », car « ne peult l'home recepvoyr divinité, et art de vaticiner,

⁶⁷ *Ibid.*, p. 167.

sinon lors que la partie qui en luy plus est divine (c'est Noûs et *Mens*) soit coye, tranquille, paisible, non occupée ne destraicte par passions et affections foraines » (*TL*-389).

Tout, jusqu'ici, semble accrédi-ter le recours aux autorités, de manière générale, lorsqu'il s'agit de prendre des décisions. Cependant, Panurge interroge son maître sur un sujet profondément existentiel en ce qui le concerne : « Faudra il peu ou beaucoup soupper à ce soir? » (*TL*-390). C'est alors que Pantagruel, faisant preuve de jugement, rejette l'autorité d'Amphiarao, célèbre devin et fils d'Apollon (*TL*-390, n. 2), en ce qui concerne le jeûne préalable aux divinations par songes, recommandé par le devin. Au contraire, le géant prône la modération : un repas léger vaudra toujours mieux qu'un ventre vide, qui ne permet pas d'« entrer en contemplation des choses celestes », car un corps malsain conduit inévitablement à un esprit du même acabit :

Souvenir assez vous peut comment Gargantua mon pere [...] nous a souvent dict les escriptz de ces hermites jeusneurs autant estre fades, jeunes, et de maulvaise salive, comme estoient leurs corps lors qu'ilz composioient : et difficile chose estre, bons et serains rester les espritz, estant le corps en inanition (*TL*-390).

En rapprochant, à l'aide d'une comparaison, la valeur des écrits des « hermites jeusneurs » à l'état de leur corps, Pantagruel fait état de l'importance d'un corps en santé. D'ailleurs, le trouble à l'esprit causé par la faim a des causes physiologiques – pour remédier à la faim, le corps fait aboyer « l'estomach, la veue esblouist, les venes sugcent de la propre substance des membres carniformes » (*TL*-390) –, et pour donner poids à son argument sur les effets nuisibles de la faim, Pantagruel fait appel à « l'auctorité de Homere pere de toute Philosophie » qui raconte que les Grecs cessèrent de pleurer la mort de Patrocle lorsque la faim les prit et qu'ils furent alors rendus incapables de produire des larmes, « [c]ar en corps exinaniz [vidés, fatigués] par long jeusne plus n'estoit dequoy pleurer et larmoier » (*TL*-391). En regard de ce dernier exemple, il est clair que l'autorité n'est pas dénuée, dans

l'esprit de Pantagruel, d'une certaine force. Malgré tout, il importe de discerner, parmi toutes les autorités qui sont à disposition dans un domaine donné, celles qui méritent qu'on leur accorde de l'importance ; ce serait à l'aide de tels efforts de réflexion que le sens critique s'exprimerait et se développerait.

Le rejet de l'autorité d'Amphiaraos – « [f]ameux devin, fils d'Apollon » (*TL*-390, n. 2) – est aussi l'occasion pour Pantagruel d'encourager la mesure dans l'alimentation, qui concerne directement la zone d'influence du ventre. Il rappelle à Panurge que « [m]édiocrité est en tous cas louée », et l'enjoint, ici comme ailleurs, à la maintenir (*TL*-391). Il conviendra ainsi de manger sobrement avant l'expérience divinatoire, en évitant les aliments « qui peussent [les] espritz animaulx troubler et obfusquer » et en cherchant plutôt les fruits comme les « bonnes poyres de Crustuménies, et Berguamottes, une pome de Court pendu, quelques pruneaulx de Tours, quelques Cerizez » et, pour boire, point de vin, mais bien « belle eau de ma [celle de Pantagruel] fontaine » (*TL*-391). Panurge, qui trouve le régime un peu léger, convient tout de même de s'y astreindre, comprenant les bénéfices qu'il est susceptible d'engendrer : « Couste et vaille. Protestant desjeuner demain à bonne heure, incontinent après mes songeailles » (*TL*-391). Il lui reste malgré tout une question pour son maître : « Seroit ce point bien faict si je mettoys dessous mon coissin quelques branches de Laurier? » (*TL*-392). Cette plante posséderait en effet, selon Galien, des vertus soporifiques (*TL*-392, n. 2). Pantagruel rejette cette idée comme superstitieuse, et avance que « n'est que abus ce qu'en ont escript Serapion Ascalonites, Antiphon, Philochorus, Artemon, et Fulgentius Placiades », pour aussitôt énumérer plusieurs autres superstitions (*TL*-392). La dernière intervention du géant pour le chapitre à l'étude constitue donc un second rejet du recours exclusif aux autorités pour justifier certaines conduites.

Somme toute, la contestation du simple recours aux autorités, qui revient à deux reprises dans le XIII^e chapitre du *Tiers livre*, souligne le caractère problématique d'une telle pratique. Si la technique peut s'avérer efficace dans un contexte argumentatif, Pantagruel met bien en garde contre les effets néfastes qu'elle peut entraîner quand quelqu'un décide de s'en servir pour éviter de réfléchir lors d'une prise de décision ayant un impact sur sa vie. Affranchi de l'autorité des Anciens, Panurge aura sans doute une expérience divinatoire plus productive avec le ventre plein qu'avec le ventre vide. La capacité de réflexion importe ; l'appel à la mesure, découlant d'une réflexion, qui concerne le type de repas acceptable avant une divination par songes – appel à la mesure qui passe par une comparaison associant la valeur du produit de l'esprit au niveau de bien-être corporel – met en évidence le lien qui existe entre les zones d'influence de la tête et du ventre.

Panurge et la parole mesurée

Au-delà de l'épisode qui vient d'être étudié, le personnage de Panurge, bien que totalement absent d'une des quatre chroniques à l'étude, marque profondément la geste pantagruéline et se démarque, dès son entrée en scène au neuvième chapitre du *Pantagruel*, dont le titre – « Comment Pantagruel trouva Panurge lequel il ayma toute sa vie » – fait état de l'importance du nouveau personnage, par l'originalité de sa langue et de son style. Les interlocuteurs du nouveau venu – et, il ne faut pas l'oublier, le lecteur – sont décontenancés par les aptitudes langagières de celui dont le nom, en grec, signifie « apte à tout » (P-246, n. 1) et qui s'adresse à eux, dans une drôle de répétition, à l'aide de pas moins de quatorze langues, incluant le français et trois langues factices, simplement pour leur signifier sa faim. Si ses connaissances linguistiques paraissent ne connaître aucune limite, il lui arrive aussi de se montrer habile rhéteur – plutôt sophiste –, comme au XXII^e chapitre du *Tiers livre*,

« Comment Panurge patrocine à l'ordre des freres Mendians », dont le titre évoque d'ailleurs la ferveur et l'éloquence du personnage par le verbe *patrociner*, qui renvoie à une volonté de convaincre. C'est que Panurge vient, en compagnie d'Épistémon et du frère Jean, de se faire expulser de la chambre du poète mourant Raminagrobis, tout comme l'ont été avant lui les « pestilentes bestes, noires, guarres, fauves, blanches, cendrées, grivolées » (TL-417) qu'il associe, non sans un effet comique, aux « bons peres mendians Cordeliers, et Jacobins » (TL-418). Or, cette association l'amène à voir Raminagrobis comme un hérétique. L'orateur ne peut rester coi devant un tel fait, et se porte à la « défense » des frères mendians en des termes qui détonnent, de par leur niveau, de son discours habituel et qui renvoient à un style élevé, termes entrecoupés de jurons, qui composent un discours bien adapté à l'étonnement que ressent manifestement le locuteur et au sujet sérieux qu'est l'hérésie du poète :

Je croy par la vertus Dieu qu'il est Haereticque, ou je me donne au Diable. Il mesdict des bons peres mendians Cordeliers, et Jacobins, qui sont les deux hemisphaeres de la Christianté, et par la gyrognomonique circumbilivagation des quelz comme par deux filopendoles coelivages, tout l'Antonomatic matagrabolisme de l'eclise Romaine, soy sentente emburelucoquée d'aulcun baragouïnage d'erreur ou de haeresie, homocentriquement se tremousse. Mais que tous les Diabls luy ont fait les paouvres Diabls de Capussins, et Minimes? Ne sont ilz assez meshaingnez les paouvres diabls? Ne sont ilz assez enfumez et parfumez de misere et calamité les paouvres haïres extraictz de Ichthyophagie? Est il, frere Jan, par ta foy, en estat de salvation? Il s'en va par Dieu damné comme une serpe à trente mille hottées de Diabls. Mesdire de ces bons et vaillans piliers d'eclise? Appelez vous cela fureur poëtique? Je ne m'en peuz contenter : il peche villainement, il blaspheme contre la religion. J'en suys fort scandalisé (TL-418).

Certains vocables utilisés sont évidemment enflés, hyperboliques, comme « gyrognomonique circumbilivagation » – non cependant dénué d'effet comique de par l'équivoque entre *vagari* [déambuler] et *vagina* [vagin]⁶⁸ –, « filopendoles coelivages » ou « Antonomatic matagrabolisme ». L'hyperbole, figure macrostructurale, pourrait bien servir ici le propos, en l'élevant au niveau de son sujet. Toutefois, si la seconde partie du discours

⁶⁸ Équivoque également soulignée par Mireille Huchon (TL-418, n. 6).

de Panurge – à partir de « [m]ais que tous les Diables luy ont faict » – correspond effectivement à une défense des frères mendiants, la première partie, celle qui comporte donc le plus de termes qui se veulent plus rares, hyperboliques, atteint plutôt l’effet inverse, et constitue en fait une attaque en règle contre les groupes que l’orateur souhaite défendre et, par extension, contre l’Église de Rome décrite, en réalité, comme chancelante, tournant en rond. Ainsi, lorsque l’écran de fumée installé par les longs mots, lourds, formés de racines grecques et latines, est dissipé, un discours qui semble involontairement – du point de vue panurgien – comique est révélé. Comme s’il était emporté par l’élan rhétorique, le fidèle compagnon de Pantagruel se trouve ici à accomplir exactement l’inverse de ce qu’il semble souhaiter, et parvient à ridiculiser davantage les frères mendiants⁶⁹ et l’Église.

Plus loin, au début du XXIII^e chapitre, Panurge énonce le souhait de retourner vers le mourant pour tenter de sauver son âme : « Retournons (dist Panurge continuant) l’admonester de son salut. Allons on nom, allons en la vertu de Dieu. Ce sera œuvre charitable à nous faicte : au moins s’il perd le corps et la vie, qu’il ne damne son ame. » (*TL*-420). La langue utilisée pour évoquer des idées élevées – Dieu, le salut, la vertu – et faire preuve d’intentions charitables est ici bien mesurée, éloignée de l’excès étudié précédemment, et évitant également les jurons. Panurge explique par la suite comment il compte s’y prendre pour sauver l’âme de Raminagrobis, c’est-à-dire en le réconciliant avec les « beatz peres » (*TL*-420), avant toutefois d’être saisi de peur et de se raviser : « Ho, ho, je me abuse, et me esguare en mes discours. [...] Houstez vous de là. Je ne y voys pas. Je

⁶⁹ Bien entendu, cette satire, peut-être involontaire pour Panurge, ne l’est pas pour l’auteur, qui rejoint ici une autre satire sur le sujet, écrite quelques années plus tôt par Érasme dans son colloque intitulé « Les funérailles », auquel renvoie d’ailleurs la note 4 de la page 418 de notre édition du *Tiers livre*. Érasme, par la bouche de ses personnages, décrit comme des « vautours » les membres des ordres mendiants, avant de raconter la manière dont ils tentent de s’accaparer les biens des mourants (Érasme, *Éloge de la folie et autres textes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 337-356.).

meurs par Dieu de male raige de paour. Soy trouver entre Diables affamez? entre Diables de faction? entre Diables negocians? Houstez vous de là. » (TL-421). Les phrases plus courtes, le ton saccadé évoquent ici la panique du locuteur, et les termes élevés disparaissent. C'est que Panurge se rend compte qu'il s'est « égaré dans ses discours », que son envolée rhétorique était la source de ses intentions vertueuses, ce qui le fait tomber dans le piège évoqué en début de chapitre et qui assimile valeur rhétorique et morale. Entre les intentions vertueuses et la peur d'être damné, celle-ci finit par l'emporter. Néanmoins, abstraction faite de ce revirement d'intention, il est possible d'avancer que Panurge – d'une manière assez naïve – respecte dans cet épisode les exigences de l'*aptum*, c'est-à-dire de l'accord entre la langue et le sujet de l'énonciation ; qu'il utilise, pour parler de sujets sérieux, un langage recherché, élevé. Il revêt donc, pour un assez bref moment, le costume de l'orateur mesuré.

Ce nouveau rôle est bien éphémère : plus loin dans la même chronique, au chapitre XLV, Panurge commet une entorse au *decorum* – cette fois-ci, l'aptitude à adapter le discours à l'auditoire – lors de sa rencontre avec le fou Triboulet, qu'il consulte en dernier à propos de son dilemme conjugal. Panurge tente effectivement d'exposer son problème « en parolles rhetoriques et elegantes » (TL-490). Le fou, avant même que l'exposé soit terminé, « luy baill[e] un grand coup de poing entre les deux espauls, luy ren[d] en main la bouteille : le nazard[e] avecques la vessie de porc, et pour toute responce luy dist, branslant bien fort la teste. “Par Dieu, Dieu, fol enraigé, guare moine, cornemuse de Buzançay.” » (TL-490, 491). On assiste donc à un renversement des rôles, qui amène le fou à traiter Panurge de « fol enraigé », et même à le frapper : le style et le ton, inadaptés à leur auditoire, utilisés sans mesure, ont ainsi mené directement à la violence, physique autant que verbale.

Sexe et mesure : sur quelques épisodes panurgiens

Panurge, il vient d'en être question, peut se montrer, à l'occasion, rhéteur mesuré. Il est également, et ce, de manière assez surprenante, lorsque l'on connaît les motivations derrière son envie de prendre épouse au *Tiers livre*⁷⁰, au centre de trois épisodes qui rendent bien compte du lien possible entre le sexe et la mesure au sein des chroniques rabelaisiennes à l'étude. Ces épisodes contribuent, notamment grâce à la présence de figures de la mesure dans leur narration, comme la syllepse, à l'élévation de la sphère sexuelle et parviennent à montrer, par cette dignification, que cette zone d'influence peut être partie prenante d'une quête de la vertu, du juste milieu.

Le premier épisode, au XXXIII^e chapitre de *Pantagruel*, établit un lien surprenant entre l'acte sexuel, le désir qui y mène, et la « grandeur » des lieues, qui sont bien des unités de *mesure*. Or, « mesure » est pris ici d'abord au sens de *dimension*. Ce sens, cependant, semble difficilement dissociable de la sphère plus intellectuelle à laquelle appartient l'autre sens de « mesure » qui est utilisé depuis le début de cette thèse. En effet, à quoi pourraient bien servir les mesures de dimensions, ou encore les mesures de la portée musicale, si la conscience humaine ne savait qu'en faire? La longueur, l'amplitude, l'intensité sont toutes des notions inventées par l'humain en raison du besoin fondamental de mieux comprendre le monde dans lequel il vit, d'y évoluer de manière plus productive, efficace, et il n'est pas anodin que ces notions portent une dénomination, soit celle de « mesure », qui est aussi synonyme de modération, élément au centre du cheminement vertueux, tant chrétien qu'aristotélicien. C'est donc, dans ce chapitre de *Pantagruel*, face à une figure s'apparentant

⁷⁰ En réponse aux interrogations de Pantagruel concernant le « desguisement estrange » qu'il arbore au septième chapitre de la chronique, Panurge affirme, d'un ton qu'on imagine décidé : « J'ay [...] la pusse en l'aureille. Je me veulx marier. » (TL-372). Il souhaite en effet pouvoir assouvir ses pulsions sexuelles, « labourer en diable bur dessus [s]a femme, sans craincte des coups de baston » (TL-373).

à une syllepse que le lecteur se retrouve, figure, en l'occurrence, macrostructurale, car ne relevant pas directement, à l'inverse de la syllepse telle qu'on l'entend habituellement⁷¹, du matériau langagier et ne s'imposant « pas d'emblée à réception pour que le discours soit acceptable⁷² » – le terme « mesure » n'est pas présent dans le texte, mais il y est fait allusion par la question de la « grandeur des lieues ».

L'épisode en question est présenté, selon la perception qu'on se fait du titre du chapitre – « Comment Pantagruel partit de Paris ouyant nouvelles que les Dipsodes envahyssoient le pays des Amaurotes. Et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France » –, soit comme un élément du chapitre aussi important que le départ de Pantagruel de Paris, soit comme une simple parenthèse, comme un événement secondaire par rapport au sujet principal. Or, dans les faits, le départ de Paris est expédié dans les neuf premières lignes⁷³ de ce court chapitre, et les 30 lignes suivantes concernent le questionnement de Pantagruel sur la petite dimension des lieues françaises et, surtout, l'explication qu'en donne Panurge. Enfin, les huit dernières lignes du chapitre sont consacrées à la mention de l'arrivée des personnages à Honfleur et à l'attente des vents favorables, durant laquelle parvient à Pantagruel la lettre d'une dame de Paris qui sera abordée au chapitre XXIV. Il est donc facile de conclure que le problème des lieues françaises constitue non seulement l'élément central de ce chapitre, mais aussi, dans le traitement qui en est fait, le sujet le plus important. Panurge vient donc éclairer son prince sur la raison pour laquelle « les lieues de France [sont] petites par trop au regard des aultres pays » (P-298). L'essentiel de l'explication, que

⁷¹ Celle-ci consiste à ce qu'un terme renvoie à plusieurs de ses propres sens dans un segment donné, comme nous proposons que ce soit le cas, ici, avec « mesure », bien que ce terme précis n'apparaisse pas directement dans le texte, ce qui rend de fait la figure macrostructurale.

⁷² Georges Molinié, « Macrostructurale », *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1997, p. 208.

⁷³ Bien entendu, les nombres de lignes correspondent à l'édition Huchon, dans la Pléiade, qui sert ici d'édition de référence.

le narrateur assimile à une « histoire que met Marotus du lac *monachus* es *gestes des Roys de Canarre* » (P-298) – une référence de toute évidence factice – est que le roi Pharamond, « [p]remier roi de France, [au] V^e siècle, selon certains historiographes » (P-298, n. 13),

print dedans Paris cent beaulx, jeunes et gallans compaignons bien deliberez, et cent belles garses Picardes, et les feist bien traicter et bien penser par huyt jours, puis les appella et à un chascun bailla sa garse avecques force argent pour les despens, leur faisant commandement qu'ilz allassent en divers lieux par cy et par là. Et à tous les passaiges qu'ilz biscoteroyent leurs garses que ilz missent une pierre, et ce seroit une lieue.

Ainsi les compaignons joyeusement partirent, et pource qu'ilz estoyent frays et de sejour ilz fanfreluchoient à chasque bout de champ, et voylà pourquoy les lieues de France sont tant petites.

Mais quand ilz eurent long chemin parfaict et estoient jà las comme pauvres diables et n'y avoit plus d'olif en ly caleil [d'huile dans leur lampe], ilz ne belinoyent si souvent et se contentoient bien (j'entends quand aux hommes⁷⁴) de quelque meschante et pallarde foys le jour. Et voylà qui faict les lieues de Bretagne, de Lanes, d'Allemagne, et aultre pays plus esloignez, si grandes. Les aultres mettent d'aultres raisons : mais celle là me semble la meilleure (P-298, 299).

L'originalité de cette fable, à laquelle on attribue, par un procédé comique de fausse référence, une valeur pseudo-historique, est indéniable. Peut-être que le lecteur pourrait s'attendre à la voir ridiculisée par l'assistance, mais c'est tout à fait le contraire qui se produit quand le narrateur affirme, après la dernière phrase de l'explication de Panurge : « À quoy consentit volontiers Pantagruel. » (P-299). Ainsi, avec sanction princière, l'explication saugrenue selon laquelle la fréquence des ébats amoureux de jeunes couples fringants aurait servi à déterminer la grandeur des lieues en Europe est reçue comme tout à fait valable en réponse à un problème légitime soulevé par Pantagruel : le débat est clos. Bien entendu, cet épisode se veut comique. Toutefois, sous le couvert de l'humour et de la fiction peut se découvrir une affirmation qui élève le fait sexuel, le fait sortir du « bas » où il est trop souvent relégué, considérant l'accueil favorable réservé à l'explication de Panurge par le reste de l'assistance. La dimension sexuelle participe directement de la dignité humaine et

⁷⁴ Dès le *Pantagruel*, on est confronté à la perception selon laquelle l'appétit féminin est insatiable. Cette perception de la femme bestiale dont les désirs sont impossibles à assouvir peut sans contredit faire office de figure de la démesure, et il en sera question au chapitre suivant.

sert d'explication en regard d'une situation pour laquelle on s'attendrait plutôt à une analyse relevant de la sphère intellectuelle. Ici, on semble donc donner libre cours à la zone d'influence du sexe, et c'est elle qui définirait, en France comme ailleurs, la longueur des lieues.

Le deuxième épisode qui contribue à l'élévation du fait sexuel, en le mettant à l'avant-plan et en employant les ressources de la rhétorique pour le célébrer, ce qui lui permet alors de concourir pleinement à la quête de la mesure, se situe au huitième chapitre du *Tiers livre*, chapitre qui constitue une brillante glorification de la « braguette ». Panurge y explique, ainsi que l'annonce le titre, « [c]omment la braguette est premiere piece de harnois entre gens de guerre ». (TL-374). En effet, allant à l'inverse du proverbe commun que lui rappelle Pantagruel – « nous disons que par esprons on commence soy armer » (TL-374) –, Panurge prend la peine de citer de nombreux exemples où la nature, après avoir « créé » plantes, herbes et arbres, pour que ceux-ci puissent se « perpetuer et durer en toute succession de temps, sans jamais deperir les especes, encores que les individuz perissent, curieusement arma leurs germes et semences » (TL-374). Il étend par la suite son raisonnement à l'importance suprême de la braguette pour les guerriers, car, avance-t-il en s'appuyant sur les thèses de Galien, « [l]a teste perdue, ne perist que la persone : les couilles perdues, periroit toute humaine nature » (TL-375). Cette affirmation, qui introduit un parallélisme – figure microstructurale, en l'occurrence –, s'inscrit au sein d'un débat médical dont les participants cherchent à déterminer lesquels des organes entre ceux qui assurent la survie de l'individu, ou ceux qui permettent la survie de l'espèce, sont les plus « nobles »⁷⁵. Panurge, encore une fois en créant un effet comique, se trouve ici à « retourner ou déformer,

⁷⁵ Sur la posture inconfortable de Panurge dans ce débat, et par rapport aux autres problèmes médicaux qu'il aborde, voir Roland Antonioli, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », t. XII, 1976, p. 238-244.

au bénéfice de sa libido, des théories philosophiques ou médicales qui, autour de lui, sont, au contraire, dirigées contre elle⁷⁶ ». Cela n'empêche pas, et Roland Antonioli en convient, que « la verve gaillarde de Panurge, les fanfaronnades répétées sur l'énergie exceptionnelle de son phallus, n'aient pas [...] un sens sérieux⁷⁷. » En ce sens, malgré l'utilisation à tort et à travers de diverses théories, il demeure que Panurge, ici comme tout au long du *Tiers livre*, dignifie le sexe et le désir sexuel, ne serait-ce qu'en en parlant si ouvertement, à l'aide également du vocabulaire coloré qui est le sien, faisant fi du fait que ces éléments sont, traditionnellement, indignes d'être abordés dans un contexte pareil, c'est à dire un entretien avec un prince. En délaissant de la sorte les normes du *decorum*, Panurge glorifie la zone d'influence du sexe et, sans doute sans s'en rendre compte, lui confère l'importance nécessaire pour qu'elle puisse prendre part à une quête de la médiété.

Enfin, le troisième des « épisodes panurgiens », au tout début du *Quart livre*, a lieu au chapitre deux, lors du « tiers jour des grandes et solennes foires » de l'île de Medamothi (QL-540). Parmi les différentes acquisitions faites par les voyageurs, le lecteur apprend que

Panurge achapta un grand tableau painct et transumpt de l'ouvrage jadis fait à l'aiguille par Philomela exposante et representante à sa sœur Progné, comment son beaufrere Tereus l'avoit depucellée : et sa langue couppée, affin que tel crime ne decelast. Je vous jure par le manche de ce fallot, que c'estoit une peinture gualante et mirifique. Ne pensez, je vous prie, que ce feust le protraict d'un homme couplé sus une fille. Cela est trop sot, et trop lourd. La peinture estoit bien aultre, et plus intelligible. Vous la pourrez veoir en Theleme à main gausche entrans en la haulte guallerie (QL-541).

Ainsi, la nouvelle pièce de Panurge exposerait un viol et une mutilation subséquente – « exposante et representante [...] comment son beaufrere Tereus l'avoit depucellée : et sa langue couppée » –, sans toutefois être « le protraict d'un homme couplé sus une fille » ; sans, donc, montrer l'acte, ce qui évite d'être « trop sot, et trop lourd », et qui permet même d'être « plus intelligible ». Difficile de se représenter ce tableau d'après la description qu'en

⁷⁶ *Ibid.*, p. 242.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 242-243.

donne Alcofribas – non seulement l’auteur ne se livre-t-il pas, ici, à une ekphrasis, mais l’irréalisme des tableaux est évidemment voulu, ce qui est mis en évidence par la description de celui d’Épistémon qui représenterait « les Idées de Platon, et les Atomes de Epicurus » (*QL-541*) –, mais sa subtilité lui accorde d’être exposé à Thélème, abbaye particulière, certes, mais dont on imagine mal les murs tapissés d’œuvres obscènes. La toile représente un sujet qui pourrait facilement être de mauvais goût, amalgamant sexe et violence, mais son caractère dérangeant est réduit par la finesse de l’artiste, qui réussit à en faire une « peinture gualante et mirifique ». Alors que le lecteur pourrait mettre en doute les préférences artistiques de Panurge, il est au contraire rassuré à leur sujet. En fait, l’alliage d’un sujet si dur, évoquant une violence sexuelle extrême, et sa représentation délicate, voire admirable, est peut-être une tentative réussie, pour l’auteur, de montrer la possibilité pour les extrêmes de participer à la quête du juste milieu. La composante sexuelle de la toile, dénuée d’obscénité, démontre la possibilité, pour des éléments de la sphère sexuelle, de toucher au sublime.

On constate, à la suite de l’analyse de ces trois épisodes, que le même Panurge qui se définit par son ardent désir sexuel – cela devient particulièrement évident au *Tiers livre*, quoique ce trait de caractère lui soit attribué dès *Pantagruel*, comme il est clair lorsqu’il confie à son prince, sans doute en exagérant quelque peu ses exploits, « avoir embourré quatre cens dix et sept [femmes] depuis qu[’il est] en ceste ville [Paris], et n’y a que neuf jours » (*P-271*) – et est, de ce fait, un vecteur important de la démesure sexuelle au sein des chroniques, peut aussi se faire, à l’occasion, messenger d’une élévation du fait sexuel qui permet à celui-ci d’atteindre la dignité nécessaire pour entrer pleinement dans une quête de la mesure.

Festins et vin

Les chroniques de Rabelais mettent en scène un grand nombre d'occasions où les personnages, dans une atmosphère le plus souvent joyeuse, prennent part à des festins impressionnants qui sont bien entendu toujours arrosés de bonnes doses de vins. Le festin en soi peut servir plusieurs finalités, que ce soit le réconfort, la célébration, l'union, les retrouvailles ou la fraternité, par exemple. Pour Bakhtine, le banquet et le « manger » ne sont jamais tristes, étant donné qu'ils symbolisent le « triomphe de la vie sur la mort » ; ils sont la rencontre entre l'homme et le monde matériel, mais aussi l'« encadrement essentiel de la sage parole, des sages propos, de la joyeuse vérité⁷⁸ ». La parole, elle, crée le contact entre les êtres, permet les liens, les rapprochements.

Pantagruel, d'ailleurs, choisit l'occasion d'un banquet pour s'affranchir des liens qui le retiennent à son berceau en faisant preuve d'une force magistrale. Il fait ainsi sa première apparition dans le monde des adultes, dans l'épisode qui clôt le quatrième chapitre de la chronique qui porte son nom, chapitre intitulé « De l'enfance de Pantagruel » : « Lors qu'il feust deschainé, l'on le fist asseoir et repeut fort bien, et mist son dict berceau en plus de cinq cens mille pieces d'un coup de poing qu'il frappa au millieu par despit, avec protestation de jamais n'y retourner. » (P-229). C'est par ce geste d'éclat que débute vraiment la vie du prince, comme en témoigne le titre du chapitre suivant, « Des faictz du noble Pantagruel en son jeune eage », qui couvre l'arrivée du héros à l'école jusqu'à sa tournée des universités de France. Le festin, ici, sert donc de rite de passage et permet au prince d'entamer les premières de ses glorieuses aventures.

⁷⁸ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, p. 282.

Plus loin dans *Pantagruel*, le festin sert la cause de la réconciliation, de la collégialité, suivant l'âpre débat entre Panurge et Thaumaste, occasion de nombreux gestes obscènes. Au chapitre XX, qui suit le débat, Thaumaste vante les mérites et le savoir immense de Pantagruel, qu'il ne peut qu'imaginer d'après la performance de Panurge, mais dont il est certain, s'il se fie aux paroles du Christ qui affirment que le disciple ne surpasse pas le maître⁷⁹. Pantagruel rend par la suite de « [s]emblables actions de grâces » (P-290), et mène « disner Thaumaste avecques luy, et croyez qu'ilz beurent à ventre deboutonné » (P-291). Le rapprochement est complet, aidé par la table et le vin. Comme occasion de réjouissances, le festin joyeux des héros est, en quelque sorte, un *leitmotiv* rabelaisien : il précède et accompagne, entre autres exemples, la naissance de Gargantua (G-chap. IV-VII) ; il reconforte les membres de l'équipage de Pantagruel, leur permet de célébrer leur survie après les épisodes dangereux de la tempête (QL-chap. XXIV-XXV) et du phytetère (QL-chap. XXXIV-XXXV).

Le dernier festin du corpus étudié ici, qui a lieu au LXV^e chapitre du *Quart livre*, alors que « Pantagruel haulse le temps avecques ses domesticques » (QL-693), jette un éclairage révélateur sur la profonde importance du repas commun, qui transcende la simple satisfaction d'un besoin corporel, qui permet à ceux qui y participent de, littéralement, s'élever, s'approchant ainsi de Dieu, visée louable s'il en est. Mangeant et buvant pour passer le temps lors d'une accalmie du vent, les compagnons proposent certains problèmes à Pantagruel qui s'amuse à répondre. On retrouve, dès la lecture du titre, une équivoque, figure importante « fondée sur une double lecture [...] du signifiant⁸⁰ ». La figure, qui joue sur « hausser le temps », est éloquente : cette locution, en plus de pouvoir signifier au sens

⁷⁹ Matthieu, X, 24 ; Luc, VI, 40 ; Jean, XIII, 16.

⁸⁰ Michèle Aquier, « Équivoque », *Dictionnaire de poétique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1993, p. 131.

propre – faire lever le vent, en l’occurrence –, est un proverbe populaire qui signifie boire beaucoup⁸¹. Parce qu’elle ne doit pas se « signal[er] d’emblée à l’interprétation pour que le discours ait un sens acceptable⁸² », il est juste de la considérer comme une figure macrostructurale. Ainsi, on retrouve des personnages discutant des manières de faire lever le vent, tout en buvant allègrement, joignant ainsi les deux significations de la formule. Pantagruel saisit l’équivoque, et il en fait pleinement usage dans sa réponse à la question de frère Jean sur la « manière de haulser le temps » : « Ne l’avons nous à soubhayt haulsé? Voyez le guabet de la hune. Voyez les siflemens des voiles. Voyez la roiddeur des estailz, des utacques, et des escoutes » (*QL*-694). Dans un premier temps, il attire l’attention des compagnons sur les effets du vent qui se lève et qui se remet à animer la voilure du navire. Il continue : « Nous haulsans et voidans les tasses s’est pareillement le temps haulsé par occulte sympathie de Nature. » (*QL*-694). Pantagruel établit ici un lien causal entre le festin auquel se livre l’équipage et le lever du vent, bien que les origines exactes de ce lien demeurent obscures – « par occulte sympathie de Nature ». Les actions qui apportent du plaisir, ou du moins du contentement au corps, par une sorte d’intervention cosmique mystérieuse, sont susceptibles d’avoir une incidence positive sur le monde qui nous entoure ; une telle conception, qui unit actions humaines et volonté naturelle, divine, sert la proposition d’une quête du juste milieu, qui nie les bienfaits de l’ascèse perpétuelle, tout comme ceux de l’excès répété, pour encourager le maintien de la médiété. Pantagruel continue ensuite à exprimer les mérites du bien manger et du bien boire :

Et non seulement, dist Pantagruel, repaissans et beuvans avons le temps haulsé, mais aussi grandement deschargé la navire : non en la façon seulement, que feut deschargée la corbeille de

⁸¹ Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, vol. 7, Paris, Gallimard-Hachette, 1962, p. 439 : « On dit dans le même sens : hausser la gourde, hausser le gobelet ; et, populairement, hausser le temps, locution qui vient peut être de ce qu’on dit : le temps est haut, pour signifier : les nuages sont haut, il n’y a pas menace de pluie, de sorte que hausser le temps signifierait rendre le temps beau, gai, en buvant. »

⁸² Georges Molinié, « Microstructurale », *op. cit.*, p. 218.

Aesope, sçavoir est voidans les victuailles, mais aussi nous emancipans de jeusne. Car comme le corps plus est poissant mort que vif, aussi est l'home jeun plus terrestre et poissant, que quand il a beu et repeu. [...] Car comme les oyseaulx par ayde de leurs aesles volent hault en l'air legierement : ainsi par l'ayde de Bacchus, c'est le bon vin friant et delicieux, sont hault eslevez les espritz des humains : leurs corps evidentement alaigriz : et assouply ce que en eulx estoit terrestre (QL-695).

La première partie de cette intervention du géant montre comment la consommation de nourriture et de boissons a contribué, très concrètement, à rendre le navire plus apte à naviguer, en le « déchargeant » ; ici, il n'y a plus de lien mystique. Mais le navire est aussi déchargé parce que les passagers, en mangeant, se seraient allégés. Comme plus tôt, au *Tiers livre*, quand Pantagruel explique à Panurge qu'il convient mieux d'avoir mangé légèrement avant de s'adonner à la divination par songes, car le jeûne trouble l'esprit et induit l'inaptitude, le prince défend un point de vue selon lequel « l'home jeun [serait] plus terrestre et poissant, que quand il a beu et repeu ». La conclusion du chapitre, qui relate les effets bénéfiques de « l'ayde de Bacchus », qui participe autant que la nourriture à élever les esprits et alléger les corps, abonde dans le même sens. Ce développement, qui lie la zone du ventre à l'élévation des personnages, qui souligne que la consommation de vin et de nourriture peut les rapprocher du Ciel – ils sont moins « terrestres » –, ce qui constitue bien le but d'une quête de la médiété, est rendu possible, au départ, par l'équivoque, figure macrostructurale, présente dans le titre et répétée par frère Jean et Pantagruel.

En gardant en tête un éloge du festin aussi senti, qui va jusqu'à affirmer que le plaisir de la table, abordé avec mesure et gaieté, permet au chrétien de se rapprocher de son Créateur, il devient possible de concevoir le festin des héros⁸³ comme l'occasion d'une célébration de la mesure. Il s'agit toujours d'un moment d'excès bienvenu, qui permet aux

⁸³ Il est important de spécifier que cette partie de l'analyse s'applique uniquement aux festins et aux abus occasionnels des plaisirs de la table auxquels prennent part, joyeusement, les héros. Il n'y a aucun lien, ici, avec l'alimentation monstrueuse de Gaster, au *Quart livre*, par exemple ; de tels excès, desquels ne se dégage aucune joie, qui ne conduisent pas à l'échange de paroles et qui n'apportent aucun réconfort, ne suscitent pas la fraternité, constituent indéniablement des figures de la démesure.

héros d'atteindre un degré d'équilibre physique – on a vu quels peuvent être les effets désastreux du jeûne – et de grandir, de s'élever moralement et spirituellement. L'écoute du ventre, par moment, se révèle donc bénéfique pour la santé, et devient un élément fondamental de la recherche de la vertu, de la sagesse.

Jusqu'ici, lorsqu'il s'est agi du vin, celui-ci a toujours été associé, dans les épisodes étudiés comme dans leur analyse, à la nourriture, au festin. Il arrive en outre, chez Rabelais, que le vin soit représenté de manière autonome, et les fonctions qui lui sont attribuées, ainsi que le traitement qui en est fait alors, méritent d'être abordés distinctement⁸⁴. Consommé sans modération, le vin mène à l'ivresse ; il trouble les esprits, nuit au cheminement de la pensée. En contrepartie, s'il est bu avec mesure, il peut devenir un fort adjuvant. Alcofribas avoue d'ailleurs allègrement écrire avec un verre à la main, et invoque à de nombreuses reprises l'aide du vin pour lui permettre de poursuivre sa narration. L'un des exemples les plus probants de l'utilisation du vin comme auxiliaire de la narration se trouve au prologue du *Tiers livre*, le premier des textes signé ouvertement par Rabelais dès la première édition de 1546, au cours duquel Alcofribas rapproche son vin du mont Hélicon, là même où sont censées résider les muses :

Attendez un peu que je hume quelque traict de ceste bouteille : c'est mon vray et seul Helicon : c'est ma fontaine Caballine : c'est mon unicque Enthusiasme. Icy beuvant je delibere, je discours, je resoulz et concluds. Après l'epilogue je riz, j'escriz, je compose, je boy. Ennius beuvant escrivoit, escrivant beuvoit (TL-349).

La métaphore, figure microstructurale, est éloquente : le vin est la muse d'Alcofribas. Le vin, assez paradoxalement, lui éclaire l'esprit. C'est donc clair : tout en buvant, il compose. En ce sens, clame le narrateur, il ne diffère pas d'Ennius, ou encore, comme il le propose un peu plus loin, d'Eschyle, d'Homère ou de Caton. Tous ces « biens louez et mieulx prisez »

⁸⁴ Diane Desrosiers-Bonin, dans *Rabelais et l'humanisme civil* (Genève, Droz, 1992), considère d'ailleurs le vin comme une espèce de thème organisateur, dépassant de beaucoup la sphère exclusive du festin, pouvant servir d'adjuvant au narrateur dans sa relation avec le lecteur.

lui servent alors d'exemples et, par la bande, de justification. Rien n'empêche non plus, selon Alcofribas, le lecteur des chroniques qu'il compose de boire avec lui : « Si de mesmes vous autres beuvez un grand ou deux petitz coups en robbe, je n'y trouve inconvenient aulcun, pour veu que du tout louez Dieu un tantinet. » (TL-349). Il est tout à fait acceptable de composer, et aussi de profiter des chroniques, pourvu qu'on conserve Dieu à l'esprit et, par extension, tout ce à quoi Il nous invite à aspirer. Le narrateur, qui boit, on l'imagine, avec modération, garde en tête les commandements du Seigneur, ayant fait sa « deliberation [de] servir et es uns et es autres : tant s'en fault qu'il] reste cessateur et inutile. » (TL-349). En mettant ici de l'avant son aspiration charitable, Alcofribas invite sans doute le lecteur attentif à porter une attention plus sérieuse à la matière des chroniques.

En plus de stimuler l'invention artistique, le vin peut servir à donner du courage au narrateur face à des événements difficiles à aborder, comme cela semble être le cas au XVIII^e chapitre de *Pantagruel* quand Alcofribas appelle à l'aide sa muse et le vin – toujours unis dans une métaphore presque identique à celle dont il vient d'être question – avant d'avoir à entamer le prochain chapitre qui raconte « [c]omment Pantagruel deffit les troys cens Geans armez de pierre de taille. Et Loupgarou leur capitaine » (P-316) :

O qui pourra maintenant racompter comment se porta Pantagruel contre les troys cens geans.
O ma muse, ma Calliope, ma Thalie inspire moy à ceste heure, restaure moy mes esperitz, car
[...] voicy la difficulté de pouvoir exprimer l'horrible bataille que fut faicte.
À la mienne volonté que je eusse maintenant un boucal du meilleur vin que beurent oncques
ceulx qui liront ceste histoire tant veridicque (P-315).

Le lecteur, devant une invocation aussi solennelle, s'imagine bien la difficulté que devra surmonter le narrateur pour poursuivre. Le narrateur, de son côté, arrive même à créer une communauté, éphémère, certes, mais bien présente, entre lui et chaque lecteur des chroniques, à travers le vin – « que je eusse maintenant un boucal du meilleur vin que beurent oncques ceulx qui liront ceste histoire ». Armé du meilleur vin, et en communauté

avec ses lecteurs le temps d'une gorgée, le narrateur réunit les forces nécessaires à la description de la terrible bataille.

Là où le vin peut aider s'il est consommé modérément, il peut aussi nuire lorsque la limite difficile à tracer entre allégresse et ivresse est franchie. À force de narrer le verre à la main, Alcofribas se voit forcé d'interrompre l'histoire de *Pantagruel*, car « la teste [lui] faict un peu de mal et [il] sen[t] bien que les registres de [son] cerveau sont quelque peu brouilleez de ceste purée de Septembre » (P-336). Peut-être aussi est-ce l'ivresse qui l'amène à promettre, pour le reste de l'histoire, des choses qui finiront par ne jamais se produire, comme le mariage de Panurge ou le voyage de Pantagruel sur la Lune, entre autres. Il ne suffit donc pas de consommer le vin pour trouver l'inspiration : il convient également de le faire avec modération. Ainsi, peut-être peut-on espérer devenir « bons pantagruelistes (c'est à dire vivre en paix, joye, santé, faisans tousjours grand chere) » (P-337).

On vient de voir comment, chez Alcofribas, le vin, aliment, appartenant donc au moins en partie à la sphère du ventre, est étroitement lié à l'esprit, à la pensée. Cet état de fait n'est pas étranger aux personnages des chroniques, les premiers à se mériter le titre de « pantagruélistes ». Par exemple, au huitième chapitre du *Tiers livre* dont il a précédemment été question, Pantagruel complimente sur un ton humoristique, voire ironique, Panurge sur la qualité de son raisonnement en faveur de la braguette : « Par la dive Oye guenet (s'escria Pantagruel) depuys les dernieres pluyes tu es devenu grand lifrelofre, voyre diz je Philosophe » (TL-375). Cette équivalence – lifrelofre (buveur) / philosophe –, soulignée par une homéotéleute, se veut comique, et suggère que Panurge a peut-être un peu trop bu pour penser de la sorte, mais l'humour, chez Rabelais, est très rarement stérile ou anodin. Aimer le bon vin serait même un trait de caractère des gens vertueux, à en croire Panurge, qui, en

parlant de François de Dinteville, ancien évêque d'Auxerre, affirme que « [l]e noble Pontife aymoît le bon vin, comme faict tout home de bien » (TL-456).

Au sein des chroniques, le vin peut aussi servir, indirectement, d'arme lors d'une bataille. C'est le cas dans la guerre contre Anarche, dans *Pantagruel*, quand le géant envoie, au cours d'un des épisodes qui le rapproche du diabolotin de qui il a pris le nom, un paquet de confitures qui ont un effet excessivement altérant sur qui les consomme, au roi ennemi. Cet épisode peut se lire, allégoriquement – ce qui implique la présence d'une figure macrostructurale –, comme un triomphe éclatant de la mesure contre la démesure. Anarche décide de goûter aux confitures de Pantagruel, mais « tout soubdain qu'il en [a] avallé une cueillerée, luy vi[ent] tel eschauffement de gorge avecque ulceration de la lulette, que la langue luy p[èle]. » Le seul remède à envisager se trouve à être de « boire sans remission : car incontinent qu'il ost[e] le guobelet de la bouche, la langue luy brusl[e]. » Ses aides de camp finissent par carrément lui « entonner vin en gorge avec un embut. » (P-313). La tactique de Pantagruel, qui visait sans doute à altérer le roi ennemi en lui envoyant ces confitures, fonctionne : non seulement est-il neutralisé par l'effet ravageur desdites confitures sur sa gorge et sa langue, mais il ne peut non plus cesser de boire, ce qui conduit rapidement, au rythme auquel vont les choses, à l'ivresse. Le camp des héros est aussi avantagé par la curiosité inopportune des capitaines d'Anarche qui, ne croyant pas que les confitures puissent être si altérantes, décident d'y goûter : l'armée ennemie est ainsi privée de son chef et de ses adjoints, tous réduits à boire sans arrêt. Pour couronner le tout, « le bruyt [vient] par tout le camp, comment [...] ilz d[oivent] avoir au lendemain l'assault, et que à ce jà se prepar[ent] le Roy et les capitaines, ensemble les gens de garde, et ce par boire à tyre larigot. » Dans un effet d'imitation, alors, « un chascun de l'armée commenc[e] Martinier, chopiner, et tringuer de mesmes. » Le résultat final est prévisible : les soldats

« s’endorm[ent] comme porcs sans ordre parmy le camp. » (P-313). Pendant ce temps, Pantagruel et ses compagnons s’approchent du camp ennemi, et décident eux aussi de boire de manière copieuse ; ils « burent si net qu’il n’y demeura une seule goutte, des deux cens trente et sept poinçons », excepté un peu pour que Panurge en garde sur lui et quelques fonds de tonneaux (P-314). Heureusement pour eux, la quantité impressionnante de vin consommée par le géant et ses alliés n’est pas excessive au point d’avoir sur eux les effets de la consommation débridée de l’armée d’Anarche, et elle leur permet de surcroît la victoire, notamment parce que Pantagruel, en raison du vin et de certains diurétiques que Panurge lui a administré, « piss[e] parmy leur camp [celui des ennemis] si bien et copieusement qu’il les noy[e] tous : et y [a] deluge particulier dix lieues à la ronde. » (P-315). Ceux, donc, qui ont consommé le vin de manière responsable, suivant la mesure⁸⁵, remportent la victoire contre ceux qui se sont enivrés. L’épisode attire par ailleurs l’attention sur l’importance que le vin revêt dans l’œuvre rabelaisienne : qu’il soit consommé par les personnages, le narrateur, ou simplement mentionné, le lecteur n’échappe pas, dans les chroniques de Rabelais, au nectar bachique.

Mesure de l’esprit, mesure dans l’apprentissage

On a parlé, jusqu’ici, de la présence d’une thématique qui lie la médiété aux plaisirs du sexe et du ventre, thématique qui se manifeste le plus souvent, dans les extraits que nous avons étudiés, par le biais de figures macrostructurales de la mesure. L’autre zone d’influence, la tête, ouvre, comme les deux premières, la porte à l’excès comme au trop peu ; encore une fois, en lien avec cette nouvelle zone, Rabelais paraît en plusieurs endroits

⁸⁵ Une mesure qui est, ici, bien fantaisiste, et vise évidemment un effet comique ; le géant et ses alliés, s’ils se sont bien gardés d’entrer dans une ivresse similaire à celle de l’armée d’Anarche, n’ont pas moins bu leur vin jusqu’à la dernière goutte.

encourager la mesure, la modération et le sens critique. Effectivement, il ne suffit pas d'apprendre et de viser un savoir respectable ; il faut parallèlement veiller à bien choisir ce qui mérite qu'on lui porte une attention particulière. C'est ici l'une des failles de la première éducation de Gargantua, décrite dans les XIV^e et XV^e chapitres de la chronique du même nom, qui ne mène, malgré sa longueur – elle dure *au-delà de 35 ans*, selon les différentes durées évoquées pour les principaux ouvrages et thèmes abordés (G-43) –, à aucun résultat positif concret. D'abord, le nom du premier instituteur sophiste, Thubal Holoferne, signifie en hébreu « confusion » (G-43, n. 1). L'éducation prend tellement de temps que le premier précepteur décède, et est remplacé par « un aultre vieux tousseux » (G-43). Or, malgré tout le temps écoulé, les résultats sont absents, et l'effet semble même régressif : « À tant son pere aperceut que vrayement il estudioit tresbien et y mettoit tout son temps, toutesfoys qu'en rien ne prouffitoit. Et que pis est, en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté. » (G-44). La stérilité de cette éducation, mise en rapport avec le temps qui y est investi, évoque à n'en pas douter la démesure. Le lecteur est apte à juger de cette stérilité lorsqu'il devient témoin de la première rencontre entre Gargantua et un représentant de la nouvelle éducation, humaniste, en la personne d'Eudémon : il s'agit de la première opposition qui construit la puissante antithèse, figure macrostructurale, qui oppose les éducations sophiste et humaniste. Eudémon, jeune page de douze ans (G-44), simplement par ses « gestes tant propres, prononciation tant distincte, voix tant éloquente, et language tan aorné et bien latin », rend le prince, son aîné, incapable de répliquer, lui faisant même perdre toute contenance, tant « qu'il se pr[end] à plorer comme une vache, et se cach[e] le visaige de son bonnet » (G-45). Grandgousier, devant cet échec retentissant, veut attenter à la vie du précepteur sophiste de son fils, ce dont il se garde finalement ; il se contente de le remplacer et, par le fait même, de changer le régime d'études. On se doute bien que Gargantua, après 35 années d'études, *sait*

bien des choses. Toutefois, la méthode sophiste ne semble pas avoir réussi à le rendre apte à réfléchir, à transformer ce savoir brut en raisonnements : il lui manque un attribut essentiel du savant humaniste, c'est-à-dire l'esprit critique, qu'on dépeint, dans cet épisode, comme complètement absent de l'éducation sophiste. L'humaniste, rappelle Tristan Vigliano, est « celui qui pratique ou favorise les *studia humanitatis* [...] et qui promeut l'action de l'homme, soit qu'il croie dans les pouvoirs de la raison, soit qu'il en constate l'inanité, mais parvienne à penser une vivification terrestre⁸⁶ ». Par conséquent, s'il « pense » cette « vivification terrestre », il utilise le pouvoir de son esprit, fait usage de jugement, de sens critique. Ce qui différencie profondément Eudémon de Gargantua, c'est cet usage de la raison ; le jeune page a lui aussi, sans doute, passé de nombreuses heures à acquérir des connaissances, mais il a également appris, en même temps, à organiser ces connaissances pour pouvoir les utiliser dans des circonstances diverses, comme lors de l'éloge qu'il sert à Gargantua de la manière qu'on a vue. Le potentiel du jeune prince, avant le début de son éducation sophiste, paraît sans bornes, tel que Grandgousier le remarque lors de l'épisode fameux du torche-cul⁸⁷, au XIII^e chapitre de *Gargantua*, au cours duquel l'héritier fait montre, intuitivement, d'une méthode d'analyse et d'expérimentation qui conduit son père à affirmer que le fils a « de raison plus que d'âge » (G-41). Le début du XIV^e chapitre continue d'ailleurs de rapporter l'émerveillement du roi, « ravy en admiration considerant le

⁸⁶ Tristan Vigliano, *op. cit.*, p. 590.

⁸⁷ Il est intéressant de remarquer comment cet épanouissement de la conscience du jeune Gargantua passe par l'extrémité du « bas » corporel. Son expérimentation, ici, a une visée pratique concrète : elle cherche à déterminer lequel est, de tous ceux qui sont imaginables, le meilleur outil torche-cul. La description de la satisfaction entraînée par l'utilisation de l'« oyson bien dumeté » (G-41), meilleur torche-cul, « amène le motif de la volupté et de la béatitude, dont le trajet physiologique est décrit, depuis l'anus et les intestins jusqu'au cœur et au cerveau » (Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais*, p. 374). Ainsi, il est possible d'atteindre un état d'exultation grâce non seulement à l'esprit, au « haut » corporel, mais aussi grâce au ventre, qui parvient ici à un très haut niveau de dignité.

hault sens et merueilleux entendement de son filz Gargantua » (G-42). C'est par la suite, en raison des précepteurs sophistes, que cet instinct et ce potentiel sont tout à fait gâchés.

Le précepteur choisi pour remédier à la situation, Ponocrates, observe d'abord la « vitieuse maniere de vivre de Gargantua » (G-64), faite d'excès de loisirs futiles, d'excès de nourriture, de méthodes d'apprentissage inefficaces, avant d'y apporter les changements requis. La situation est jugée si grave qu'il faut, en quelque sorte, « réinitialiser » l'élève. C'est par l'administration d'« Elebore de Anticyre », médicament « renommé pour soigner la folie » (G-64, n. 11), que « Ponocrates luy [fait] oublier tout ce qu'il avoit appris soubz ses antiques precepteurs » (G-64). On assiste, à partir de ce moment, à une espèce de renaissance de Gargantua qui, dans le nouveau régime, « ne per[d] heure quelconques du jour » (G-65). En plus de profiter de chaque moment propice à l'apprentissage, le géant exerce son corps autant que son esprit (G-65), développe une hygiène corporelle absente de son ancien mode de vie (G-66), apprend les arts de la musique, de la guerre, de la chasse ; rien n'est laissé de côté. Les repas aussi sont plus mesurés :

Notez icy que son disner estoit sobre et frugal, car tant seulement mangeoit pour refrener les haboys de l'estomach, mais le soupper estoit copieux et large. Car tant en prenoit que luy estoit de besoing à soy entretenir et nourrir. Ce que est la vraye diete prescrite par l'art de bonne et seure medicine, quoy q'un tas de badaulx medecins herselez en l'officine des Sophistes conseillent le contraire (G-70).

Ils deviennent par ailleurs, comme tout autre moment de la journée, des occasions d'apprentissage ; le souper devient le moment où « es[t] continuée la leçon du disner : tant que bon sembl[e] : le reste es[t] consommé en bons propous tous lettrez et utiles. » (G-70). Les activités de Gargantua par temps pluvieux ne sont pas non plus infertiles (G-chap. XXIV), et une journée par mois est consacrée au repos de l'élève, passée en plaisirs divers, notamment en festins sans limite, mais « encores que cette journée [est] passée sans livres et lectures : point elle n'es[t] passée sans proffit », car on y récite aussi des vers, chante,

pratique des jeux constructifs. Le jeu, remarque Bakhtine, peut effectivement trouver une valeur pédagogique à la Renaissance, en tant qu'il est

étroitement lié au temps et à l'avenir. [...] On voyait dans les images des jeux une sorte de formule concentrée et universaliste de la vie et du processus historique ; bonheur-malheur, ascension-chute, acquisition-perte, couronnement-détrônement. Une vie en miniature se déroulait dans les jeux (traduite dans le langage des symboles conventionnels), et de plus, sans rampe⁸⁸.

Le nouveau régime porte ses fruits : après avoir oublié – littéralement – ses anciennes et « vitieuses » manières de vivre, Gargantua est transformé en jeune prince modèle, rompu à tous les arts de son rang. Les nombreuses oppositions, qui construisent une antithèse mesure-démésure, figure macrostructurale, entre les deux moments de son éducation – le premier encourageant la gourmandise, le second, les repas mesurés ; l'un marqué par l'oisiveté, l'autre, par le profit – sont frappantes pour le lecteur qui rencontre, « [d]'un côté, l'hygiène délétère, les excès morbides de la gloutonnerie sous les sophistes ; de l'autre, le régime raisonné et les repas frugaux du programme de Ponocrates. L'abondance est ici réprouvée et les instincts, rejetés dans la zone honteuse de l'animalité⁸⁹ », selon Michel Jeanneret. Toutefois, cette zone de l'animalité n'avale pas le plaisir s'il s'agit d'un plaisir sain, et il semble que toute abondance ne soit pas réprimée non plus, comme on le voit à la description des soupers et des journées de loisirs ; c'est, uniquement, l'abondance stérile, de laquelle ne ressort aucun bienfait, celle de la « gloutonnerie », qui mène à des « excès morbides », qui l'est. Les bonnes habitudes acquises grâce à l'aide de Ponocrates demeurent au-delà de la période de la vie de Gargantua expressément dédiée à l'apprentissage : lorsqu'il doit quitter Paris pour participer à la guerre que son père est forcé de mener contre Picrochole, le prince pense à emporter « tous ses livres et instrument philosophique » (G-96). L'introduction

⁸⁸ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais*, p. 235.

⁸⁹ Michel Jeanneret, « Polyphonie de Rabelais : ambivalence, antithèse et ambiguïté », *Littérature*, n° 55, 1984, p. 103.

d'un régime de vie qui encourage la mesure, autorise le laisser-aller à l'occasion, mais se concentre sur l'atteinte d'un objectif ambitieux – un savoir le plus complet possible, auquel il reste toujours possible d'ajouter – permet à Gargantua de se développer pour en arriver à devenir le roi juste et bon qu'il incarne dans *Pantagruel*, le *Tiers livre* et le *Quart livre*.

Le noble et ambitieux objectif d'un savoir exhaustif, que Jeanneret qualifie, assez justement, de « totalité sans excès⁹⁰ », une fois fixé, mérite une attention constante. Il est, à cet égard, bien similaire à l'objectif d'atteindre le juste milieu dans le domaine moral. Dans les deux cas, d'ailleurs, l'humilité du chrétien lui fait prendre conscience qu'il est face à des buts inatteignables ; il n'est cependant pas nuisible d'y aspirer, étant donné qu'il faut, pour se rapprocher de Dieu, devenir le meilleur être possible. Gargantua encourage son fils, dans la lettre qui est rapportée au huitième chapitre de *Pantagruel*, à « proffiter de bien en mieulx » (P-243), à toujours devenir meilleur. Il faut, selon lui, à la fois se réjouir d'une vie vertueuse, et viser à devenir « absolu et parfaict » (P-243), ce qui ne peut se réaliser que moyennant une attention constante envers soi-même, les actes posés et leur portée. Il faut aussi garder en tête que la nécessité de toujours devenir meilleur implique, à un certain degré, la nécessité de toujours chercher à apprendre.

Alors que *Gargantua* et *Pantagruel* sont le théâtre de la formation d'un héros à partir de sa naissance, le cas ne se pose pas dans le *Tiers livre* et le *Quart livre* qui, eux, s'intéressent à la vie de Pantagruel et de ses compagnons à partir d'un âge plus avancé. Cela ne signifie pas, néanmoins, que le thème de l'apprentissage n'y est pas présent : au contraire, il s'agit toujours d'un des thèmes principaux. Le *Tiers livre*, d'abord, dont l'intrigue tourne autour du questionnement de Panurge au sujet de son potentiel mariage, présente consultation par-dessus consultation. L'objectif de celles-ci est bien d'en *savoir* davantage

⁹⁰ *Id.*, « Débordements rabelaisiens », p. 110.

sur le sort de cette éventuelle union. Le *Quart livre*, ensuite, qui présente la quête de la Dive bouteille, censée donner l'avis suprême concernant le problème du livre précédent, face aux désaccords – entraînés surtout par l'aveuglement volontaire de Panurge – en la matière, est l'occasion de nombreuses escales sur des îles plus ou moins mystérieuses, habitées par des peuples au sujet desquels les héros en *apprennent* beaucoup. Pantagruel et ses compagnons, dans ces deux textes, font preuve d'une grande curiosité⁹¹ et saisissent toutes les occasions d'apprendre.

Si Pantagruel comprend bien la nécessité d'apprendre quelque chose à partir de chacune des expériences vécues, ce n'est pas le cas, au départ, de tous ses compagnons. Lorsque Pantagruel conseille à Panurge de « conférer avecques une Sybille de Panzoust » (TL-399), et d'y aller accompagné d'Épistémon, ce dernier proteste, craignant d'aller à la rencontre d'une sorcière. Pantagruel écarte ces craintes du revers de la main et affirme que, même advenant le cas où la sybille n'est pas ce que sa réputation annonce, aucun dommage n'est à encourir en allant lui parler, car « [q]ue nuist sçavoir tousjours, et tous jours apprendre, feust ce d'un sot, d'un pot, d'une guedoufle, d'une moufle, d'une pantoufle? » (TL-400). Les compagnons apprennent alors que chacun peut apprendre quelque chose aux autres, qu'il n'y a aucun événement duquel n'émane aucun enseignement. L'apprentissage est bon en soi, et il peut provenir même de ceux qu'on croirait, de prime abord, inaptes à nous enseigner. Ces observations s'appuient par ailleurs sur des observations naturelles : le corps, remarque Pantagruel, possède de nombreuses ouvertures, liens avec le monde extérieur, et nos sens servent d'abord à nous aider à acquérir des connaissances :

⁹¹ Cette curiosité est aussi l'apanage du narrateur qui, dans *Pantagruel*, n'hésite pas à s'aventurer à l'intérieur de la bouche du prince pour y découvrir, à son grand étonnement, un monde parallèle. Il y demeure même plus de six mois, découvre plus de vingt-cinq royaumes « sans les desers, et un gros bras de mer » (P-333), et « ne f[il]t] oncques telle chere que pour lors » (P-332).

Nature me semble non sans cause nous avoir formé oreilles ouvertes, n'y appousant porte ne clousture aulcune, comme a faict es oeilz, langue, et aultres issues du corps. La cause je cuide estre, affin que tousjours, toutes nuicts, continuellement, puissions ouyr : et par ouyr perpetuellement apprendre : car c'est le sens sus tous aultres plus apte es disciplines (TL-401).

L'*humilité* permet ici à Pantagruel d'être conscient du fait qu'il est infiniment vain de se croire supérieur à tout le monde en ce qui a trait aux connaissances, à la compréhension des faits du monde. Elle contribue aussi à donner la volonté, en regard de la précédente observation, de chercher à toujours apprendre. Cette qualité chrétienne se trouve donc, encore une fois, au centre de la quête de la vertu, du juste milieu.

Au début du *Quart livre*, peu après le départ de la flotte de Pantagruel, Gargantua fait parvenir une autre lettre à son fils, dans laquelle il lui signifie avoir envoyé des livres « joyeux » afin de le divertir de ses études (QL-544). On en comprend deux choses : d'abord, les études de Pantagruel, qui constituent une des facettes de son apprentissage, ne sont pas terminées, et se continueront sans doute toujours ; ensuite, il est impératif de conserver un équilibre entre cet apprentissage infini et le repos, les loisirs. Encore une fois, on encourage ici la recherche d'un juste milieu. Plus loin, au XXXV^e chapitre, qui suit la bataille de l'équipage contre le physetère, le lecteur apprend que ce dernier événement ne se sera pas produit sans profit, et qu'il n'est pas suivi que d'un festin : « Les Hespailliers de la nauf Lanterniere amenerent le Physetere lié en terre de l'isle prochaine dicte Farouche, pour en faire anatomie, et recueillir la gresse des roignons » (QL-620). Un équipage de la flotte profite de l'occasion pour pratiquer une dissection de l'animal, qui apportera sans doute au groupe de nombreuses nouvelles connaissances.

Chacun des épisodes promouvant l'apprentissage contribue grandement à la représentation de la quête de la mesure et du juste milieu dans l'œuvre rabelaisienne, montre qu'il importe de toujours tendre vers un idéal vertueux. Ces extraits proposent, surtout avec

Gargantua et Pantagruel, à travers des figures comme l'antithèse, des modèles de sagesse et de connaissance équilibrés, conscients de leur imperfection, mais tâchant continuellement de s'améliorer. Ces modèles savent aussi, cependant, prendre une pause quand c'est nécessaire, et éviter de se fermer au monde qui les entoure, source première de connaissances potentielles.

L'humilité qui mène à la mesure

On l'a amplement dit au cours du premier chapitre de cette thèse : l'humilité revêt une importance capitale pour les penseurs chrétiens. Elle n'est pas à proprement parler une vertu morale chez Aristote, mais se rapproche en plusieurs points de la tempérance. Dans chacune des chroniques à l'étude, au moins un personnage se démarque par son humilité par rapport à la puissance divine et à ses propres capacités, ou par sa tempérance ; certains autres personnages, de leur côté, agissent de la manière inverse.

La guerre picrocholine, dans *Gargantua*, est peut-être l'exemple le plus frappant, dans l'œuvre rabelaisienne, de mise en scène de deux personnages aux attitudes tout à fait opposées. Picrochole, adversaire de Grandgousier, provoque inutilement une guerre, vole les biens des sujets de son adversaire, laisse toute mesure de côté et se voit déjà comme le roi du monde. Plutôt que de réfléchir à une stratégie à adopter, dès qu'il entend parler de l'agression des fouaciers par certains sujets de Grandgousier, « incontinent entr[e] en courroux furieux, et sans plus oultre se interroguer quoy ne comment, f[ait] crier par son pays ban et arriere ban, et que un chascun sur peine de la hart convi[enne] en armes en la grand place » (G-76). Dans sa hâte irréfléchie, « en disnant baill[e] les commissions » (G-76) ; il distribue les postes au sein de son armée avec désinvolture, en mangeant, pendant un repas qui, on s'en doute, ne doit pas bien se prêter à la réflexion habituellement nécessaire

pour la prise d'aussi importantes décisions. Une fois la guerre entamée, ses officiers lui font miroiter un empire « univers » (G-144) : si Picrochole manque de quelque chose, ce n'est certainement pas d'audace. Au contraire, l'intempérance et la vanité, ennemies de l'humilité, le mènent à sa perte. Pour ce roi, inconscient de ses faiblesses – pourtant nombreuses et importantes –, la guerre semble perdue dès le départ, du moins aux yeux du lecteur. Cela devient particulièrement évident lorsque l'attitude de Picrochole est comparée à celle de Grandgousier. Celui-ci, face à l'agression injustifiée de son vieil allié, prend la résolution de tout tenter pour éviter le combat, et demande l'aide de Dieu :

Picrochole mon amy ancien, de tout temps, de toute race et alliance me vient il assaillir? Qui le meut? qui le point? qui le conduit? qui l'a ainsi conseillé? Ho, ho, ho, ho, ho. Mon dieu mon sauveur, ayde moy, inspire moy, conseille moy à ce qu'est de faire. [...] Ce non obstant, je n'entreprendray guerre, que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix, là je me resouls (G-83).

En conseil avec des personnes de confiance, le père de Gargantua décide donc d'envoyer un émissaire fiable s'entretenir avec Picrochole, pour en apprendre davantage sur les raisons de son courroux et ses intentions ; l'attitude et la réponse de Grandgousier à un assaut injustifié contre ses terres et ses sujets paraissent bien plus mesurées que celles qu'a eues son agresseur. Par ailleurs, le roi n'omet pas de demander l'aide de Dieu. La démarche de Grandgousier, qui se démarque fortement de celle de Picrochole par une antithèse évidente dont l'un des termes servirait en quelque sorte de repoussoir pour le lecteur, tend à démontrer que la mesure, associée à la volonté divine, est ce qui est le plus susceptible de conduire à une fin heureuse, au moins aux yeux de Dieu, ce qui importe, au fond, plus que tout pour le chrétien.

Pantagruel, tout comme son grand-père face à Picrochole, sait s'en remettre à Dieu lorsqu'il fait face au danger. Le XXVIII^e chapitre de *Pantagruel* précède l'affrontement entre Pantagruel et Loupgarou, et on y trouve, dans « l'acte de foi vibrant par lequel

Pantagruel récuse, au profit de la confiance en la grâce divine, celle en sa propre puissance et en sa ruse », une des leçons majeures de l'ouvrage (*P*-311, n. 5). Cet acte de foi est fait quand Pantagruel s'adresse à son prisonnier – le même qui repartira vers le camp d'Anarche avec les confitures altérantes –, qui souhaiterait être épargné lors de la bataille qui s'annonce. Pantagruel lui suggère d'avoir confiance en la volonté divine :

Après que tu auras le tout annoncé à ton Roy, metz tout ton espoir en dieu, et il ne te delaissera point. Car de moy encores que soye puissant comme tu peuz veoir, et aye gens infinitz en armes, toutesfoys je n'espere en ma force, ny en mon industrie : mais toute ma fiance est en dieu mon protecteur, lequel jamais ne delaisse ceulx qui en luy ont mis leur espoir et pensée (312).

Au chapitre suivant, lors de la bataille contre Loupgarou, Pantagruel répétera sa confiance entière en Dieu en le priant de lui venir en aide : « en toy seul est ma totale confiance et espoir » (*P*-318). Une voix se fait par la suite entendre du ciel, qui lui annonce la victoire, qui viendra effectivement. Encore ici, le lecteur est amené à voir qu'être un bon combattant, posséder la ruse, ne suffit pas pour gagner toutes les batailles : il faut demeurer humble et s'en remettre, pour la plus grande partie, à Dieu.

Au *Tiers livre*, un des personnages consultés se démarque par l'humilité dont il fait preuve, notamment par rapport aux autres membres de sa profession (*TL*-446, n. 1). Il s'agit du théologien Hippothadée qui, une fois le dilemme panurgien lui ayant été présenté, « respon[d] en modestie incroyable » (*TL*-446). Plus qu'humble de sa personne, il profère aussi des conseils qui encouragent l'humilité – qui n'est pas un des traits de caractère dominants de Panurge – : « Ainsi serez vous à vostre femme en patron et exemplaire de vertus et honesteté. Et continuellement implorerez la grace de Dieu à vostre protection. » (*TL*-448). Le succès ou l'échec du mariage de Panurge, rappelle Hippothadée, dépendent surtout, au-delà du choix de l'épouse, de la quantité et de la qualité d'efforts que les conjoints y

mettront, et il est impossible de déterminer avec certitude si Panurge finira ou non par être cocu ; encore ici, il faut avoir confiance en les desseins de Dieu.

Le prologue du *Quart livre* présente indéniablement, comme le souligne l'incipit de cette thèse, la médiété comme un thème important. Il « explicite les leçons des ouvrages antérieurs », et « tire clairement [...] la morale » des chroniques, selon Huchon (QL-523, n. 1). Après avoir vanté la médiocrité « aurée », le narrateur relate l'histoire de la cognée de l'humble bûcheron Couillatris, dont la prière sentie et raisonnable, ne réclamant rien de plus que sa cognée, ou de l'argent pour s'en acheter une semblable, interrompt Jupiter en plein conseil des dieux, au cours duquel se sont déjà décidées nombre de causes impliquant empereurs, cités ou peuples entiers (QL-526). Jupiter donne pour ordre à Mercure de régler ce cas, et tous les autres, de cognée perdue :

descendez præsentement là bas, et jetez es pieds de Couillatris troys coingnées : la sienne, une aultre d'or, et une tierce d'argent massives toutes d'un qualibre. Luy ayant baillé l'option de choisir, s'il prend la sienne et s'en contente, donnez luy les deux autres. S'il en prend aultre que la sienne, coupez luy la teste avecques la sienne propre. Et desormais ainsi faictes à ces perdeurs de coingnées (QL-531).

Couillatris fait le bon choix, et s'en trouve grandement enrichi. Le lecteur apprend – ce ne pourrait être plus clair –, que c'est bien ce « qu'advient à ceulx qui en simplicité soubhaitent et optent choses mediocres. » (QL-534). Voyant la nouvelle condition de Couillatris, d'autres gens décident, à leur tour, de perdre leur cognée et d'implorer Jupiter. Or, il en est « des testes couppees le nombre equal et correspondent aux coingnées perdues. » (QL-533) ; la tempérance, l'humilité, essentielles à l'atteinte du juste milieu, sont difficiles à posséder, comme on le constate aisément ici.

Ce chapitre a été l'occasion d'aborder quelques épisodes clés au sein desquels se retrouvent des figures micro et macrostructurales de la mesure qui trouvent un lien avec au

moins une des zones d'influence que sont la tête, le ventre et le sexe. Si des figures microstructurales comme la comparaison, la métaphore, ou encore certains jeux de langage, se sont bien manifestées dans les passages étudiés, il apparaît que c'est surtout au niveau macrostructural que l'appel à la mesure se manifeste. En effet, l'antithèse, qui s'appuie ici sur un effet de contraste pour faire voir le caractère insensé d'un certain nombre d'éléments – et qui implique, par le fait même, que le narrateur fasse appel à la démesure pour créer ce contraste –, et l'hyperbole, qui permet de faire ressortir le caractère exagéré d'un discours, par exemple, sont des figures puissantes qui peuvent amener le lecteur des chroniques à voir l'importance de la médiété. L'équivoque et l'allégorie, deux autres figures macrostructurales, ont aussi servi à mettre en lumière la mesure. Que ce soit par la voie de l'élévation panurgienne du fait sexuel, de la consommation joyeuse de nourriture et de vin, ou encore de la poursuite de l'excellence dans l'apprentissage, le narrateur et les personnages rabelaisiens font voir au lecteur de nombreux exemples de recherche de la mesure, qui se doit parfois de passer par les extrêmes. L'importance de l'humilité, valeur chrétienne fondamentale, n'est pas non plus négligeable dans la quête du juste milieu. Reste maintenant à déterminer, après cette exploration des représentations de la mesure, comment celles de la démesure peuvent tout autant contribuer à l'atteinte d'une proposition littéraire du juste milieu.

CHAPITRE TROISIÈME

FIGURES RABELAISIENNES DE LA DÉMESURE

Comme les figures de la mesure, celles de la démesure foisonnent dans les chroniques de Rabelais. Elles offrent toutefois l'avantage, pour qui tente de les répertorier, de peut-être frapper plus fortement l'imaginaire, de se dévoiler de manière plus directe lors de la lecture de chacun des textes. Le chapitre précédent a montré que, paradoxalement, l'excès pouvait servir la mesure, comme c'est notamment le cas dans la plupart des heureux festins des géants et de leurs compagnons. Or, un autre type d'excès, connoté plus négativement et qu'on associe à la démesure, se révèle dans les chroniques, plus particulièrement dans le *Quart livre*. Ce dernier texte aura une présence marquée dans le présent chapitre, notamment parce que la démesure qu'il laisse voir est résolument plus sombre que celles des chroniques précédentes, ne serait-ce que parce qu'il y est fréquemment question de monstres ou de peuples aux manières de vivre plus étranges, voire plus néfastes, les unes que les autres, dont l'apparition peut faire constater au lecteur les débordements de sa propre vie. Car, pour Michel Jeanneret, c'est bien de débordements qu'il s'agit dans le *Quart livre*, récit qui confronte le lecteur à l'un et à l'autre *via* la « parade du physiologique, l'hypertrophie du viscéral et le gastrocentrisme⁹² ». Le périple exploratoire des personnages est dans l'air du temps quelques années après la fondation de la Nouvelle-France par Jacques Cartier en 1534⁹³ et, de manière plus générale, après la découverte stimulante, potentiellement effrayante, mais assurément ébranlante, pour la société de la Renaissance, d'un nouveau monde. La remise en cause des certitudes, dont on a déjà montré

⁹² Michel Jeanneret, « Débordements rabelaisiens », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 43, 1991, p. 112.

⁹³ Une version écourtée du *Quart livre* a été publiée en 1548, précédant de quatre ans la version intégrale de 1552.

l'importance au sein de l'œuvre rabelaisienne, se fait sans doute davantage sentir dans les *Tiers* et *Quart* livres, où elle prend le pas sur la diégèse. Effectivement, « [u]n même paradigme – consultation de Panurge sur le mariage, aventure en mer – est repris inlassablement, sans que les variations fassent avancer l'intrigue⁹⁴. » L'histoire se déroule, les pages se succèdent, mais rien d'autre ne se produit qu'une série de consultations et de découvertes qui, derrière leur caractère parfois divertissant, proposent des points de vue, des modes de vie qui peuvent inviter à une remise en question de certaines idées reçues. Il demeure que dans aucun des deux textes les personnages, ou le lecteur, n'obtiennent réponse au questionnement de Panurge ; « [o]n s'agite beaucoup, on parle beaucoup, mais la somme de tout cela est nulle, ou même négative : plus Panurge écoute et tente de comprendre, plus il s'éloigne de la vérité ; plus la flotte s'attarde en détours et découvertes, plus elle oublie son but⁹⁵. » Difficile de se soustraire à cette impression de stérilité de l'histoire, ce qui contribue à l'aspect démesuré des deux chroniques, et surtout du *Quart livre*, qui ne voit même pas ses personnages atteindre la Dive Bouteille, rejointe seulement au *Cinquesme livre*, qui n'est pas étudié ici.

Énumérations, plaustrologie et style ampoulé : sur quelques éléments de démesure stylistique

Avant d'étudier un certain nombre de figures se rapportant directement aux différentes zones d'influence, il paraît opportun de se pencher sur quelques traits stylistiques, rapidement évoqués dans le premier chapitre, qui peuvent constituer des figures rabelaisiennes de la démesure. Le lecteur des chroniques ne peut éviter de remarquer un des symboles les plus évidents de leur démesure stylistique, qui se retrouve à quelques reprises

⁹⁴ *Ibid.*, p. 113.

⁹⁵ *Ibid.*

dans chacun des textes, à savoir l'énumération. Il a été question, *supra*, du lien entre le traitement rabelaisien de la langue et le gigantisme des protagonistes des chroniques. Ce lien se manifeste le plus clairement dans l'ampleur et le nombre des énumérations qui parsèment les textes, s'étendant souvent sur des pages entières, respectant parfois une certaine logique, parfois non. Un exemple de ce type de figure microstructurale provenant de chaque chronique sera étudié ici. Facilement repérables et délimitables, les énumérations rabelaisiennes, remarquablement longues, produisent néanmoins souvent des effets plus puissants que la simple impression d'accumulation, comme la satire, par exemple.

La longue énumération des 217 *jeux* de Gargantua, auxquels il s'adonne sous la direction de ses premiers précepteurs sophistes, est donnée au XXII^e chapitre de la première chronique. L'ampleur de la liste, qui s'étend sur cinq pages, n'a d'égale que l'ampleur de la perte de temps que constitue la première éducation du prince. La pratique des jeux entre dans l'horaire à la suite de l'excès du dîner, précède la consommation d'un peu de vin, un somme de « deux ou troys heures », une autre consommation de vin, suivie d'*un peu* d'études et, finalement, du souper (G-63). Le géant, préalablement aux jeux, « s'escur[e] les dens avec un pied de porc » (G-58) ; l'excès dépeint ici est, le lecteur le sent bien, connoté négativement. L'énumération remarquablement longue attire bien l'attention sur l'aspect démesuré de l'exubérance alimentaire et du débordement ludique. D'ailleurs, la pratique des jeux était souvent interdite par les autorités politiques ou religieuses du XVI^e siècle ; il est surprenant, alors, que les jeux de Gargantua soient pratiqués sous la gouverne de ses maîtres sophistes, qui, de ce fait, « se livrent à des pratiques prohibées » (G-58, n. 1). De plus, « l'énumération de Rabelais adopte justement la forme de ces listes de jeux interdits que dressait le pouvoir » (*ibid.*). Une intention satirique se fait donc aussi sentir, qui souligne la perversion des précepteurs de Gargantua, les premiers à encourager la transgression des

règles édictées par leurs congénères, ce qui n'est pas sans ajouter à la démesure de l'épisode des jeux. En ce qui concerne les termes de l'énumération, certains ont une connotation résolument grivoise, comme « Au cocu » (G-58), « À ventre contre ventre » (G-60), ou encore « À cul sallé » (G-62). La liste est aussi manifestement amplifiée, comme le remarque Huchon, à la suite de Jean-Michel Mehl, quand elle souligne que

certains jeux sont mentionnés plusieurs fois [...], d'autres sont des appellations régionales différentes [...]; « dans de nombreux cas, Rabelais ne cite pas un jeu particulier mais une expression employée au cours du jeu [...], une manière de jouer [...], un type de coup [...], quand ce n'est pas un juron proféré par le joueur malchanceux [...] »⁹⁶ (G-58, n. 2).

Délibérément allongée par les procédés décrits par Huchon et Mehl, la liste des jeux de Gargantua constitue bien un des marqueurs principaux de la démesure de sa première éducation, gâtée par les précepteurs sophistes : elle a bien pour fonction, entre autres, d'attirer l'attention du lecteur sur l'ampleur du désœuvrement qui caractérise cette période de la vie du prince, en plus de ridiculiser, au passage, ses deux premiers maîtres. La seconde éducation comportera elle aussi du temps passé en relative oisiveté, des jeux, mais, comme le souligne Huchon, ces jeux seront surtout de nature sportive (G-58, n. 1), et contribueront ainsi à rapprocher Gargantua de l'idéal de l'esprit sain dans un corps sain.

L'énumération étudiée provenant de *Pantagruel* diffère, en plusieurs points, de celle des jeux dans *Gargantua*. Il s'agit de la liste des ouvrages présents dans la bibliothèque de Saint-Victor, au huitième chapitre de la chronique, dont le titre annonce les « beaulx livres de la librairie de saint Victor » (P-235). Le lecteur constate, de prime abord, le caractère plus « élaboré » des différents éléments qui composent l'énumération. Alors que la liste des jeux était surtout composée de noms courts en français, celle des ouvrages de Saint-Victor voit souvent les titres être accompagnés du nom des auteurs, et comprend des ouvrages en

⁹⁶ Jean-Michel Mehl, *Les jeux du royaume de France du XIII^e au début du XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 495. Cité par Mireille Huchon, G-58, n. 2.

vernaculaire comme en latin. Elle s'étend aussi sur cinq pages, et contient de nombreux titres facétieux. Certains des titres sont assez longs, comme c'est le cas du 93^e, l'« *Antipericatametanaparbeugedamphicibrationes merdicantium* » (P-239). L'accumulation d'informations ne semble pas avoir la même visée que la liste des jeux de Gargantua, où l'un des buts principaux était vraisemblablement de faire sentir la vanité de la première éducation du prince. Ici, le degré de précision de certains titres, de même que de leurs auteurs – notamment Béda (P-237) – vise assez clairement, en dehors des titres simplement comiques, ou encore des titres réels, la satire de quelques ennemis. Le chapitre possède un certain ancrage dans la réalité, car « [l]a bibliothèque de Saint-Victor, à l'emplacement de la Halle aux vins, était particulièrement riche » (P-236, n. 8). Huchon souligne que « [c]'est dans le contexte de lutte pour l'évangélisme et contre la Sorbonne que doit se lire le présent catalogue » (P-235, n. 6), ce qui explique les évocations des noms de Béda, Majoris, ou Tartaret, aux côtés de titres loufoques, parfois obscènes, en latin macaronique comme « *de optimate triparum* », « *de modo faciendi boudinos* » ou « *de modo cacandi* », respectivement, titres qui évoquent tous la sphère du ventre pour rabaisser leurs supposés auteurs (P-237). D'autres titres, quelques fois anonymes, ont simplement une dimension comique, comme « *L'aiguillon de vin* », le « *de croquendis lardonibus* » (P-237) ; certains évoquent la vertu, tel « *le chaulderon de magnanimité* » (P-237) ; encore d'autres critiquent ouvertement théologiens et autres « ennemis » classiques des chroniques, comme « *La ratouere des theologiens* » ou « *L'ambouchouoir des maistres en ars* » (P-239). Le lecteur averti repère donc, derrière le voile ludique qui couvre l'énumération, une satire aiguisée dirigée contre ceux qui ne se plient pas aux principes du pantagruélisme.

Dans le prologue du *Tiers livre*, le lecteur est mis face à une énumération dont la présentation diffère des deux précédentes. Alors que celles de *Gargantua* et de *Pantagruel*

étaient rédigées sous forme de listes verticales qui présentent, dans la mesure du possible en tenant compte de leur longueur, un terme par ligne, celle des activités des Corinthiens et de Diogène précédant le siège de Corinthe dans le *Tiers livre* n'interrompt pas, visuellement, le fil de la narration. L'anecdote racontée par l'auteur-narrateur dans le prologue raconte comment les Corinthiens,

par leurs espions advertiz [de l'attaque de Philippe de Macédoine], que contre eulx il venoit en grand arroy et exercite numereux, tous feurent non à tort espoventez, et ne feurent negligens soy soigneusement mettre chascun en office et debvoir, pour à son hostile venue resister, et leur ville defendre. (TL-346)

S'ensuit alors une liste d'activités accomplies par les habitants de la ville, activités toutes plus utiles les unes que les autres ; ils « remparoiert murailles, dressoiert bastions [...], nettoioient bardes, chanfrains, aubergeons, briguandines [...], apprestoient arcs, fondes, arbalestes, glands, catapultes [...] » (TL-346, 347). Cette énumération se clôt toutefois sur des allusions grivoises : « Chascun exerceoit son penard : chascun desrouilloit son bracquemard. Femme n'estoit, tant preude ou vieille feust, qui ne feist fourbir son harnoys : comme vous sçavez que les antiques Corinthienes estoient au combat couraigeuses. » (TL-347). Rabelais-Alcofribas raconte alors que Diogène, devant toute cette activité, se trouvait au dépourvu, « n'estant par les magistratz employé à chose aulcune faire » (TL-347). Il contempla les citoyens de la ville, dans leur empressement à la protéger, durant quelques jours, et s'activa enfin. Le lecteur peut croire qu'il s'apprêtait à faire œuvre utile, lui qui, « comme excité d'esprit Martial, ceignit son palle en escharpe, recourra ses manches jusques es coubtes, se troussa en cuilleur de pommes, bailla à un sien compaignon vieulx sa bezasse, ses livres, et opistographes » (TL-347). Or, en guise de contribution aux préparatifs du siège, le philosophe ne fit que remuer son tonneau, le cogner, le frotter. Rabelais-Alcofribas n'utilise pas moins de 65 verbes décrivant les interactions de Diogène avec son tonneau, et

leur succession ininterrompue fait contraste avec la description des activités des Corinthiens, qui sont composées de verbes accompagnés de différents compléments, selon ce qu'ils effectuent comme travail. Or, le seul objet sur lequel Diogène agit est son tonneau, qui devient l'antécédent du complément direct « le » (TL-347, rappelé deux fois à la page 348), applicable à tous les 65 verbes qui décrivent les actions du philosophe. En réponse aux interrogations d'un ami quant à l'utilité de ses gestes, Diogène lui répondit « qu'à aultre office n'estant pour la republicque employé, il en ceste façon son tonneau tempestoit, pour entre ce peuple tant fervent et occupé, n'estre veu seul cessateur et ocieux. » (TL-348). C'était donc, avant tout, pour une question d'apparences qu'il s'agit ainsi. La longue énumération, ici, un peu comme celle des jeux dans *Gargantua*, parvient à souligner l'inutilité des gestes. Un effet comique en découle pour le lecteur, qui prend conscience de toute la futilité des actes du philosophe, surtout après l'explication que Diogène donne à son ami, mais il s'agit d'un comique de dérision, plutôt que d'un humour qui provoque un rire « libérateur ». La figure devient encore plus intéressante, dans la mesure où l'auteur-narrateur compare sa propre activité de création, au sein de ce « tresnoble royaulme de France, [où] deçà, delà les mons, un chascun aujourd'hui soy instantement exercer et travailler : part à la fortification de sa patrie, et la defendre » (TL-348), à celle de Diogène qui, durant les préparatifs du siège de Corinthe, décide de rouler son tonneau afin de ne pas sembler oisif. Lui aussi se décide à remuer son « tonneau Diogenic » (TL-349), et invite « [t]out beuveur de bien, tout Goutteux de bien, alterez » à venir s'abreuver à son tonneau s'ils aiment le goût de son vin ; qu'ils boivent « franchement, librement, hardiment, sans rien payer, et ne l'espargnent », car le tonneau « a source vive, et vene perpetuelle » (TL-351). L'auteur-narrateur laisse ainsi planer, en raison de la précédente énumération des mouvements de Diogène, l'ambiguïté sur l'utilité potentielle des chroniques, mais requiert

de la part de ses lecteurs une attitude bien particulière. L'énumération du prologue du *Tiers livre*, en plus de remplir une fonction comique périphérique, contribue donc à la construction de l'*ethos* de Rabelais-Alcofribas au sein des chroniques : l'auteur-narrateur offre aux éventuels lecteurs bienveillants une source « perpétuelle ».

Une dernière énumération, qui se trouve aux chapitres XXX à XXXII du *Quart livre*, sert à la description du monstre qu'est Quaresmeprenant. Les chapitres en question sont composés de longues énumérations de termes qui, eux-mêmes, sont formés de comparaisons, le tout sur six pages complètes. D'une originalité dans le choix des comparants et d'une ampleur impressionnantes, « [i]t is one of the most exorbitant descriptions in a book by a writer noted for his exorbitant descriptions⁹⁷ ». La description de Quaresmeprenant pourrait constituer une critique de l'analogie médicale du XVI^e siècle, étant donné que « dans les traités d'anatomie contemporains, la comparaison est de règle » (QL-608, n. 1). L'effet d'ampleur est augmenté par le fait que chaque comparaison des chapitres XXX et XXXI utilise, en guise de comparatif, la conjonction « comme » ; aux comparaisons qui composent l'énumération s'ajoute donc la répétition. La description du monstre allie ainsi trois figures microstructurales, qui contribuent toutes à exposer l'étrangeté de Quaresmeprenant. En effet, la comparaison, ou similitude, devrait être perçue comme « a particularly transparent or pellucid strategy of figuration⁹⁸ », mais l'utilisation qu'en fait l'auteur des chroniques ne permet pas au procédé d'apporter plus de clarté pour le lecteur. Les comparants sont si saugrenus – « Le foye, comme une bezague » ; « La vessie, comme un arc à jallet » (QL-

⁹⁷ Timothy Hampton, « Signs of Monstrosity. The Rhetoric of Description and the Limits of Allegory in Rabelais and Montaigne », dans Laura L. Knoppers et Joan B. Landes (dir.), *Monstrous Bodies/Political Monstrosities in Early Modern Europe*, Londres, Cornell UP, 2004, p. 185. Traduction : « c'est l'une des descriptions les plus extravagantes d'un livre écrit par un auteur reconnu pour ses descriptions extravagantes. » C'est nous qui traduisons.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 183. Traduction : « une stratégie de figuration particulièrement transparente ». C'est nous qui traduisons.

609) ; « les cuisses, comme un crenequin » ; « Le trou du cul, comme un miroir cristallin », « Les fesses, comme une herse » (QL-611) –, certains étant évidemment choisis pour leur sonorité, que le lecteur en vient à voir ce qui, au départ, lui était familier – le carême – comme du non familier⁹⁹. Le procédé de description atteint donc exactement l'effet inverse de celui qu'on lui prête habituellement ; Quaresmeprenant devient « a kind of monster made out of words¹⁰⁰. » Construit par une rhétorique de la *copia*, de l'excès, le monstre acquiert une partie de sa monstruosité de par cette accumulation même, associée sans ambages, par Bakhtine, au style grotesque, lorsqu'il affirme que « [l]'exagération, l'hyperbolisme, la profusion, l'excès, sont, de l'avis général, les signes caractéristiques les plus marquants du style grotesque¹⁰¹ ». Le chapitre XXXII, qui continue la description de Quaresmeprenant, relate certaines de ses actions qui sont, en fait, des assertions illogiques comme « se baignoit dessus les haulx clochers, se seichoit dedans les estangs et rivières. Peschoit en l'air, et y prenoit Escrevisses decumanes » (QL-614), entre autres. Toute la description, composée de longues énumérations qui juxtaposent de multiples comparaisons, montre que le monstre est un être « à rebours », qui est, à la fin du XXXII^e chapitre, comparé à Amodunt¹⁰² et Discordance, enfants d'Antiphysie – « partie adverse de Nature » –, êtres eux-mêmes difformes, selon Pantagruel, et qui marchent sur la tête (QL-614, 615).

Les énumérations rabelaisiennes sont donc un des vecteurs de démesure stylistique dans les chroniques. On pourrait aussi leur adjoindre un autre phénomène, soit celui des créations lexicales hyperboliques, comme le 93^e titre de la librairie de Saint-Victor évoqué plus haut. Ces termes d'une longueur impressionnante, que Clavel rapproche des *plaustralia*

⁹⁹ *Ibid.*, p. 186.

¹⁰⁰ *Ibid.* Traduction : « une espèce de monstre fait de mots ». C'est nous qui traduisons.

¹⁰¹ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, p. 302.

¹⁰² La démesure (QL-614, n. 10).

– du latin *plaustrum*, tombeau – dans au moins deux articles¹⁰³ qu’il leur consacre, se retrouvent aussi dans le *Quart livre*, à la fin du XV^e chapitre, qui fait partie de l’épisode des Chiquanous. La « tradition marginale mais bien attestée¹⁰⁴ » des *plaustralia* tire son nom d’un adage d’Érasme intitulé *Hamaxieae*, dans lequel l’humaniste évoque les « mots imposants et rutilants », qui « résonent comme des tombereaux¹⁰⁵ ». Les longs vocables du *Quart livre* et de la librairie de Saint-Victor participent sans aucun doute à la création de l’« instabilité frappante de la lisibilité des signes¹⁰⁶ » dans l’œuvre rabelaisienne, instabilité qui « assez paradoxalement repose sur une dynamique d’écriture liant, comme l’a montré Terence Cave, l’esthétique de l’abondance – la *copia* de la rhétorique antique – et le motif du vide, du rien, du non-sens, de l’obscur qui se trouve matérialisé sous de nombreuses figures tout au long de l’œuvre¹⁰⁷. » La visée probablement satirique de tels procédés parvient à montrer le vide qui se cache parfois derrière une façade impressionnante et, dans cette mesure, peut s’inscrire dans un processus d’éveil du sens critique du lectorat. Michel Meyer propose que chaque unité sémantique appartenant à la catégorie grammaticale des noms soit un « terme qui condense une interrogation dont on se dispense, une sorte de pétition de principe dans le processus de qualification, processus que tout le monde peut éventuellement refaire pour son propre compte, et que l’on n’active finalement qu’en cas de doute¹⁰⁸. » Les *plaustralia* de l’œuvre rabelaisienne, qui comprennent des verbes et des noms, ont pour effet de réactiver ce processus cognitif, et ce questionnement est à la base de la réflexion critique.

¹⁰³ Christophe Clavel, « Rabelais et la créativité néologique », *Études rabelaisiennes*, t. XXXIX, 2000, p. 59-85 et « Dithyrambe pour un massacre. Création lexicale et esthétique des genres », *Études rabelaisiennes*, t. XLIV, 2006, p. 13-30.

¹⁰⁴ Christophe Clavel, « Rabelais et la créativité néologique », p. 78.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 79.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 59.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 60.

¹⁰⁸ Michel Meyer, *Questions de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1993, p. 51.

Leur caractère artificiel est évident. Ils suivent, dans le XV^e chapitre du *Quart livre*, une série de descriptions de blessures d'une précision quasi-médicale, et le lecteur perçoit une espèce de gradation qui culmine avec les *plaustralia*, qui donnent à penser que les blessures pourraient devenir de plus en plus incroyables, ou que le narrateur de l'épisode, c'est-à-dire Panurge, se laisserait – encore une fois – prendre au jeu de l'envolée rhétorique. La relation précise de blessures – « à Chiquanous feut rompue la teste en neuf endroictz : à un des Records feut le bras droict defaucillé, à l'aulture feut demanchée la mandibule superieure, de mode qu'elle luy couvroit le menton à demy, avecques denudation de la luette, et perte insigne des dens molares, masticatoires, et canines. » (QL-573) – est effectivement suivie de plusieurs phrases comportant en tout huit termes se démarquant par leur ampleur : « désincornifistibulé toute l'aulture espaule », « tout esperruquanc luzelubelouzerirelu du talon », « ainsi lourdement morrambouzevezen gouzequoquemorguatasacbacguevezinemaffressé mon paouvre œil », « ainsi morceocassebezassevezassegriguelliguoscopapopondrillé tous les membres superieurs à grands coups de bobelins, sans nous donner telz morderegrippipiotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanemens sus les gresves » (QL-574), « d'abondant luy avoit trepignemampenillorifrizonoufressuré les parties honteuses », « son braz guausche en escharpe, comme tout morquaquoquassé », « tous les braz enguoulevezinemassez » (QL-575). Le critique est en droit de se questionner : ces mots, visiblement des amalgames de plusieurs unités morphologiques distinctes, réussissent-ils à apporter davantage de précision à la description, ou atteignent-ils plutôt l'effet contraire ? Leur « pesanteur de tombeaux » peut lasser le lecteur, le décourager de prendre le temps de bien les décomposer pour les comprendre, ce qui leur enlève bien toute prétention à la précision. Le chapitre du *Quart livre* est évidemment à lire dans le contexte de l'invention de

mots nouveaux. Cependant, depuis Horace, il est clair que « [l]a vie des mots est entièrement subordonnée à l'usage : ils naissent et vivent, ou reviennent à la vie, à condition d'être pertinents : c'est la règle de la *proprietas*¹⁰⁹. » Ce principe est d'ailleurs réitéré par Joachim Du Bellay dans sa *Deffence et Illustration de la Langue Francoyse* en 1549, notamment au moment où il exhorte le « poète futur » à ne pas hésiter à

innover quelques termes, en un long poëme principalement, avecques modestie toutesfois, analogie & jugement de l'oreille, & ne te soucie qui le treuve bon ou mauvais : esperant que la posterité l'approuvera, comme celle qui donne foy aux choses douteuses, lumiere aux obscures, nouveauté aux antiques, usage aux non accoutumées, & douceur aux apres & rudes¹¹⁰.

Clavel remarque qu'entre 1548, année où paraît une première version, plus courte, du *Quart livre*, et 1552, année de publication de la seconde rédaction du texte, il s'est produit une « réécriture complète » de l'épisode qui contient les *plaustralia*, réécriture qui a mené à l'apparition de ces longs vocables¹¹¹. Serait-ce une manière pour l'auteur de se positionner par rapport aux autres tentatives contemporaines d'enrichir la langue? Car l'œuvre rabelaisienne est sans conteste un des foyers importants de progrès de la langue française au XVI^e siècle. Les créations lexicales du XV^e chapitre du *Quart livre* diffèrent toutefois, dans leur nature, des autres néologismes des chroniques, et le chapitre « s'inscrit si exactement en faux par rapport aux principes exposés dans la *DILF* [la *Deffence* de Du Bellay] que cette emphatique machinerie comique pourrait bien se lire comme parodique et se jouer des tentatives contemporaines de mise en ordre de l'invention lexicale¹¹². » L'épisode s'inscrit, de plus, au sein d'une réflexion sur les genres, ainsi que le laissent penser plusieurs indices. La « Tragicque comedie » (QL-566) et la « tragicque farce » (QL-570) évoquées par le seigneur de Basché au début de l'épisode des Chiquanous inscrivent celui-ci dans le genre

¹⁰⁹ Christophe Clavel, « Dithyrambe pour un massacre. Création lexicale et esthétique des genres », p. 15-16.

¹¹⁰ Joachim Du Bellay, *La deffence et illustration de la langue francoyse*, édition critique publiée par Henri Chamard, Paris, Librairie Marcel Didier, 1948, p. 140-141.

¹¹¹ Christophe Clavel, « Dithyrambe pour un massacre. Création lexicale et esthétique des genres », p. 27.

¹¹² *Ibid.*, p. 16.

dramatique, et les longs mots pourraient constituer des critiques « contre le style creux¹¹³ » de la tragédie. En suivant cette avenue, il est possible de constater que « [l]es *plaustralia* du *QL* [...] sont les exacts correspondants vernaculaires » des « mots énormes » composés par Aristophane pour faire la satire du « style emphatique à l'excès d'Eschyle¹¹⁴ ». Utiliser la démesure pour critiquer et rendre ridicule un autre type de démesure contre lequel on s'inscrit : voici le procédé satirique qu'utiliserait l'auteur dans ce chapitre, procédé mis en évidence par les créations lexicales hyperboliques que sont les *plaustralia*. En créant des vocables pratiquement impossibles à faire entrer dans l'usage, vocables qui, de surcroît, attirent inévitablement l'attention du lecteur, ne serait-ce que par leur ampleur, « le Lucien français rejette donc *maxima cum festivitate* la grave doctrine et le style élevé de ceux qui, s'arrogeant le titre d'héritiers d'Eschyle et de Pindare, s'emploient à en accommoder le style ampoulé en vernaculaire pour leur glorieux profit¹¹⁵ ».

Les listes interminables, les longs vocables : la démesure stylistique de Rabelais est profondément marquée par l'ampleur, l'exagération. Les figures qu'on y associe le plus facilement sont l'énumération et l'hyperbole, qui participent souvent à la mise en scène de la satire au sein des chroniques, tout autant qu'elles servent à souligner l'inutilité, le vide qui peuvent se dissimuler derrière l'apparente abondance.

Pantagruel à la rescousse des juges empêtrés : le procès de Baysecul et Humevesne

Certaines manifestations de la démesure rabelaisienne sont décelables dans des épisodes qui ont un lien manifeste avec la zone d'influence de la tête. Dans *Pantagruel*, le procès des seigneurs Baysecul et Humevesne, de par sa durée même, évoque l'excès

¹¹³ *Ibid.*, p. 22.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 25.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 30.

infertile, connoté négativement. Le procès suit, au X^e chapitre, dont le titre annonce la « controverse merveilleusement obscure et difficile » (*P-250*), la démonstration, par Pantagruel, de son savoir exceptionnel avec ses 9764 conclusions. La renommée qui lui est échue après les six semaines de débats devant les facultés des Arts et de Théologie amène « le plus sçavant, le plus expert et prudent » (*P-251*) des juges qui participent au procès à inviter le géant à venir éclairer ses collègues. Or, le parquet réuni pour la cause impressionne par son apparente qualité, étant donné qu'en font partie « les plus sçavans et les plus gras de tous les Parlemens de France, ensemble le grand conseil, et tous les principaulx Regens des universitez, non seulement de France, mais aussi d'Angleterre et Italie » (*P-251*). L'accumulation rhétorique, figure microstructurale, renforce l'illusion d'excellence des magistrats, qui sont d'ailleurs réunis, avant l'arrivée de Pantagruel, depuis 46 semaines. Du Douhet, le savant juge qui invite le jeune prince à examiner la cause, lui avoue que ses collègues et lui, « tant plus y estudi[ent], tant moins y entend[ent] » (*P-251*). Cette antithèse attire l'attention sur l'incapacité des juges à résoudre le différend, et le lecteur est bien forcé de se demander si cela vient du fait que la cause est trop difficile et complexe, ou si ce n'est pas plutôt en raison de leur incompetence que les juges n'arrivent pas à trancher. La honte que ceux-ci ressentent, et qui les porte à « villainement » se « conchier » (*P-251*), paraît indiquer que la deuxième réponse serait la bonne. Pantagruel leur montre cependant que leur inefficacité peut venir du fait que leur méthode n'est pas optimale. En fondant leur réflexion sur des documents « qui fasoyent presque le fais de quatre gros asnes couillars » (*P-252*), les magistrats perdent, selon le géant, un temps précieux. Il pose donc deux conditions à sa participation au procès :

Par ce si voulez que je congnoisse de ce procès, premierement faictes moy brusler tous ces papiers : et secondement faictes moy venir les deux gentilz hommes personnellement devant

moy, et quand je les auray ouy, je vous en diray mon opinion sans fiction ny dissimulation quelconques. (P-253)

Le recours aux témoignages des parties impliquées permet d'éviter les aléas imputables à l'utilisation des documents juridiques. Les juges, en s'appuyant seulement sur ces derniers, ont « obscurc[i] [la cause] par sottises et desraisonnables raisons et ineptes opinions de Accurse, Balde [...] et ces aultres vieux mastins, qui jamais n'entendirent la moindre loy des Pandectes, et n'estoyent que gros veaulx de disme, ignorans de tout ce qu'est necessaire à l'intelligence des loix. » (P-252). La métaphore comique rapprochant les glossateurs célèbres et « aultres vieux mastins » du même acabit des « gros veaux de disme » en rappelle une autre apparue plus tôt au sein du même texte, alors qu'il est question des « faictz du noble Pantagruel en son jeune eage », au cinquième chapitre (P-229). Faisant déjà montre de sagesse, celui-ci calomnie les gloses des documents juridiques en « dis[ant] aulcunesfois que les livres des loix luy sembl[ent] une belle robe d'or triumpante et precieuse à merveilles, qui feust brodée de merde », cette merde correspondant, bien évidemment, aux gloses d'Accurse *et alii* (P-231). C'est donc à l'aide, d'abord, d'une accumulation, puis de quelques métaphores à effets satiriques, que l'auteur parvient à souligner que les juges utilisent des outils mal adaptés à la résolution efficace de la cause sur laquelle ils sont penchés. Plutôt que de faire eux-mêmes preuve d'une capacité de réflexion et d'entendre simplement les deux parties, ils préfèrent se reposer sur des interprétations de textes de lois faites par des érudits d'une autre époque, interprétations qui peuvent très bien être devenues invalides depuis leur rédaction, s'adaptant mal aux causes modernes. Les textes juridiques sont toutefois des « robes d'or » qu'il convient d'étudier et de réinterpréter à la lumière des litiges jugés, en tenant compte des circonstances qui les entourent. Pantagruel intervient et, en favorisant les témoignages directs, réussit à régler le problème

des magistrats, faisant en sorte que ces derniers, tenant compte de son jugement, « demeur[ent] en extase » (P-262). La méthode de celui qui a reçu une éducation humaniste surprend, ici encore, les représentants de la vieille école dans les chroniques rabelaisiennes.

Aveuglement et fanatisme : les Papimanes du Quart livre

Les Papimanes, peuple dont l'étrange conception de la religion est exposée dans les chapitres XLVIII à LIV du *Quart livre*, sont un autre symbole de la démesure des chroniques, leur attitude d'extrême dévotion pour un seul élément de la religion catholique les jetant en plein dans l'hérésie. Un long épisode, assez sombre derrière un voile parfois comique, raconte la visite de l'équipage sur leur île. Il fait la démonstration éclatante qu'un manque de réflexion, d'esprit critique, peut rapidement faire sombrer dans l'extrémisme. Adorant la figure du pape, les membres de cette tribu vénèrent des textes d'origine humaine à visée juridique, textes qui statuent sur les pouvoirs temporels dévolus au vicaire du Christ et à ses évêques, rédigés sous volonté papale, les *Décrétales*, plutôt que les Écritures, qui constituent la véritable révélation de Dieu à l'homme. Ils en viennent donc à adorer bien davantage la figure humaine de la religion, c'est-à-dire le pape, que Dieu Lui-même. Ironiquement, lorsque leur évêque, Homenaz, évoque les hérétiques, il fait preuve d'un fanatisme hors du commun en leur souhaitant la mort et la damnation éternelle.

Dès la rencontre entre l'équipage et les Papimanes, ceux-ci désignent le pape à l'aide de diverses antonomases qui créent une ambiguïté : il est impossible, de prime abord, de savoir s'ils parlent du pape ou de Dieu. Lorsqu'ils demandent au géant et à ses compagnons s'ils ont déjà eu la chance de voir « Celluy là », « L'unique », ou encore « celluy qui

est¹¹⁶ », Pantagruel est perplexe ; selon lui, « Celluy qui est [...] par nostre Theologique doctrine est Dieu. [...] Oncques certes ne le veismes, et n'est visible à oeilz corporelz. » (QL-649). Les Papimanes répliquent avec une autre antonomase, disant qu'ils parlent « du Dieu en terre » (QL-650). Panurge, comprenant alors de quoi il en retourne, répond : « ouy dea, messieurs, j'en ay veu troys. À la veue des quelz je n'ay gueres profité. » (QL-650). Cette critique du pape s'efface dans l'esprit de Panurge lorsqu'il constate que les Papimanes révèrent l'équipage comme si ses membres étaient eux-mêmes investis, étant donné qu'ils ont vu le pape, d'une autorité ou puissance divine (QL-650). Lorsque les habitants de l'île annoncent que s'ils avaient un jour la chance de rencontrer le pape, il « luy baiser[aient] le cul sans feuille et les couilles pareillement », Panurge réalise que « [t]out vient à point à qui peult attendre » ; si lui et ses compagnons « [à] la veue du Pape jamais n'av[aient] profité : à ceste heure de par tous les Diables [ils] profiter[ont] » (QL-650).

Lorsque l'évêque, Homenaz, propose de montrer les fameuses *Décrétales*, qui seraient « escriptes de la main d'un ange Cherubin » (QL-652), à l'équipage, il spécifie que pour pouvoir les voir, il faudrait « par avant trois jours jeuner, et regulierement confesser » (QL-653). Panurge refuse de s'astreindre à un tel régime, ayant déjà, selon ses dires, vu moult *Décrétales*. Toutefois, il se moque d'Homenaz en tirant profit d'une équivoque homophonique qui rejoint les traits de la syllepse lorsqu'il avance que « De cons fesser [...] tresbien nous consentons. Le jeune seulement ne nous vient à propos. » (QL-653). Ainsi, point de retenue, mais, au contraire, une volonté de rechercher le plaisir sexuel : la répétition panurgienne parvient à inverser complètement l'esprit des propos d'Homenaz.

¹¹⁶ Il est intéressant de noter au passage que dans *Pantagruel*, lorsque le narrateur évoque la nouvelle célébrité échue au géant après la défense de ses 9764 conclusions, il est question de gens qui pointent Pantagruel « quand il pass[e] par les rues dis[ant], “c'est luy”, à quoy il [le géant] pren[d] plaisir, comme Demosthenes prince des orateurs Grecz faisoit quand de luy dist une vieille acropie le monstrant au doigt, “c'est cestuy là.” » (P-251). Par ailleurs, la manière dont usent les Papimanes pour faire référence au pape peut être perçue comme une parodie de l'« *ecce homo* » des Évangiles.

Le fanatisme évoqué *supra* commence à se manifester chez Homenaz lorsqu'il se met à justifier la chasse aux hérétiques et, par le fait même, l'autorité temporelle du pape sur les autres monarques. Faire « felonnie et trescruelle » guerre

contre les rebelles, Haereticques, protestans desespererez, non obeissans à la sainteté de ce bon Dieu en terre. Cela luy est non seulement permis et licite, mais commendé par les sacres Decretales : et doibt à feu incontinent Empereurs, Roys, Ducz, Princes, Republicques et à sang mettre, *qu'ilz transgresseront un iota de ses mandemens* : les spolier de leurs biens, les deposseder de leurs Royaulmes, les proscrire, les anathematize, et non seulement leurs corps, et de leurs enfans et parens aultres occire, mais aussi leurs ames damner au parfond de la plus ardente chaudiere qui soit en Enfer¹¹⁷. (QL-655)

Cette gradation – spolier de leurs biens, déposséder, anathémiser, tuer, tuer les enfants et parents, damner toutes ces âmes –, figure macrostructurale, montre bien que la fureur des Papimanes n'a aucune limite lorsqu'il est question de se débarrasser des hérétiques. Quelques pages plus loin, Homenaz en remet de plus belle, désignant comme hérétique toute personne qui s'inscrit contre les *Décrétales* :

Bruslez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, empalez, espaultrez, demembrez, exenterez, decoupez, fricassez, grislez, tranonnez, crucifiez, bouillez, escarbouillez, escartelez, devezillez, dehingandez, carbonnadez ces meschans Haereticques Decretalifuges, Decretalicides, pires que homicides, pires que parricides, Decretalictones du Diable. (QL-663)

L'accumulation d'impératifs, avec l'homéotéleute, figure microstructurale, impliquant les sons en « ez », de même que la répétition de « pires que » à la fin de l'exhortation, soulignent l'extrémisme de l'évêque des Papimanes. Son ton est tout à fait opposé lorsqu'il s'agit de louer les vertus infinies de ses chères *Décrétales*, où la figure dominante devient l'hyperbole :

O comment lisant seulement un demy canon, un petit paragraphe, un seul notable de ces sacrosainctes Decretales, vous sentez en vos cœurs enflammée la fournaise d'amour divin : de charité envers vostre prochain, pourveu qu'il ne soit Hereticque : contemnement asceuré de toutes choses fortuites et terrestres : ecstatique elevation de vos espritz, voire jusques au troizieme ciel : contentement certain en toutes vos affections. (QL-658)

¹¹⁷ Nous soulignons.

Dans les deux cas – calomnie ou éloge – Homenaz semble aveuglé par l’objet, pourtant loin d’être divin, dont il a la garde. Ce sont surtout, dans cet épisode, plusieurs figures microstructurales comme la répétition de mots, d’idées ou de sons, figures parfois à visée comique, parfois tragique, qui attirent l’attention du lecteur sur l’hérésie de ceux qui condamnent ce phénomène même. Ces figures microstructurales peuvent entrer, ici, dans la composition d’autres figures, macrostructurales, comme la gradation. Encore une fois, dans cet épisode, c’est l’absence de sens critique, l’aveuglement, qui conduisent les Papimanes, sous la gouverne de leur évêque, à se damner, eux qui se croient les meilleurs catholiques qui soient.

Entre deux victoires : discordance dans Pantagruel

Il a été question, au chapitre précédent, du festin comme occasion de rapprochement entre personnes, comme occasion d’échanger de joyeux propos. Un des festins relatés dans *Pantagruel*, au XXVI^e chapitre, permet bien aux personnages de discuter jovialement, mais il a lieu dans des circonstances qui posent un contraste surprenant avec la causerie, contraste qui peut être considéré comme une antithèse, figure macrostructurale qui « consiste en l’expression d’une opposition conceptuelle forte dans un discours, opposition demeurant même si les termes qui l’expriment en étaient changés¹¹⁸ ». Les compagnons viennent, au chapitre précédent, de « desconf[aire] six cens soixante chevaliers bien subtilement » (P-303), en les faisant « brusler comme ames dannées » (P-304). Au début du chapitre XXVI, Carpalim, déçu de n’avoir aucune viande fraîche à manger, décide d’aller chercher un peu de viande chevaline sur les dépouilles des animaux qui rôtissent auprès de leurs cavaliers

¹¹⁸ Georges Molinié, « Antithèse », *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1997, p. 57.

vaincus. En chemin, il réussit une chasse miraculeuse – à mains nues, sauf pour le chevreuil, qu’il tue avec son malcus, espèce d’épée orientale – dont le produit devient l’occasion d’une énumération qui s’étend sur dix-neuf lignes, qui ne contiennent pour la plupart qu’un terme (*P-305*). Épistémon dresse alors des broches pour des sacrifices aux muses, et « au feu où brusloyent les chevaliers, [les compagnons] f[ont] roustir leur venaison. Et après grand chere à force vinaigre, au diable l’un qui se fai[nt], c’es[t] triumphe de les veoir bauffer. » (*P-306*). La scène est déjà quelque peu lugubre : heureux des prises de Carpalim, les compagnons les font rôtir au même feu où brûlent leurs ennemis défaits. Une fois le festin entamé, Panurge offre de planifier la bataille à venir, ce que Pantagruel juge de bon sens. Celui-ci, pour obtenir de l’information de son prisonnier – le même qui transportera les confitures altérantes jusqu’au roi Anarche –, le menace : « Mon amy, dys nous icy la verité et ne nous mens en rien, si tu ne veulx estre escorché tout vif : car c’est moy qui mange les petiz enfans. » (*P-306*). Apostrophant son interlocuteur comme son « amy », le prince n’hésite pas par la suite à lui faire craindre le pire, allant même jusqu’à l’effrayer avec des propos évoquant l’anthropophagie. C’est après l’exposé des forces d’Anarche par le prisonnier que les joyeux propos surviennent, propos qui sont liés au plaisir sexuel, eux qui concernent les « cent cinquante mille putains belles comme deesses [...] dont les aulcunes sont Amazones, les aultres Lyonnoyses, les aultres Parisiennes, Tourangelles, Angevines, Poictevines, Normandes, Allemandes, de tous pays et toutes langues y en a » (*P-306, 307*) qui servent les soldats d’Anarche. L’accumulation, figure qui revient souvent lorsqu’il s’agit d’évoquer la démesure dans les chroniques rabelaisiennes, contribue ici encore à cet effet. La présence de ces femmes dans le camp ennemi donne toutefois des envies aux différents compagnons de Pantagruel, qui se découvrent, comme Panurge, une envie de « braquemarder toutes les putains qui y sont en ceste après disnée, qu’il n’en eschappe pas

une » (P-307). Pantagruel, riant de bon cœur, rappelle à ses amis qu'il faut d'abord, avant de profiter de ces plaisirs, vaincre les soldats d'Anarche. Panurge montre toutefois qu'il est confiant : « Merde merde, dist Panurge. Ma seulle braguette espoussetera tous les hommes, et saint Balletrou qui dedans y repose, decrottera toutes les femmes. » (P-308). La palillogie de jurons scatologiques qui ouvre son propos donne le ton : c'est bien avec sa braguette qu'il vaincra les ennemis, et avec le contenu de celle-ci, ainsi qu'il l'annonce à l'aide d'un parallélisme éloquent, qu'il profitera des services des cent cinquante mille « putains ». Le bonheur des compagnons qui viennent de remporter une éclatante victoire militaire s'oppose au malheur qui frappe leurs ennemis qui rôtissent tout près d'eux. Pantagruel et les siens s'apprêtent à mener une nouvelle bataille, mais font préalablement grand-chère en rôtissant leur venaison au feu où brûlent leurs ennemis. Ils menacent aussi leur prisonnier d'être dévoré avant de continuer à échanger de joyeux propos à caractère sexuel. Ce réseau d'oppositions forme bien une antithèse étonnante qui fait de cette scène, à notre avis, une des plus singulières de l'œuvre rabelaisienne.

Messere Gaster, ou la démesure ambiguë

L'épisode de la visite de l'île de Gaster, le « premier maistre es ars du monde » (QL-671), est raconté entre les chapitres LVII et LXII du *Quart livre*. L'épisode s'appuie sur une métaphore filée – série de figures microstructurales –, conduisant à une allégorie – figure macrostructurale –, qui assimile Gaster au « Ventre », une espèce de ventre suprême. Le premier indice de cette association est, bien évidemment, le nom même du personnage, signifiant bien « ventre » en latin. Le second degré de l'allégorie, celui qui n'est pas réellement explicité dans le texte, serait la symbolisation de la faim ; Gaster invente les arts et les techniques pour éviter d'être insatisfait, pour éviter de souffrir de la faim. Les

Gastrolatres, gens « tous ocieux, rien ne faisans, poinct ne travaillans, poys et charge inutile de la Terre » (QL-675), vénèrent Gaster comme leur « Dieu Ventripotent » (QL-676), et lui sacrifient des menus impressionnants, dont la liste des éléments constitue l'essentiel des chapitres LIX et LX. La puissance de Gaster, jumelée à son intransigeance, en fait un maître universel : il est

imperieux, rigoureux, rond, dur, difficile, inflectible. À luy on ne peult rien faire croire, rien remonstrer, rien persuader. Il ne oyt poinct. [...] Il ne parle que par signes. Mais à ses signes tout le monde obeist plus soubdain que aux edictz des Praeteurs et mandemens des Roys. [...] Son mandement est nommé faire le fault, sans delay, ou mourir. (QL-672)

Il n'a pas d'oreilles – « Il ne oyt poinct » –, qui sont, ainsi qu'on l'a vu au chapitre précédent, liées à l'« entendement » : il devient logique qu'il ne puisse être contredit, ni persuadé de quoi que ce soit. Ses ordres sont sans appel. Le chapitre LVII voit revenir, tel un *leitmotiv*, la phrase « [e]t tout pour la trippe » (QL-673) au sein et à la fin de trois paragraphes qui exposent la domination de Gaster sur les êtres animés, humains comme animaux. C'est dans ce chapitre que le lecteur apprend que si « [p]our le servir [Gaster], tout le monde est empesché, tout le monde labeure », en retour, « il faict ce bien au monde, qu'il luy invente toutes ars, toutes machines, tous mestiers, tous engins, et subtilitez. » (QL-673). C'est ici que réside l'ambiguïté sur la nature de la démesure de Gaster. Tandis qu'il tyrannise ses sujets – et la nature entière –, il apporte, en retour, une panoplie de progrès de toutes sortes. En fait, le lecteur apprend que toutes les fondations de la société moderne reposent sur les besoins du ventre, existent pour éviter la faim. Gaster a d'abord inventé les moyens de produire le grain. Puis, « [i]l inventa l'art militaire et armes pour Grain defendre, Medicine et Astrologie avecques les Mathematicques necessaires pour Grain en saulveté par plusieurs siecles garder : et mectre hors les calamités de l'air : deguast des bestes brutes : larrecin des briguans. » (QL-682). Vinrent ensuite les moyens de transformer le grain en

pain, de le transporter d'un pays à l'autre, voire même de « suspendre et arrêter la pluie en l'air, et sus mer la faire tomber. Inventoit art et moyen de aneantir la gresle, supprimer les vens, destourner la tempeste » (*QL*-683). Outre ces assertions fantaisistes, les inventions de Gaster contribuent à la construction de villes, de forteresses. Le ventre et la faim sont dépeints comme les principaux moteurs de l'avancement de la société humaine, permettant des progrès positifs – fabrication du pain, transport du grain, fondation de villes – ou plus négatifs – art de la guerre. Le prix de ces progrès est toutefois énorme, comme en témoignent les multiples pages où sont énumérés, sur deux colonnes, les différents plats offerts à Gaster par ses fidèles lors des jours normaux (chap. LIX) et des « jours maigres entrelardez » (*QL*-679, chap. LX), c'est-à-dire des « jours d'abstinence en dehors du carême » (*QL*-679, n. 1). Les menus démesurés sont toujours servis dans une atmosphère bachique, les Gastrolatres « chantans ne sçay quelz Dithyrambes, Cræpalocomes, Epænon » (*QL*-676). Gaster se fait grassement nourrir et abreuver – « Le tout associé de brevaige sempiternel » (*QL*-677) –, qu'il s'agisse d'un jour maigre ou non. La composition du menu régulier contient de nombreuses viandes et charcuteries, tandis que le menu des jours maigres met évidemment l'accent sur les produits végétaux ou venant de la mer. Si les éléments individuels qui composent les menus respectent bien les préceptes visés, leur nombre, dans chaque cas, ne peut conduire qu'à des repas démesurés. Les deux listes sont, effectivement, de longueur impressionnante et sont présentées, comme on l'a mentionné, sur deux colonnes. La démesure stylistique rejoint, ici, la démesure du ventre. Face à la scène en général, Pantagruel adopte une attitude réprobatrice, et le narrateur réfère aux Gastrolatres en tant que « villenaille de sacrificateurs » (*QL*-679), désignation bien peu flatteuse. Gaster, de son côté, malgré ses multiples serviteurs et sa toute-puissance, « confess[e] estre non Dieu, mais paouvre, vile, chetifve creature » (*QL*-681). L'abondance de mets, l'obéissance absolue

à ses désirs, la capacité créatrice sans bornes, autant d'éléments de démesure, rien ne suffit pour l'élever au-delà d'une fragilité de « chetifve créature », « vile » au surplus.

Abondances et braguettes : l'éveil de Gargantua

Le huitième chapitre de *Gargantua* raconte « [c]omment on vestit Gargantua » (G-24), de la tête aux pieds. Le plus long paragraphe, avec ses 27 lignes, concerne cependant la braguette du jeune prince. Les autres paragraphes qui composent le chapitre, à titre comparatif, comptent une moyenne de six lignes chacun, incluant le paragraphe sur les anneaux de Gargantua qui, avec ses 16 lignes, augmente considérablement cette moyenne. Tout au long de la description de la braguette se construit une métaphore filée qui la compare à une corne d'abondance. La description de la braguette se lit comme suit :

Pour la braguette : feurent levées seize aulnes un quartier d'icelluy mesmes drap, et fut la forme d'icelle comme d'un arc boutant, bien estachée joyeusement à deux belles boucles d'or, que prenoient deux crochetz d'esmail, en un chascun desquelz estoit enchassée une grosse esmeraugde de la grosseur d'une pomme d'orange. Car (ainsi que dict Orpheus *libro de lapidibus*, et Pline *libro ultimo*) elle a vertu erective et confortative du membre naturel. [...] Mais voyans la belle brodure de canetille, et les plaisans entrelatz d'orfeverie garniz de fins diamens, fins rubiz, fines turquoyses, fines esmeraugdes, et unions Persicques, vous l'eussiez comparée à une belle corne d'abondance [...]. Tousjours gualante, succulente, resudante, tousjours verdoyante, tousjours fleurissante, tousjours fructifiante, plene d'humeures, plene de fleurs, plene de fruictz, plene de toutes delices. Je advoue dieu s'il ne la faisoit bon veoir. Mais je vous en exposeray bien dadvantaige au livre que j'ay faict *De la dignité des braguettes*. D'un cas vous advertis, que si elle estoit bien longue et bien ample, si estoit elle bien guarnie au dedans et bien avitaillée, en rien ne ressemblant les hypocriticques braguettes d'un tas de muguetz, qui ne sont plenes que de vent, au grand interest du sexe féminin. (G-25, 26)

Vient d'abord la comparaison avec la forme d'un « arc boutant », suivie de l'évocation de quelques matériaux riches – « deux belles boucles d'or », « deux crochetz d'esmail », « une grosse esmeraugde », « fins diamens, fins rubiz, fines turquoyses, fines esmeraugdes » ; le lecteur arrive à voir la corne d'abondance, finalement évoquée peu après le milieu du paragraphe. La répétition qui insiste sur le « fin » caractère des pierres précieuses qui ornent la braguette contribue à la puissance de la comparaison qu'on parvient à anticiper.

L'accumulation de qualificatifs, tous mélioratifs, qui suit la comparaison, avec une homéotéleute qui reprend la terminaison en « ante » et une répétition de « pleine », évoque l'idée de fertilité, de croissance. James Sacré, dans un article intitulé « Les métamorphoses d'une braguette », analyse le passage du premier chapitre de *Pantagruel* qui raconte ce qui est advenu à quelques gens qui ont mangé des nêfles aux pouvoirs extraordinaires, pouvoirs qui mènent à la croissance supérieure à la moyenne de certaines parties du corps. L'analyse qu'il fait de la représentation de la braguette dans ce chapitre liminaire vaut aussi ici. En effet,

on voit que la braguette est le lieu de la richesse, de la vie, de la prolifération construite [...], par opposition à ce qui en est "descendu" (généalogiquement et physiquement). On note aussi un vocabulaire agricole qui connote la bonne récolte [...] et la familiarité [...] côtoyant le gigantesque¹¹⁹.

C'est en raison de tels passages que la braguette, et, forcément, son contenu, atteignent le statut de sujets dignes de figurer dans une œuvre telle que celle de Rabelais, voire même de constituer le sujet principal d'un livre, comme le narrateur l'évoque dans la description de la braguette de Gargantua citée ici, qui se porte en écho au prologue de *Gargantua* (G-6).

La braguette du jeune géant revient au cœur de la narration seulement deux chapitres après sa description, alors qu'il est question « [d]e l'adolescence de Gargantua », c'est-à-dire de ses aventures entre les âges de trois et cinq ans (G-33). Le début de cet XI^e chapitre est l'occasion pour le narrateur d'énumérer quelques actions du prince qui ne participent pas réellement de la dignité humaine, comme lorsqu'il « piss[e] sus ses souliers, il chy[e] en sa chemise, il se mousch[e] à ses manches » (G-34) ; sale, Gargantua semble perdre quelque peu du lustre que lui a conféré la description de son riche et élégant habillement. Il a toutefois acquis un certain nombre de connaissances, car il applique quelques proverbes bien

¹¹⁹ James Sacré, « Les métamorphoses d'une braguette », *Littérature*, n° 26, 1977, p. 74.

connus au sens littéral, comme lorsqu'il « tir[e] les vers du nez » ou « trop embrass[e] et peu estrai[nt] » (G-34). Il n'a pas non plus perdu de temps, grâce à ses gouvernantes, pour vivre son éveil sexuel, car

ce petit paillard tousjours taston[e] ses gouvernantes cen dessus dessoubz, cen devant derriere, harry bourriquet : et desjà commenç[e] exercer sa braguette. Laquelle un chascun jour ses gouvernantes orn[ent] de beaulx bouquets, de beaulx rubans, de belles fleurs, de beaulx floquars : et pass[ent] leur temps à la faire revenir entre leurs mains, comme un magdaleon d'entraict. Puis s'esclaff[ent] de rire quand elle l[ève] les aureilles, comme si le jeu leurs [plaît]. (G-35)

La reprise du motif de la corne d'abondance, qui, ici, se fait orner par les gouvernantes de « beaulx bouquets, de beaulx rubans, de belles fleurs, de beaulx floquars », laisse cette fois-ci entrevoir le contenu de la corne, qui « lève les oreilles ». Sacré souligne que cette métaphore a pour effet certain de rapprocher le sexe de la tête, étant donné que la description du « mouvement de vie » lui prête des oreilles¹²⁰. Cette dignification du sexe est suivie d'une sorte de démonstration de son autonomie, car les gouvernantes lui attribuent ensuite chacune un surnom, dont l'énumération fait plaisamment jouer les sonorités – « mon rude esbat roidde et bas [...], ma petite couille bredouille » (G-35) – comme si la braguette de Gargantua était d'une quelconque façon indépendante de son propriétaire.

Les différents passages où est mentionnée cette braguette au commencement du premier opus des chroniques, si l'on suit l'ordre diégétique, contribuent ainsi à dignifier la braguette et donc, par extension, le sexe. La métaphore de la corne d'abondance évoque la démesure, l'exubérance, et l'éveil sexuel précoce du géant, bien que non réprouvé dans le texte, peut faire sourciller. Mais l'insistance sur le fait sexuel qui baigne cette partie des chroniques contribue néanmoins à mettre en évidence l'importance de cette zone d'influence en la faisant accéder, littéralement, au niveau de la tête.

La démesure qui engendre la vie : quelques mots sur la concupiscence féminine

¹²⁰ *Ibid.*, p. 79.

La présence de la femme dans l'œuvre rabelaisienne ne revêt pas toujours des aspects négatifs¹²¹. Par exemple, dans la lettre que Gargantua envoie à Pantagruel pour l'inspirer à toujours mieux étudier et « profiter », le père constate que les « femmes et filles [aspirent] à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine¹²² » rendue disponible à l'époque du fils (P-244). Le *Tiers livre* est dédié, comme l'indique son dizain liminaire, à l'« esprit » de Marguerite de Navarre, qui fréquente, toujours selon ce dizain, les cieux (TL-341).

Il demeure qu'on a précédemment vu que, dès *Pantagruel*, les femmes sont dépeintes comme ayant une libido insatiable. L'épisode des lieues, analysé au chapitre précédent, mentionne l'incapacité des hommes à suivre le rythme voulu par les femmes quant à l'assouvissement de leurs désirs sexuels. Au premier chapitre de *Pantagruel*, lorsque le narrateur raconte les différents effets des nêfles extraordinaires sur les individus qui les ont consommées, en parlant de ceux qui « enfloyent en longueur par le membre », il mentionne que « d'yeulx est perdue la race, ainsi comme disent les femmes. Car elles lamentent continuellement, qu'il n'en est plus de ces gros etc. » (P-218). Plus loin dans la même chronique, Panurge propose de rebâtir les murs de Paris, qui sont dans un tel état qu'« une vache avecques un pet en abbatoit plus de six brasses » (P-268), à l'aide d'un entrelacs de sexes féminins, moins chers en cette ville que la pierre (P-268), et de membres de moines, « enroiddys » par les rigueurs de la vie cloîtrée (P-269). Si ces quelques épisodes contribuent

¹²¹ On le verra, le *Tiers livre*, par exemple, a été reçu comme une pièce antiféministe de la querelle des femmes au XVI^e siècle (TL-notice », p. 1350). Un des pionniers des études rabelaisiennes, Abel Lefranc, a d'ailleurs, notamment dans ses éditions des différentes chroniques, souligné la part perçue comme peu flatteuse réservée aux personnages féminins au sein de celles-ci.

¹²² Cette constatation survient toutefois après l'affirmation que « les brigans, les boureaulx, les aventuriers, les palefreniers de maintenant [sont] plus doctes que les docteurs et prescheurs [du] temps [de Gargantua] » (P-244). Une telle introduction pourrait évidemment amener à percevoir la « glorification » de la femme qui la suit comme portant un caractère ironique.

à fonder l'atmosphère d'« “amoralité” joyeuse¹²³ » de *Pantagruel*, les différents endroits du *Tiers livre* où est évoquée la concupiscence féminine en diffèrent par le ton.

La troisième chronique rabelaisienne est reçue, au XVI^e siècle, comme une pièce de la querelle des femmes, et fait en sorte que Rabelais est alors vu comme un antiféministe (*TL*-notice, p. 1350). Les diverses consultations panurgiennes sont souvent l'occasion de réduire les femmes à leur sexe ou, du moins, à leur appétit sexuel inextinguible, phénomène qui les conduit à symboliser la démesure. Au chapitre XX, Panurge répond à Pantagruel, qui vient de lui demander s'il préfère prendre conseil d'un muet ou d'une muette,

que les femmes quelques choses qu'elles voyent, elles se repräsentent en leurs espritz, elles pensent, elles imaginent, que soit l'entrée du sacre Ithyphalle. Quelques gestes, signes, et maintiens que l'on face en leur veue et præsence, elles les interpretent et referent à l'acte mouvent de belutaige. Pourtant y serions nous abusez. Car la femme penseroit tous nos signes, estre signes Veneriens. [...] L'aulture : qu'elles ne feroient à nos signes responce aulcune : elles soudain tomberoient en arriere comme reallement consententes à nos tacites demandes. (*TL*-410)

Selon lui, il est donc impossible pour les femmes de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à ce qui a trait à l'acte sexuel. Plus loin dans le même texte, au XXXII^e chapitre – chapitre qui peut paraître, ainsi que le souligne Huchon, « comme le plus antiféministe de tout l'ouvrage » (*TL*-452, n. 6) –, le médecin Rondibilis pose en termes clairs la synecdoque sous-entendue, en quelque sorte, depuis *Pantagruel*. Celle-ci n'est pas surprenante ou particulièrement recherchée, et elle fait même partie, aujourd'hui encore, du langage courant ; c'est l'insistance avec laquelle la réduction qu'elle implique revient dans les chroniques de Rabelais qui en fait une figure centrale. Rondibilis annonce, sans détour, à Panurge, que

Quand [il] di[t] femme, [il] di[t] un sexe tant fragil, tant variable, tant muable, tant inconstant, et imperfaict, que nature [lui] semble (parlant en tout honneur et reverence) s'estre esguarée de ce bon sens, par lequel elle avoit créé et formé toutes choses, quand elle a basti la femme. Et y ayant pensé cent et cinq foys, ne sçay[t] à quoy [s]'en resouldre : si non que forgeant la femme,

¹²³ Tristan Vigliano, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le miroir des humanistes », 2009, p. 579.

elle a eu esgard à la sociale delectation de l'home, et à la perpetuité de l'espece humaine : plus qu'à la perfection de l'individuale muliebrité. (TL-453)

La synecdoque, figure microstructurale selon Molinié, survient dès les premiers mots de cette explication ; elle est celle qui prend la partie pour le tout, le sexe pour la femme¹²⁴, compris tous deux ici dans un esprit de généralisation – le médecin veut bien ici parler de *toutes* les femmes. L'intervention de Rondibilis montre cependant qu'encore une fois, la démesure qui marque si profondément l'œuvre rabelaisienne peut posséder une face positive : si la libido féminine est si difficile – voire impossible – à contenter, c'est bien pour favoriser, dit le médecin, en plus de la « sociale delectation de l'home », « la perpetuité de l'espece humaine ». La survie même de la race humaine dépendrait de ce trait de caractère attribué aux femmes dans les chroniques, et leurs excès supposés revêtiraient donc une certaine légitimité. Cette facette positive n'est, malgré tout, que mentionnée au passage, et la constante réduction, surtout dans le *Tiers livre*, impliquée par l'assimilation de la femme à son sexe, ne paraît pas participer à l'élévation du fait humain en général.

La démesure thématique, comme on l'a vu au sein de ce chapitre, s'accompagne souvent chez Rabelais de démesure stylistique, ce qui mène à un respect étonnant de l'*aptum*. L'énumération et la répétition sous ses différentes formes – homéotéleute ou palilogie, par exemple – figures microstructurales, et l'hyperbole, figure macrostructurale, servent à illustrer la démesure qui transparaît dans l'épisode du procès de Baysecul et Humevesne, ou encore dans la description de la braguette de Gargantua. Une synecdoque, figure microstructurale, réductrice et révélatrice rend explicite dans le *Tiers livre* une

¹²⁴ La désignation des femmes ou des hommes, en tant que groupes, par « sexe » est passée dans le langage courant, souvent avec une connotation sexiste. Simone de Beauvoir, en 1949, parle du *Deuxième sexe* ; on peut aussi évoquer les expressions « sexe faible », opposée à « sexe fort », tout comme « beau sexe ».

conception de la femme comme bête insatiable qui n'est qu'implicite dans *Pantagruel*. Les figures étudiées sont toutes à mettre en lien avec une zone d'influence, qu'il s'agisse de la tête, du ventre ou du sexe, et en viennent parfois, malgré qu'elles symbolisent la démesure, à conférer à l'une de ces zones un certain degré de dignité. À d'autres moments des chroniques, comme dans l'épisode des Papimanes, les figures peuvent attirer l'attention sur les dangers d'une dérive à l'écart du sens critique et de la réflexion, et soulignent l'importance, en montrant les dangers de la démesure, de tenter d'atteindre un juste milieu.

CONCLUSION

La complexité des modalités de représentation du juste milieu dans les quatre chroniques choisies de Rabelais pour constituer le territoire de recherche de la présente thèse est indéniable. Elle découle à n'en pas douter, cependant, de la difficulté, voire de l'impossibilité, d'atteindre ce juste milieu. Faute de pouvoir viser un style moyen pour atteindre la médiété, précieuse à la manière de l'or, l'auteur se trouve obligé d'osciller entre les pôles que sont la mesure et la démesure pour tracer une voie possible à un lecteur qui souhaiterait tendre le plus possible vers le juste milieu. Autrement dit, il s'agit, du moins en partie, d'utiliser la démesure, de fréquenter les extrêmes, pour en arriver à suggérer la mesure. Le résultat n'en est pas moins celui d'une « confusion extravagante et illimitée de tous les domaines¹²⁵ », mais cette confusion peut cependant s'avérer salutaire pour les publics de l'œuvre.

La portée édifiante des chroniques, qui semble attestée par la multitude de satires qu'on y retrouve, satires qui contribuent, par les questionnements qu'elles suscitent, en principe, chez les lecteurs, à aiguïser le sens critique de ces derniers, n'est pas négligeable. C'est en regard de cette portée édifiante que la quête « totale » du juste milieu, c'est-à-dire celle qui se manifeste autant au niveau des thèmes traités – de l'invention – qu'au niveau du style – de l'élocution – peut acquérir tout son sens. L'*ethos* rabelaisien peut toutefois amener le lecteur à mettre en doute la sincérité de l'auteur-narrateur, qui va, par moments, jusqu'à l'invectiver. Cette mise en doute peut malgré tout se révéler salutaire, en ce sens qu'elle permettrait au lecteur averti de se rendre compte des dangers possibles d'une confiance

¹²⁵ Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, trad. Cornelius Heim, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, p. 282.

aveugle en une instance énonciative donnée, aussi sérieuse soit-elle. On l'a vu, l'acquisition, par un éventuel public du XVI^e siècle, d'une capacité de réfléchir sur la nature véritable des énoncés qui lui sont présentés comme étant vrais pouvait le protéger d'éventuels abus venant, par exemple, de l'Église.

L'hypothèse qui a été posée, au début de notre analyse, est que cette quête du juste milieu chez Rabelais prend forme, notamment, au sein d'un certain nombre de figures qui peuvent appartenir à deux catégories distinctes, soit celles des figures microstructurales et macrostructurales. Nous avons aussi proposé que ces deux types de figures deviennent par la suite associés, respectivement, aux pôles de la démesure et de la mesure. Cette association ne peut certainement pas être absolue, ne serait-ce que parce que les figures macrostructurales sont, bien souvent, le résultat d'un alliage de figures microstructurales. Ces dernières, par ailleurs, foisonnent dans les textes rabelaisiens, et il serait tout à fait impossible de les évacuer d'une partie du discours qu'on jugerait attachée plus solidement au pôle de la mesure. Il n'en demeure pas moins que cette proposition d'association découle, entre autres choses, du fait que la démesure s'offrirait à lire, chez Rabelais, plus immédiatement que la mesure. Elle est, effectivement, visible au niveau même du texte, dans son débordement, dans son abondance, qui sont principalement le domaine d'action des figures microstructurales. La mesure, quant à elle, serait souvent évoquée par les strates de sens moins immédiatement accessibles, c'est-à-dire celles qui prennent forme à travers les figures macrostructurales.

L'un des principaux aspects de la démesure rabelaisienne résiderait, en effet, dans les jeux sur la langue ; les figures microstructurales sont, clairement, des outils bien adaptés à cette pratique. La narration des chroniques saute d'un niveau de langage à l'autre, en amalgamant des mots qui tirent leur origine de plusieurs champs de savoir – médical,

technique, nautique, éditorial. De même, les exigences de l'*aptum* et du *decorum* ne sont certainement pas toujours respectées, ce qui peut parfois contribuer à l'élévation de sujets considérés comme appartenant traditionnellement à la sphère du bas, comme la scatologie – avec le rondeau de Gargantua sur le torche-cul – ou la sexualité – avec l'éloge de la braguette du *Tiers livre*. L'introduction de nouveaux mots et le décalage entre le niveau d'élocution et le sujet traité pourraient également servir à l'émancipation du vernaculaire, dans une tentative rabelaisienne, telle que l'a étudiée Mireille Huchon, de former un « vulgaire illustre ». La démesure, on le voit, peut s'avérer fertile.

Nous avons aussi pu remarquer, au-delà de considérations purement stylistiques, que la quête de mesure, passant par les extrêmes de la démesure, prend souvent racine dans des épisodes qui mettent en scène une ou plusieurs des entités que nous avons nommées « zones d'influence », soit la tête, le ventre et le sexe. Ces trois pôles, dans la lignée des travaux de Mikhaïl Bakhtine, ont été traditionnellement réunis dans la dichotomie du « haut » et du « bas » corporel, qui comporte à notre avis un aspect réducteur. Cette opposition bakhtinienne ne permettait pas, à notre sens, toute la profondeur d'analyse nécessaire au traitement des versants stylistiques et esthétiques de la quête rabelaisienne du juste milieu. Il a été possible, au fil de cette recherche, de montrer que chacune des trois zones d'influence est bel et bien le sujet d'une caractérisation tantôt positive, tantôt négative, caractérisations qui passent, souvent, par les effets d'une ou de plusieurs figures micro ou macrostructurales.

L'analyse de quelques-unes de ces figures a permis d'acquérir une distance salutaire face au texte foisonnant, mélangeant des sens, inversant des pôles, qu'est celui des chroniques rabelaisiennes. La stratégie d'énonciation oblique du narrateur, qui prend mesure pour démesure et vice-versa, s'amarre bien au concept bakhtinien de polyphonie, concept qui permet de se figurer le texte romanesque comme lieu de rencontre de multiples

conceptions du monde. Or, il s'agissait justement d'« isoler » des éléments précis de cette polyphonie parmi ceux qui relevaient, d'abord, de la mesure et, ensuite, de la démesure.

Il a été possible de constater, au second chapitre de cette thèse, que la mesure était présente au sein des trois épisodes liés à la zone d'influence du sexe que nous avons choisi d'étudier, au sein desquels le fidèle Panurge joue un rôle central. L'explication singulière que Panurge donne à la longueur des lieues, au XXXIII^e chapitre de *Pantagruel*, contient une figure macrostructurale proche de la syllepse qui joue sur la polysémie de « mesure ». L'éloge senti que le même personnage fait de la braguette au chapitre VIII du *Tiers livre*, tout comme le tableau sublime, mais qui dépeint une scène tout à fait horrible, qu'il se procure au début du *Quart livre*, constituent d'autres moments de l'œuvre rabelaisienne qui tendent à élever le fait sexuel, à lui conférer une dignité inattendue. Les multiples festins et banquets, liés plus directement à la zone du ventre, mais aussi à celle de la tête – surtout en ce qui concerne le vin –, qui servent tantôt d'occasions de réconfort, tantôt de réjouissances, toujours d'échange fraternel, peuvent également inviter tout un chacun, lorsqu'ils impliquent les héros et leurs amis – et non des monstres comme Gaster –, à contenter ses désirs raisonnables, ce qui peut également contribuer à les élever, les rendre moins « terrestres », ainsi qu'on l'a vu au LXV^e chapitre du *Quart livre*. Le vin, seul, peut aussi devenir un adjuvant puissant du narrateur, mais également des personnages, qui s'en servent même pour remporter des batailles, comme c'est le cas dans la destruction du camp du roi Anarche. Enfin, les motifs importants de l'éducation – qui ne peut prendre fin pour celui qui vise l'objectif noble d'une « totalité sans excès¹²⁶ » – et de l'humilité, qui reviennent avec insistance dans chacune des chroniques, sont également des vecteurs importants du traitement de la mesure dans l'œuvre de Rabelais. Alors que chacun de ces moments de

¹²⁶ Michel Jeanneret, « Débordements rabelaisiens », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 43, 1991, p. 110.

l'œuvre mettent en scène une diversité de figures microstructurales qui créent plusieurs effets langagiers, ou encore qui entrent dans la composition de figures macrostructurales plus élaborées, il reste qu'au moins deux types de figures macrostructurales semblent plus présentes au sein des passages évoquant la mesure. L'antithèse, d'abord, permet sans contredit de conférer à l'un des deux termes, souvent associé à la démesure – prenons, à titre d'exemple, l'éducation sophiste de Gargantua –, le caractère de repoussoir, caractère qui permet, conséquemment, de montrer sous un jour plus positif, avec beaucoup plus de force que s'il était rapporté sans contraste, l'autre terme de l'opposition, qui renvoie généralement à la mesure – en l'occurrence, l'éducation humaniste du jeune prince. La deuxième figure macrostructurale qui nous apparaît intimement liée à l'évocation de la mesure serait, paradoxalement, l'hyperbole. On la retrouve dans l'éloge de la braguette, dans l'évocation des festins, dans la consommation du vin, et elle joue aussi un rôle important dans la description de l'éducation sophiste de Gargantua. L'effet obtenu par son usage serait assez proche de celui créé par l'antithèse : elle sert, de par son grossissement, à mettre en évidence la démesure morale, parfois en la ridiculisant, mais toujours en la rendant immédiatement compréhensible comme telle, ce qui mènerait le lecteur en quête du juste milieu à souhaiter l'éviter. D'autres figures macrostructurales, comme l'équivoque et l'allégorie, jouent également un rôle crucial dans la représentation de la quête de médiété, ainsi qu'on a pu l'étudier avec la victoire de Pantagruel et de ses alliés contre Anarche, et avec l'épisode où l'équipage du même géant « hausse le temps » au *Quart livre*.

L'hyperbole a aussi été mentionnée à quelques reprises au sein du chapitre sur les figures de la démesure, pour la même raison que nous venons de décrire. Son caractère ambigu, qui permet difficilement de l'associer sans ambages à seulement un des deux termes de notre dichotomie, doit attirer l'attention. Nous avons souligné, en introduction, que le

juste milieu, pour les chrétiens conscients de l'impossibilité d'atteindre la perfection, peut être, au mieux, « oxymorique¹²⁷ », selon le terme de Tristan Vigliano. Nous avons par la suite suggéré que le juste milieu puisse être atteint au point exact où les extrêmes se rencontrent, se croisent ; ce serait ainsi la « pointe » de la recherche du juste milieu qui, « à mesure qu'elle croit éliminer les extrêmes de part et d'autre de la médiété, de part et d'autre ils surgissent de nouveau [...] ; à mesure qu'elle pense s'aiguiser, elle s'émousse et se perd¹²⁸ ». Si tel était le cas, est-ce que l'hyperbole ne pourrait pas représenter, telle qu'on la rencontre chez Rabelais, une figure qui se fait précisément démesure pour mieux pouvoir inspirer la mesure, extrême enjoignant le lecteur à la médiété, une des formes oxymoriques que peut prendre le juste milieu ? Elle serait peut-être, en ce sens, similaire au tableau acheté par Panurge au début du *Quart livre*, tableau qui, tout en représentant un événement d'une brutalité extrême, réussit à atteindre le sublime.

Le troisième chapitre de cette thèse a toutefois pu mettre en lumière le rôle important des figures microstructurales dans la représentation de la démesure, tout au long des quatre chroniques à l'étude. Les vocables impressionnants que Christophe Clavel propose d'inscrire dans la tradition des *plaustralia*, tout comme les nombreuses énumérations et accumulations qui parsèment les textes, et dont nous n'avons pu aborder qu'un échantillon limité, constituent à n'en pas douter des symboles de la démesure. En plus de souligner la démesure, notamment par leur ampleur manifeste, ces figures revêtent assez souvent, derrière une apparence de stérilité, un caractère satirique. Les métaphores, tout comme les multiples formes de répétition – qui peuvent avoir pour objet des mots entiers, comme dans le cas, par exemple, des palillogies, ou encore de simples sonorités, comme dans

¹²⁷ Tristan Vigliano, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le miroir des humanistes », 2009, p. 478.

¹²⁸ *Ibid.*

l'homéotéleute –, ont tapissé les épisodes associés à la démesure que nous avons étudiés. Un bon nombre de ceux-ci proviennent du *Quart livre*, comme c'est le cas de la rencontre des Papimanes, peuple fanatique entre tous, ou encore de Gaster, monstre allégorique omnipotent. Toutefois, qu'il s'agisse de passages tirés du texte rabelaisien qui nous semble présenter la démesure la plus repoussante – le *Quart livre* –, ou du procès entre les seigneurs Baysecul et Humevesne dans le *Pantagruel*, ou encore d'une des nombreuses allusions à la concupiscence féminine, fréquentes dans les textes, les épisodes de la démesure, ainsi qu'on le constate à travers la nature des figures qui les composent, sont marqués, avant toute autre chose, par l'exagération.

Tel est donc le résultat de l'humble promenade que nous avons proposée au sein des quatre chroniques que Rabelais a publiées de son vivant, à la recherche de balises pouvant orienter des lecteurs souhaitant tendre vers la mesure, vers le juste milieu. Les considérations sur les notions rhétoriques malmenées, les figures de la mesure et de la démesure et les zones d'influence, qui ont trouvé écho dans des extraits variés tirés de chacun des textes à l'étude, ont bien permis d'en arriver à une confirmation de l'hypothèse de départ de notre propre quête. Malgré ces rassurants progrès, une interrogation demeure. En vertu de quelle autorité, quels principes est-ce que la postérité, face à une œuvre aussi complexe, foisonnante, franchement passionnante et intrigante que celle de François Rabelais, peut-elle espérer proposer des réponses certaines? Ici encore, l'humilité importe. Une fois nos hypothèses confirmées, il convient de se rendre compte qu'au fond, ainsi que le suggère Tristan Vigliano dans le titre de l'ouvrage fréquemment cité, la critique est illusoire, et que le véritable génie réside bien au sein de l'œuvre de Rabelais.

BIBLIOGRAPHIE

I. Corpus

i. Corpus d'analyse primaire

RABELAIS, François, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1994, 1801 p.

ii. Corpus d'analyse secondaire

DU BELLAY, Joachim, *La deffence et illustration de la langue francoyse*, édition critique publiée par Henri CHAMARD, Paris, Librairie Marcel Didier, 1948 [1549], 206 p.

ÉRASME, *Éloge de la folie et autres textes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992, 1244 p.

HORACE, *Œuvres complètes*, texte établi, traduit, préfacé et annoté par François RICHARD, Paris, Garnier, 1950, 2 vol.

PÉTRARQUE, François, *Mon ignorance et celle de tant d'autres*, traduit, introduit et annoté par Christophe CARRAUD, Grenoble, Jérôme Millon, 2000 [1367-1368], 360 p.

SAMOSATE, Lucien de, *Comment écrire l'histoire*, introduction, traduction et notes par André HURST, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 2010, 128 p.

II. Ouvrages et articles théoriques

ANDERSSON, Benedikte et Véronique DENIZOT, « La médiocrité, vertu morale et vice poétique? », dans Emmanuel NAYA et Anne-Pascale POUHEY-MOUNOU (dir.), *Éloge de la médiocrité. Le juste milieu à la Renaissance*, Paris, Éditions de l'ENS rue d'Ulm, 2005, p. 87-102.

ARISTOTE, *Poétique*, introduction, traduction nouvelle et annotation de Michel MAGNIEN, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1990, 224 p.

- _____, *Rhétorique*, trad. Charles-Émile RUELLE, présentation de Michel MEYER, commentaires de Benoît TIMMERMANS, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1991, 416 p.
- AUERBACH, Erich, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, trad. Cornelius HEIM, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968 [1946], 560 p.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, traduction par Daria Olivier, préface de Michel Aucouturier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978 [1975], 490 p.
- BELLEAU, André, « Bakhtine et le multiple » *Études françaises*, vol. 6, n° 4, 1970, p. 481-487.
- BOUCHARD, Mawzy, *Avant le roman : l'allégorie et l'émergence de la narration française au 16^e siècle*, Amsterdam-New York, Rodopi, coll. « Faux titre », 2006, 369 p.
- BREITENSTEIN, Renée Claude et Tristan VIGLIANO (dir.), *Le choix de la langue dans la construction des publics en France à la Renaissance. Actes du colloque de l'Université Brock*, Paris, Honoré Champion, coll. « Le français préclassique », n° 14, 2012, 247 p.
- CAVE, Terence, *The Cornucopian Text. Problems of Writing in the French Renaissance*, Oxford, Clarendon Press, 1979, 386 p.
- DEMONET, Marie-Luce, « L'architecture morale de Geoffroy Tori », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 31, 1990, p. 17-33.
- _____, « Les textes et leur centre à la Renaissance : une structure absente? », dans Frédéric TINGUELY (dir.), *La Renaissance décentrée. Actes du colloque de Genève, 28-29 septembre 2006*, Genève, Droz, 2008, p. 155-173.
- FUMAROLI, Marc, *L'âge de l'éloquence*, Genève, Droz, coll. « Titre courant », 2009 [1980], 882 p.
- GALAND-HALLYN, Perrine, « "Médiocrité" éthico-stylistique et individualité littéraire à la Renaissance », dans Emmanuel NAYA et Anne-Pascale POUÉY-MOUNOU (dir.), *Éloge de la médiocrité. Le juste milieu à la Renaissance*, Paris, Éditions de l'ENS rue d'Ulm, 2005, p. 103-120.

GARIN, Eugenio, *Hermétisme et Renaissance*, trad. Bertrand Schefer, Paris, Éditions Allia, 2001 [1988], 93 p.

GAUVIN, Lise, *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2004, 342 p.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1987, 430 p.

JEANNERET, Michel, *Des mets et des mots*, Paris, José Corti, 1987, 291 p.

_____, *Le défi des signes : Rabelais ou la crise de l'interprétation à la Renaissance*, Orléans, Paradigme, 1994, 215 p.

LECOINTE, Jean, *L'idéal et la différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 1993, 758 p.

MEHL, Jean-Michel, *Les jeux du royaume de France du XIII^e au début du XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 1990, 632 p.

MEYER, Michel, *Questions de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1993, 159 p.

NAYA, Emmanuel et Anne-Pascale POUHEY-MOUNOU (dir.), *Éloge de la médiocrité. Le juste milieu à la Renaissance*, Paris, Éditions de l'ENS rue d'Ulm, 2005, 250 p.

SMITH, Paul J., *Dispositio. Problematic Ordering in French Renaissance Literature*, Leiden, Brill, 2007, 246 p.

VIGLIANO, Tristan, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le miroir des humanistes », 2009, 739 p.

III. Ouvrages et articles sur le corpus

ANTONIOLI, Roland, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », t. XII, 1976, 394 p.

AUBAGUE, Mathilde, « Rabelais et le choix du vulgaire, éléments d'une stratégie narrative. Construction et sélection de ses publics, du *Pantagruel* au *Tiers livre* (1532-1546) », dans Renée-Claude BREITENSTEIN et Tristan VIGLIANO (dir.), *Le choix de la langue*

dans la construction des publics en France à la Renaissance. Actes du colloque de l'université Brock, Paris, Honoré Champion, coll. « Le français préclassique », n° 14, 2012, p. 65-77.

BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, traduction par Andrée ROBEL, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, 473 p.

BOWEN, Barbara C., « The “Honorable Art of Farting” in Continental Renaissance Literature », dans Jeffrey C. PERSELS (dir.), *Fecal Matters in Early Modern Literature and Arts. Studies in Scatology*, Aldershot et Burlington, Ashgate, 2004, p. 1-13.

BROMILOW, Pollie, « Inside Out : Female Bodies in Rabelais », *Forum for Modern Language Studies*, n° 44, 2008, p. 27-39.

CAVE, Terence, Michel JEANNERET et François RIGOLOT, « Sur la prétendue transparence de Rabelais », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 86, n° 4, 1986, p. 709-716.

CLARK, Carol, « “Les divises frivoles des femmes”. Liberté et contrainte de la parole dans le *Gargantua* de Rabelais », dans Michel BIDEAUX (dir.), *Rabelais-Dionysos : vin, carnaval, ivresse : actes du Colloque de Montpellier, 26-28 mai 1994*, Marseille, Jeanne Laffitte, 1997, p. 109-122.

CLAVEL, Christophe, « Rabelais et la créativité néologique », *Études rabelaisiennes*, t. XXXIX, 2000, p. 59-85

_____, « Dithyrambe pour un massacre. Création lexicale et esthétique des genres », *Études rabelaisiennes*, t. XLIV, 2006, p. 13-30

DEFAUX, Gérard, « D'un problème l'autre : herméneutique de l'“*altior sensus*” et “*captatio lectoris*” dans le prologue de *Gargantua* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 85, n° 4, 1985, p. 195-216.

_____, « Sur la prétendue pluralité du prologue de *Gargantua* : réponse d'un positiviste naïf à trois “illustres et treschevaleureux champions” », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 86, n° 4, 1986, p. 716-722.

_____, *Rabelais agonistes : Du rieur au prophète*, Genève, Droz, *Études rabelaisiennes*, t. XXXII, 1997, 628 p.

- DEMERSON, Guy et Myriam MARRACHE-GOURAUD, *Bibliographie des écrivains français : François Rabelais*, Paris, Memini, 2010, 804 p.
- DESROSIERS-BONIN, Diane, *Rabelais et l'humanisme civil*, Genève, Droz, *Études rabelaisiennes*, t. XXVII, 1992, 268 p.
- DORAIS, David, « Le “haut corporel” ou le sens de la scatologie et de la sexualité chez Rabelais », *Bulletin de l'association des amis de Rabelais et de la Devinière*, vol. 6, n° 1, 2002, p. 58-70.
- DUVAL, Edwin, « Interpretation and the “Doctrine absconce” of Rabelais's Prologue to *Gargantua* », *Études rabelaisiennes*, t. XVIII, 1985, p. 1-17.
- GLIDDEN, Hope H., « Rabelais, Panurge, and the Anti-Courtly Body », *Études Rabelaisiennes*, t. XXV, 1991, p. 35-60.
- GOUMARRE, Pierre, « Ouvertures rabelaisiennes », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, vol. 213, 1976, p. 348-352.
- _____, « Le toucher dans l'œuvre de Rabelais », *Les Lettres Romanes*, t. XXIII, n° 2, 1977, p. 178-186.
- HAMPTON, Timothy, « Signs of Monstrosity. The Rhetoric of Description and the Limits of Allegory in Rabelais and Montaigne », dans Laura L. KNOPPERS et Joan B. LANDES (dir.), *Monstrous Bodies/Political Monstrosities in Early Modern Europe*, Londres, Cornell UP, 2004, p. 179-199 et 280-284.
- HAYES, Bruce E., « Putting the “Haute” Back Into the “Haute Dame de Paris” : the Politics and Performance of Rabelais' Radical Farce », *French Forum*, vol. 32, n° 1-2, 2007, p. 39-52.
- HERSANT, Isabelle, « L'imaginaire du vin chez Rabelais : Étude du prologue du *Tiers livre* », dans Jean DUPÈBE, Franco GIACONE, Emmanuel NAYA et Anne-Pascale POUEY-MOUNOU (dir.), *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, Genève, Droz, 2008, p. 707-716.
- HUCHON, Mireille, *Rabelais grammairien : de l'histoire du texte aux problèmes d'authenticité*, Genève, Droz, *Études rabelaisiennes*, t. XVI, 1981, 538 p.

- _____, « Rabelais et le vulgaire illustre », dans Franco GIACONE (dir.), *La langue de Rabelais – La langue de Montaigne. Actes du colloque de Rome (septembre 2003)*, Genève, Droz, 2009, p. 19-39.
- _____, *Rabelais*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies NRF », 2011, 429 p.
- JEANNERET, Michel, « Polyphonie de Rabelais : ambivalence, antithèse et ambiguïté », *Littérature*, n° 55, 1984, p. 98-111.
- _____, « Débordements rabelaisiens », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 43, 1991, p. 105-123.
- LA CHARITÉ, Raymond C., « An Aspect of Obscenity in Rabelais », dans George B. DANIEL (dir.), *Renaissance and Other Studies in Honor of Wiliam Leon Wiley*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1968, p. 167-189.
- _____, « Rabelais, “sans pair, incomparable et sans parragon” », dans Raymond C. LA CHARITÉ (dir.), *Rabelais Incomparable Book. Essays on His Art*, Lexington, French Forum, 1986, p. 9-12.
- LEMELAND, Charles A., « La bouche et l'estomac des géants », *Romance Notes*, vol. 16, 1974, p. 183-189
- MARGOLIN, Jean-Claude, « La présence d'Érasme dans le *Tiers livre* de Rabelais », dans James DAUPHINÉ et Paul MIRONNEAU (dir.), *Rabelais : Autour du Tiers livre. Actes des troisièmes journées du Centre Jacques de Laprade*, Biarritz, J&D Éditions, coll. « Les cahiers du Centre Jacques de Laprade », 1995, p. 93-112.
- MARIN, Louis, « Les corps utopiques rabelaisiens », *Littérature*, n° 21, 1975, p. 35-51.
- MARRACHE-GOURAUD, Myriam, « Un picotin, un bâton, un pot au lait... Le lexique grivois chez Rabelais », dans Franco GIACONE (dir.), *La langue de Rabelais – La langue de Montaigne. Actes du colloque de Rome (septembre 2003)*, Genève, Droz, 2009, p. 235-256.
- _____, « Les “Essais” de Rabelais (*Pantagruel*, chapitre IX) », dans Renée-Claude BREITENSTEIN et Tristan VIGLIANO (dir.), *Le choix de la langue dans la construction des publics en France à la Renaissance. Actes du colloque de l'université Brock*, Paris, Honoré Champion, coll. « Le français préclassique », n° 14, 2012, p. 53-64.

- MIERNOWSKI, Jan, « La poétique du massacre de Rabelais à Racine », *Études rabelaisiennes*, t. XLVI, 2008, p. 7-36.
- MILHE-POUTINGON, Gérard, « *Excursus et mimèsis*. Sur trois digressions rabelaisiennes », *Poétique*, n° 37, 2006, p. 475-495.
- NAYA, Emmanuel, *Rabelais – Une anthropologie humaniste des passions*, Paris, PUF, 1998, 132 p.
- ORII, Hozumi, « “Oncques ne feut faict soloecisme” : L’interprétation et l’image du membre viril dans le *Tiers livre* de Rabelais », *Études Rabelaisiennes*, t. XLIV, 2006, p. 31-46.
- PÉRIGOT, Béatrice, « L’éloge ambigu du prince dans le *Gargantua* de Rabelais », dans Isabelle COGITORE et Francis GOYET (dir.), *L’éloge du prince : de l’Antiquité au temps des Lumières*, Grenoble, ELLUG, 2003, p. 189-208.
- PERSELS, Jeffrey C., « *Bragueta Humanistica*, or Humanism’s Codpiece », *Sixteenth Century Journal*, vol. 28, n° 1, 1997, p. 79-99.
- _____, « Taking the Piss Out of Pantagruel : Urine and Micturition in Rabelais », *Yale French Studies*, n° 110, 2006, p. 137-151.
- POUEY-MOUNOU, Anne-Pascale, *Panurge comme lard en pois. Paradoxe, scandale et propriété dans le Tiers livre*, Genève, Droz, *Études rabelaisiennes*, t. LIII, 2013, 586 p.
- REIS, Levilson C., « The Chapters 11, 12 and 13 of Rabelais’ *Gargantua*: The Stages of the Hero’s Cognitive and Linguistic Development », *Romance Notes*, vol. 36, n° 2, 1996, p. 201-208.
- _____, « The Role of Nursemaids in the Awakening of Gargantua’s Sexuality », *French Studies Bulletin*, n° 65, 1997, p. 11-13.
- RENNER, Bernd, *Difficile est saturam non scribere. L’herméneutique de la satire rabelaisienne*, Droz, *Études rabelaisiennes*, t. XLV, 2007, 384 p.
- SACRÉ, James, « Les métamorphoses d’une braguette », *Littérature*, n° 26, 1977, p. 72-93.
- SCREECH, Michael Andrew, *L’Évangélisme de Rabelais; aspects de la satire religieuse au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1959, 100 p.

TINGUELY, Frédéric, « D'un prologue l'autre : vers l'inconscience consciente d'Alcofrybas Rabelais », *Études rabelaisiennes*, t. XXIX, 1993, p. 83-91.

TOURNON, André, « Le paradoxe ménipéen dans l'œuvre de Rabelais », *Études rabelaisiennes*, t. XXI, 1988, p. 309-317.

VIGLIANO, Tristan, « Pour en finir avec le prologue de *Gargantua!* », *@nalyse*, vol. 3, n° 3, 2008, p. 263-296.

IV. Divers

AQUIEN, Michèle, *Dictionnaire de poétique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1993, 345 p.

ARON, Paul, Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, coll. « Quadrige – Dicos poche », 2002, 814 p.

VAN GORP, Hendrik, Dirk DELABASTITA, Lieven D'HULST, Rita GHESQUIERE, Rainier GRUTMAN et Georges LEGROS, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion classiques – Références et dictionnaires », 2005, 535 p.

GREVISSE, Maurice et André GOOSSE, *Le bon usage*, Bruxelles, De Boeck et Larcier, 2008 [1936], 1600 p.

LITTRÉ, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard-Hachette, 1962, 7 vol.

MOLINIÉ, Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1997, 351 p.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	p. 1
Chapitre premier : Notions rhétoriques clés et jeux rabelaisiens sur les normes	p. 9
<i>Rabelais et les genera dicendi</i>	p. 9
<i>L'aptum et le decorum maltraités?</i>	p. 12
<i>Qu'en est-il de l'ethos, du pathos?</i>	p. 19
<i>Les limites d'une dichotomie entre le haut et le bas et le modèle des « zones d'influence »</i>	p. 23
Chapitre deuxième : Figures rabelaisiennes de la mesure	p. 27
<i>Pantagrue et le rejet des autorités</i>	p. 29
<i>Panurge et la parole mesurée</i>	p. 32
<i>Sexe et mesure : sur quelques épisodes panurgiens</i>	p. 36
<i>Festins et vin</i>	p. 42
<i>Mesure de l'esprit, mesure dans l'apprentissage</i>	p. 50
<i>L'humilité qui mène à la mesure</i>	p. 58
Chapitre troisième : Figures rabelaisiennes de la démesure	p. 63
<i>Énumérations, plaustalia et style ampoulé : sur quelques éléments de démesure stylistique</i>	p. 64
<i>Pantagrue à la rescousse des juges empêtrés : le procès de Baysecul et Humevesne</i>	p. 75

<i>Aveuglement et fanatisme : les Papimanes du Quart livre</i>	p. 78
<i>Entre deux victoires : discordance dans Pantagruel</i>	p. 81
<i>Messere Gaster, ou la démesure ambiguë</i>	p. 83
<i>Abondances et braguettes : l'éveil de Gargantua</i>	p. 86
<i>La démesure qui engendre la vie : quelques mots sur la concupiscence féminine</i>	p. 89
Conclusion	p. 93
Bibliographie	p. 100